3
6
135
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •

3. 6. 135

Digitized by Google

BIBLIOTHEQUE

OU

CHOIX DES MEILLEURS

ROMANS ANGLOIS.

TOME PREMIER.

ŒUVRES

DE

M. FIELDING.

TOME PREMIER.

AMELIE BOOTH,

Hiſtoire Angloiſe.

TOME PREMIER.

A GENEVE,

Chez NOUFFER DE RODON & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

1 7 8 1e

AVERTISSEMENT

D U

TRADUCTEUR.

Il y a plus d'un an que ma Traduction d'Amélie eſt finie ; ſi elle a tardé juſqu'ici à paroître, c'eſt par la raiſon qu'on ne peut pas tout faire en même-tems. J'avois deux Ouvrages ſous-preſſe, dont j'attendois la fin pour commencer celui-ci. J'étois ſur le point de le faire, lorſque j'ai appris qu'on en alloit publier une autre ; en effet j'en ai vu quelques jours après paroître une premiere partie. Le nom de M^de^. Riccoboni m'annonçoit ſuffiſamment le mérite de ſa traduction : ſon ſtile agréable & léger ne m'encourageoit pas à faire paroître la mienne ; auſſi l'avois-je déja deſtinée à reſter dans l'oubli.

En liſant ce nouvel ouvrage, j'ai vu

à la tête une Lettre que j'aurois prise volontiers pour un badinage. M^de^. Riccoboni y annonce que son Ouvrage n'est qu'une traduction informe & très-libre de différens morceaux de l'*Amelie* de Fielding, où elle a changé, retranché, ajouté; enfin qu'elle s'est appropriée en quelque sorte par les changemens qu'elle y a faits & les ornemens dont elle l'a cru susceptible. La lecture de son livre m'a convaincu qu'elle disoit vrai, & qu'elle avoit réellement tenu parole. J'ai trouvé que ce n'étoit pas proprement l'*Amelie* de M. Fielding, mais plutôt un extrait de ce Roman, que l'on a défiguré dans toutes ses parties.

Persuadé par cette lecture que son Livre & ma traduction n'ont presque rien de commun que le titre, j'ai cru devoir changer de résolution, & faire paroître mon Ouvrage. Je ne prétends pas lutter de stile avec l'auteur des Lettres de Milady Catesby; je

reconnois la ſupériorité de ſes talens. Mon unique objet eſt de préſenter l'*Amelie* de M. Fielding au naturel, telle qu'il l'a compoſée, & dans le ſtile qui me paroît le mieux convenir au récit de faits, par eux-mêmes fort ordinaires. L'avantage que le Public y trouvera, c'eſt qu'il l'aura tout entier, & qu'il ſera en état d'en porter un jugement équitable.

Mais comme on pourroit me taxer de témérité d'avoir fait paroître mon Livre après M^de^. Riccoboni, & m'accuſer de lui manquer d'égards, je crois être obligé, pour ma propre juſtification, de rapporter en peu de mots les changemens que M^de^. Riccoboni a faits à notre original.

M. Fielding a diviſé ſon Ouvrage en douze Livres, & les Livres en Chapitres : ce ſont autant de repos naturels, où le Lecteur peut reprendre haleine, & ſe retrouver aiſément

ſans perdre le fil de ſa lecture. Au contraire, M^de^. Riccoboni a ôté toutes ces diviſions ; ſon diſcours va de ſuite, & le Lecteur eſt obligé de ſuivre tout d'une haleine juſqu'à la fin de chaque Partie. Je ne ſais ſi le Public lui ſaura gré de ce changement.

Elle a changé juſqu'au nom de beaucoup des perſonnages les plus intéreſſans du Livre : je ne vois pas trop quelle a été ſa raiſon d'en uſer ainſi ; mais il me ſemble que *Booth* vaut bien *Fenton*, & ainſi des autres. Il n'y a preſque que le nom d'AMELIE qui ait été conſervé.

Elle a retranché, du moins à en juger par la Premiere Partie, toutes les petites avantures épiſodiques & de rempliſſage, qui ſe rencontrent dans la ſuite de l'Hiſtoire des héros principaux : ſans doute elle les a trouvées mauvaiſes : car ſans cela pourquoi auroit-elle fait ainſi main-baſſe ſur elles ſans miſéricorde ? Au moyen de ce

retranchement, il ne reſte plus que les faits qui ont un rapport direct avec AMELIE, & ſur-tout les événemens qui ſont d'une nature qui touche à la galanterie. Mais n'a-t-elle pas rendu par-là ſon Roman bien uniforme? A la vérité, pluſieurs de ces avantures, conſidérées en elles-mêmes, ſont aſſez communes: cependant, je penſe qu'elles ſont beauté, & ajoutent encore au mérite du Roman. Outre qu'elles coupent la matiere, & jettent de la variété dans le Livre, qui, s'il n'étoit que galant, ſeroit inſipide par ſa grande ſimplicité, je crois que le Lecteur ſera charmé de les trouver, en ce qu'elles lui préſenteront la ſeule utilité qu'on peut tirer de la lecture d'un Roman, je veux dire des mœurs & des caractères. On ſait que c'eſt le principal talent de M. Fielding, & ce qui lui a valu la réputation dont il a joui comme Littérateur: pourquoi donc lui ôter ce qui a fait ſon principal

mérite, & préſenter ſon Ouvrage défiguré au point, qu'on ne peut guère l'en reconnoître pour Auteur ? Je conviens qu'en l'élaguant ainſi, M^de^. Riccoboni s'eſt trouvée plus à l'aiſe, n'a traité que les ſujets qui lui ont plu, & qui étoient le plus ſuſceptibles des embelliſſemens du diſcours : elle a été maîtreſſe d'y faire briller la délicateſſe de ſa plume & les agrémens du ſtile ; elle a fait d'AMELIE un joli Roman François, à juger du tout par la Premiere Partie. Mais plus elle a travaillé la portion qu'elle en a conſervé, moins on y reconnoîtra le génie Anglois, & la touche de l'Auteur original. Il ne falloit donc pas le donner comme une traduction.

Elle s'eſt encore permis de changer dans le fond même des choſes ; par exemple, on nous donne le mari d'*Amelie* pour un homme foncièrement riche, mais qui ne jouit de rien, ayant engagé ſon bien par des raiſons

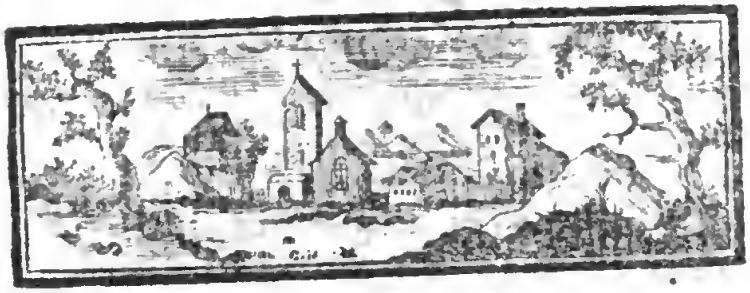
de famille : M. Fielding, au contraire, en fait un homme ſans autre fortune que ſa demi-paie de Lieutenant. Eſt-ce qu'*Amelie* épouſant malgré ſa mere, n'a pas autant de mérite, au moins, à prendre un homme ſans fortune, & qui lui plaît, qu'un homme qui peut être riche un jour? Il me ſemble même que cela eſt plus dans les mœurs angloiſes.

Le Docteur Harriſon, chez M. Fielding, eſt un bon eccléſiaſtique, ſimple, uni, dévot & ſans façon : on en fait une eſpece de Quaker, un homme dur, bizarre & preſque bourru. Pourquoi avoir forcé ce caractère? En ſera-t-il plus dans la nature?

Il me reſte à relever l'endroit où M^de^. Riccoboni dit que ce Roman eſt mauvais; je lui demanderois volontiers : Pourquoi, Madame, avez-vous pris la peine de le travailler? vous auriez, ſans doute, pu trouver quelque choſe de mieux dans votre propre

fonds, & vous en auriez tiré plus de gloire. Mais êtes-vous bien ſincère ? en diſant qu'il eſt mauvais, n'auriez-pas dû nous en donner la preuve ? Les Traducteurs, dites-vous, l'ont jugé tel, puiſqu'ils l'ont négligé. Permettez-moi de vous repréſenter qu'on ne l'a pas tant négligé, puiſque vous & moi avons penſé à le traduire, ſans ſûrement nous être communiqué notre projet. Au reſte, je l'aurois donné depuis longtems, ſi je n'euſſe craint d'être prévenu. M. l'abbé Prévôt & M. de la Place ſont en poſſeſſion des ouvrages de M. Fielding ; je craignois qu'on ne m'accusât d'avoir mis la main à leur moiſſon, ſi j'avois entrepris plutôt cette traduction ; mais voyant que ces Meſſieurs, occupés à d'autres objets, ne penſoient pas à celui-là, j'ai cru pouvoir le travailler à leur défaut : au reſte, je ne l'ai fait que par la raiſon que cet ouvrage ne m'a pas paru inférieur aux autres Romans de cet Au-

teur. Peut-être me ſuis-je trompé ; c'eſt au public à juger entre nous. Si ce Livre lui plaît dans ſon entier tel que je le lui préſente, & que M. Fielding a cru devoir le publier, mon objet eſt rempli : en tout cas, il aura deux AMELIES, l'une Françoiſe, & l'autre dans le goût Anglois : il choiſira.



AMELIE BOOTH.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Servant d'introduction.

On verra dans cette hiſtoire les divers accidens qui arriverent à deux dignes époux, depuis qu'ils furent unis par les liens du mariage. La plupart des malheurs qu'ils eurent à eſſuyer furent ſi grands, & les incidens qui les occaſionnerent ſi extraordinaires, qu'ils ſemblent avoir épuiſé toute la malice humaine, & l'invention la plus recherchée que la ſuperſtition ait jamais attribué

à la fortune, car que le haſard puiſſe avoir part dans nos affaires, ou même qu'il exiſte un tel être dans l'univers, c'eſt ce que je me garderai bien de décider. Dans tous les tems, la voix publique a fait beaucoup d'injuſtices à la fortune, en lui attribuant grand nombre d'événemens auxquels elle n'a pas eu la moindre part. Je doute fort s'il ne ſeroit pas poſſible d'expliquer par des moyens naturels les ſuccès des méchans, les malheurs des ſots, & toutes les miſères que les gens ſenſés attirent quelquefois ſur eux, en quittant les ſentiers de la prudence pour ſuivre en aveugles les mouvemens de leur paſſion dominante, en un mot tous les événemens qu'on impute d'ordinaire à la fortune, quoiqu'on ne ſoit pas mieux fondé en cela, qu'un mauvais joueur à ſe plaindre d'être malheureux au jeu des échecs.

Si les hommes blâment ſouvent mal à propos cet être imaginaire, ils ſont ſujets auſſi à le dédommager de ce tort, en lui faiſant dans d'autres occaſions un honneur qu'il mérita auſſi peu. Se relever des ſuites fâcheuſes d'une folle conduite, vaincre le malheur en luttant courageuſement contre lui, c'eſt un des plus nobles efforts de la ſageſſe & de la vertu. Ainſi, quiconque appelleroit un tel homme *fortuné*, s'exprimeroit auſſi improprement, que celui qui donneroit ce nom à un ſtatuaire, ou à un poëte, pour avoir fait une ſtatue ou une Iliade.

La vie peut auſſi bien être regardée comme un art que toute autre choſe ; & on ne doit pas plus en conſidérer les grands incidens comme de purs haſards, que les différens membres d'une belle ſtatue, ou d'un excellent poëme. Les critiques en tout cela ne ſe contentent pas de voir qu'une choſe eſt grande, ils veulent ſavoir comment & pourquoi elle eſt telle. C'eſt en examinant avec ſoin les différentes gradations par leſquelles tout modèle arrive à la perfection, que nous apprenons véritablement à connoître la ſcience dans laquelle ce modèle eſt formé. Or les hiſtoires du genre de celle-ci, peuvent avec raiſon, paſſer pour des modèles de la vie humaine ; ainſi, réfléchir ſur le détail des divers incidens qui tendent à la cataſtrophe ou au complément du tout, & ſur les plus petites cauſes qui ont amené ces incidens, c'eſt le moyen le plus propre à nous inſtruire dans le plus utile de tous les arts, que j'appelle l'art de la vie.

CHAPITRE II.

Commencement de l'hiſtoire ; remarques ſur l'excellence de la conſtitution d'Angleterre ; examens curieux devant un juge de paix.

LE premier jour d'Avril de je ne ſais quelle année, le guet de je ne ſais quelle paroiſſe, dans l'étendue des libertés de Weſtmunſter, amena pluſieurs perſonnes qu'il avoit arrêtées la nuit précédente, devant l'écuyer Jonathan Trasher, l'un des juges de paix de ce diſtrict.

Avant de procéder à l'examen de ces accuſés, le lecteur me permettra de placer ici, ſelon mon uſage, certaines choſes qu'il eſt important pour lui de connoître.

Bien des gens ont obſervé, qu'aucune inſtitution humaine n'eſt ſuſceptible d'une entiere perfection. Sil peut y avoir quelque choſe de défectueux dans une conſtitution telle que celle d'Angleterre, dont mylord Coke a dit, il y a longtems, que tous les ſages du monde réunis enſemble dans un même endroit, ne pourroient rien établir de plus ſage, conſtitution que nos plus grâves perſonnages en corps ont jugée depuis longtems trop bonne pour ſouffrir le moindre changement dans aucune de

ſes parties, & qui néanmoins a toujours été corrigée depuis ce tems par un grand nombre de ces ſénateurs; ſi, dis-je, une pareille conſtitution eſt encore imparfaite, on peut, je crois, me permettre de douter qu'il y ait aucun modèle ſans faute dans toutes les inſtitutions humaines.

On m'objectera, peut-être, que les petites imperfections dont je vais parler, exiſtent, non dans les loix, mais ſeulement dans leur exécution, qui eſt mauvaiſe; un tel raiſonnement me paroît auſſi abſurde, que de dire d'une machine qu'elle eſt parfaitement bonne, quoiqu'incapable de faire ſes fonctions. De bonnes loix doivent s'exécuter d'elles-mêmes dans un Etat bien réglé: tout au moins ſi les mêmes législateurs qui établiſſent les loix, ne pourvoyent point à leur exécution, on peut les comparer à un habile horloger qui fabriqueroit toutes les parties d'une montre de la maniere la plus parfaite, mais qui les aſſembleroit de façon, que le mouvement ne marcheroit pas: aſſurément on pourroit dire alors, qu'il y a une petite défectuoſité dans la conſtitution de cette montre.

A la vérité, un *Graham* en verroit bientôt le défaut: il y remédieroit aiſément, & il ne pourroit pas y en avoir d'autre, ſi ce n'eſt que les parties en étoient mal arrangées enſemble.

Un autre exemple éclaircira peut-être

encore mieux ce que je veux dire. Figurez-vous une famille dont le maître diſtribueroit les différens emplois, de façon que le ſommelier fût dans le caroſſe, l'intendant derriere, le cocher dans la dépenſe, le laquais dans le bureau de l'intendant, & qu'enfin les talens de chaque domeſtique fuſſent auſſi ridiculement mis en place; il eſt aiſé de ſentir quelle figure une telle famille feroit dans le monde.

Quelque ridicule que puiſſe paroître une telle diſpoſition, j'ai ſouvent conſidéré quelque choſe de ſemblable dans les offices les moins relevés de notre gouvernement. Pour commencer auſſi bas qu'il ſoit poſſible, examinons le guet de notre capitale; ſa deſtination eſt de garder les rues pendant la nuit, contre les voleurs & les libertins; une telle fonction paroît exiger du moins de la vigueur corporelle; & l'on choiſit préciſément pour cela de pauvres vieillards décrépits, que le défaut de forces ſuffiſantes rend incapables de gagner leur vie en travaillant. Ils n'ont pour toute arme qu'un bâton, que quelques-uns d'eux ont encore bien de la peine à porter. Voilà les gens à qui on ſe confie pour aſſurer la perſonne & les maiſons des ſujets de ſa majeſté, contre les attaques d'une bande de coquins, jeunes, hardis, forts, déterminés, & bien armés.

Si ces pauvres vieillards s'enfuient à l'ap-

proche de pareils ennemis, faut-il être surpris, ſinon, de ce qu'ils peuvent même s'en échapper ?

Plus on s'éleve parmi les officiers publics & les magiſtrats, moins on remarquera ſans doute de défauts de cette eſpece. Cependant M. Trasher, le juge devant qui les priſonniers en queſtion furent amenés, avoit auſſi, dans ſon état de magiſtrat, quelques imperfections. J'avouerai que quelquefois j'ai été porté à croire que l'office d'un juge de paix demande quelque connoiſſance des loix ; par la ſeule raiſon, que, dans tous les cas qui s'offrent à lui, il doit juger & agir ſuivant la loi : or comme ces loix ſont diſperſées dans une grande quantité de livres ; que les ſtatuts qui concernent les fonctions du juge de paix, font tous ſeuls au moins deux gros volumes infolio, & qu'une partie de ſa juriſdiction, qui eſt fondée ſur la loi commune, eſt répandue dans plus de cent volumes, je ne ſaurois concevoir qu'on puiſſe acquérir cette connoiſſance ſans étude. Il eſt pourtant vrai que M. Trasher n'avoit jamais lû une ſyllabe ſur cette matiere.

C'étoit ſans doute un défaut en lui ; mais ce n'eſt pas le ſeul. Quand l'ignorance a un point à décider, il y a autant à parier qu'elle décidera bien que mal ; mais je le dis à regret, l'équité ſe trouvoit ſouvent dans une poſition plus déſavantageuſe, & l'in-

juſtice avoit quelquefois en ſa faveur cinq cent contre un devant ce magiſtrat. S'il ignoroit les loix d'Angleterre, il étoit très-verſé dans celles de la nature. Il connoiſſoit dans la perfection ce principe fondamental, qui fortifie ſi puiſſamment le devoir de l'amour perſonnel, & ſuivant lequel tout homme doit ſe conſidérer comme un aimant qui attire toutes choſes à ſon centre. En un mot, ce juge n'étoit jamais indifférent dans une cauſe, que quand il n'y avoit rien à gagner d'aucun côté.

Tel étoit le magiſtrat au tribunal formidable duquel le connétable Gotobed amena pluſieurs délinquans, qui, comme nous l'avons dit, avoient été arrêtés par le guet pour différentes cauſes.

Le premier qui vint pour être examiné, étoit un ſpectre auſſi enſanglanté qu'en puiſſe concevoir l'imagination d'un meurtrier, ou d'un poëte tragique. Ce pauvre miſérable étoit accuſé par un homme beaucoup plus robuſte que lui de l'avoir battu. Il eſt vrai que l'accuſé portoit avec lui des preuves qu'il s'étoit trouvé dans l'action, car ſes habits étoient enſanglantés; mais certaines entailles qu'il avoit à la tête, juſtifioient ſuffiſamment d'où ce ſang étoit ſorti. Au lieu que l'accuſateur n'avoit pas la moindre apparence de bleſſure. Le juge demanda à l'accuſé pourquoi il avoit *rompu la paix du Roi*? En vérité, répondit celui-ci, j'aime

le roi de tout mon cœur, & je n'ai pas eu deſſein de rompre rien de ce qui lui appartient; mais ſur mon ame cet homme m'a rompu la tête, & ma tête a rompu ſon bâton; voilà tout: il voulut enſuite produire des témoins contre cette accuſation qui n'étoit pas probable. Le juge l'interrompit en lui diſant: drôle, ton langage annonce bien que tu es coupable: je vois que tu es un Irlandois; il ne m'en faut pas d'autre preuve.

Le ſecond accuſé étoit une pauvre femme que le guet avoit arrêtée comme coureuſe de nuit. On alléguoit contre elle, qu'elle avoit été trouvée dans les rues après minuit ſonné; & le guet déclara qu'il l'avoit priſe pour une femme publique. Elle dit pour défenſe (comme il étoit vrai) qu'elle étoit ſervante, & que ſa maîtreſſe, prête d'accoucher, l'avoit envoyée chercher une ſage-femme, ce qu'elle offroit de prouver par pluſieurs voiſins, ſi on lui permettoit de les envoyer chercher. Le juge demanda pourquoi elle ne l'avoit pas fait auparavant; c'eſt, répondit-elle, que faute d'argent je n'ai pas pu trouver un commiſſionnaire. Le juge l'accabla de mille noms injurieux, & la déclarant coupable, ſuivant le ſtatut contre les coureurs de nuit, l'envoya à Bridewell pour un mois.

On amena enſuite un jeune homme & une jolie femme, qu'un grave & ſérieux

perſonnage jura d'avoir ſurpris dans une ſituation qu'on ne peut pas décrire ici auſſi clairement qu'elle le fut devant le juge. Celui-ci, ſur un ſignal de ſon clerc, déclara avec chaleur que le fait étoit impoſſible & incroyable. Sur le champ il déchargea les accuſés, & alloit, ſans aucune preuve, envoyer l'accuſateur en priſon comme parjure, quand ſon clerc l'en diſſuada, en diſant, qu'il doutoit qu'un juge de paix eût ce pouvoir. Mr. Trasher ne fut pas d'abord de cette opinion, & dit qu'il avoit vu mettre un homme au pilori pour parjure, & qu'il en avoit connu un autre en priſon pour un pareil crime: or, comment y ſeroit-il venu, ſi on ne l'y eût mis? Cela eſt vrai, répondit le clerc; cependant j'ai entendu dire à un grand juriſconſulte, qu'on ne pouvoit arrêter un homme pour parjure, qu'il n'eut été décreté; la raiſon en eſt, je crois, que le fait n'eſt pas contre la paix, avant que le décret l'ait rendu tel. Cela pourroit être, dit alors le juge: en effet, le parjure n'eſt autre choſe que des termes ſcandaleux, & on ne peut pas avoir d'action pour cela, à moins que dans l'accuſation on n'articule des ſévices.

Le témoin alloit enfin être déchargé, lorſque la femme accuſée, déclara qu'elle étoit prête à jurer qu'il l'avoit traitée de putain pluſieurs fois. Ah, ah, Madame, s'écria notre Magiſtrat, vous jurerez, dites-

vous? Donnez-lui en acte ſur le champ: & vous, Connétable, aſſurez-vous du priſonnier, maintenant que nous le tenons, juſqu'à ce que l'ordre ſoit expédié. Tout cela fut fait auſſi-tôt; & le pauvre témoin, faute de caution, fut envoyé en priſon.

Un jeune homme, nomme Booth, fut chargé d'avoir battu le guet dans ſes fonctions, & d'avoir caſſé ſa lanterne: deux témoins dépoſerent du fait; & pour fortifier la preuve, on produiſit les reſtes d'une lanterne briſée, que l'on gardoit depuis long-tems pour ſervir de témoignage. Le juge voyant l'accuſé en mauvais équipage, vouloit le mettre en priſon ſans autre information: cependant, ſur les inſtances de l'accuſé, ce digne juge voulut bien écouter ſa défenſe. Le jeune homme allégua, comme il étoit vrai, que retournant tranquillement chez lui, il avoit vu dans la rue deux hommes qui en battoient cruellement un troiſieme; ſur quoi il s'arrêta, & tacha de ſécourir celui qui étoit attaqué d'une façon ſi inégale; que le guet ſurvenu pendant la querelle, les avoit arrêtés tous les quatre, & conduits auſſi-tôt au corps-de-garde, où les deux premiers aſſaillans, qui avoient l'air de gens aiſés, avoient trouvé le moyen de faire leur cauſe bonne, & d'être déchargés par le connétable, faveur que lui-même n'avoit pu obtenir, faute d'avoir de l'argent dans ſa poche. Il nia abſolu-

ment d'avoir attaqué aucun des gens du guet, & déclara hautement qu'on lui avoit offert ſa liberté pour une demi-couronne.

Quoiqu'on ne doive jamais en croire un accuſé ſur ſa ſeule parole contre le ſerment de ſon accuſateur, la maniere de ſa défenſe étoit ſi ſimple, débitée avec un tel air de candeur & de ſincérité, que ſi le Magiſtrat eût eu un peu plus de ſagacité, ou qu'il eut été partagé tant ſoit peu d'une qualité fort néceſſaire à tous ceux qui ſont obligés de rendre la juſtice, il auroit dû prendre la peine de queſtionner un peu les gens du guet: du moins il devoit accorder à l'accuſé le tems néceſſaire pour envoyer chercher les autres perſonnes qui avoient été préſentes à l'affaire. Il ne fit ni l'un ni l'autre: ce Magiſtrat honoroit trop la vérité pour croire qu'elle pût ſe montrer ſous de mauvais habits, & jamais il ne ſouilloit les idées ſublimes qu'il avoit de cette vertu, en les uniſſant avec les idées mépriſables de pauvreté & de miſere.

Il ne reſtoit plus qu'un ſeul priſonnier, & c'étoit le pauvre homme même, pour la défenſe duquel Booth s'étoit engagé au combat. Son examen fût bientôt fini: on forma contre lui une plainte pour batterie & pour une lanterne caſſée, & on la prouva de la même maniere. Le juge ne voulut pas entendre ſa défenſe: mais, quoique ſa patience fut à bout, ſa reſpiration n'étoit pas épuiſée;

épuiſée; car il vomit contre ce malheureux une volée d'injures & de menaces.

Les accuſés enfin furent tous envoyés en priſon ſous l'eſcorte d'une eſcouade du guet. Pour le juge & le connétable, ils ſe donnerent rendez-vous dans un cabaret à biere du voiſinage pour y faire leur repas du matin.

CHAPITRE III.

Qui contient la deſcription de l'intérieur d'une priſon.

MONSIEUR Booth ne fut pas plutôt en priſon, que nombre de gens s'attrouperent autour de lui, demandant la *bien-venue*: lui qui n'entendoit pas ce terme, ne faiſant pas une réponſe bien promte, quelques priſonniers s'alloient jetter ſur lui, quand un homme d'une dignité apparente, & qui ſe trouva là auprès, les pria de ne point faire d'affront à ce gentilhomme. Le concierge ou maître de la priſon (car c'étoit préciſément lui) ſe tournant vers Mr. Booth, lui apprit que d'ordinaire chaque priſonnier, à ſon arrivée dans cet endroit, donnoit quelque choſe à ſes anciens pour boire à ſa ſanté. Voilà, dit-il, ce qu'on appelle la *bien-venue*: je vous conſeille de tirer quelque argent de votre poche pour ſatisfaire à l'uſage. Mr. Booth répondit qu'il n'auroit garde de ſe refuſer à cette louable coutume, ſi cela étoit en ſon pouvoir, mais que malheureuſement il n'avoit pas un shelling dans ſa poche; & ce qu'il y avoit de pis, qu'il ne poſſédoit pas un shelling dans tout le monde. Oh, oh! s'écria le Geolier, c'eſt une autre affaire dans ce cas, je n'ai rien à

dire. Auſſi-tôt il ſe retira, & laiſſa le pauvre Booth à la merci de ſes compagnons, qui, ſans perdre de tems, ſe mirent à le dépouiller avec tant de dextérité, que ſon habit lui fut ôté, & diſparut dans une minute.

Monſieur Booth étoit trop foible pour reſiſter, & même trop prudent pour ſe plaindre de ce traitement. Auſſi-tôt qu'on l'eut laiſſé tranquille & libre habitant du lieu, il appela à ſon aide la philoſophie; il en étoit, par bonheur aſſez bien muni, & réſolut de prendre ſon parti du mieux qu'il lui étoit poſſible dans de pareilles circonſtances.

Si ſes propres réflexions avoient pu lui faire oublier un moment le lieu où il étoit, les diſpoſitions des autres priſonniers lui auroient fait croire qu'il étoit dans une ſituation plus heureuſe. La plupart de ſes compagnons, au lieu de gémir & ſe plaindre de leur état, rioient, chantoient & s'amuſoient à faire toute ſorte de jeux & de gambades.

La premiere perſonne qui le joignit, fut Molly la Borgneſſe, femme dont l'aſpect n'étoit pas ſéduiſant. Son œil, car elle n'en avoit qu'un, juſtifioit le ſobriquet qu'on lui avoit donné, & ſe faiſoit encore remarquer par deux qualités ſingulieres: premiérement il étoit toujours tourné vers le côté aveugle, comme ſi la nature eût été ſoigneuſe de pourvoir à ſon propre défaut; ſecondément le globe en étoit preſque entiérement blanc,

ou plutôt jaune, avec une petite tache griſe dans l'angle, mais ſi petite, qu'on la diſtinguoit à peine. Pour le nez, elle n'en avoit point. Vénus, envieuſe ſans doute de ſes charmes, lui en avoit fait perdre la partie cartilagineuſe; & quelque fille du monde, peut-être auſſi par envie, en avoit rendu l'os de niveau avec le reſte du viſage: il étoit moins ſaillant que les os des joues, qui à proportion étoient plus avancés qu'ils ne ſont d'ordinaire. Une demi-douzaine de dents d'ébène fortifioient le canal long & ample que la nature avoit tracé d'une oreille à l'autre, au bas duquel étoit un menton extrêmement court, la nature en ayant relevé le bas, au lieu de le laiſſer croître de la longueur ordinaire. Son corps étoit juſtement adapté à ſon viſage: elle avoit autant de circonférence que de hauteur de la tête aux pieds. Outre l'extrême largeur de ſa carrure, ſes deux énormes têtons avoient abandonné depuis longtems leur place naturelle, pour s'établir un peu au-deſſous de la ceinture.

Quand des actrices ont à repréſenter ſur le théâtre certains rôles dégoûtans, je voudrois qu'elles affectaſſent une façon de s'habiller auſſi bien aſſortie avec leur caractere, que l'étoit celui de Molly. Je ne le détaillerai pas ici, pour ménager la délicateſſe de mes lecteurs; il me ſuffira de dire, que jamais il n'eſt ſorti rien de ſi ſale, ni de

ſi déguenillé des corps-de-garde à St. Gilles.

Deux raiſons m'ont engagé à décrire avec plus de ſoin ce perſonnage; l'une, que ce vilain monſtre avoit été ſurpris en flagrant délit avec un fort joli jeune homme; l'autre, qui peut fournir une leçon de morale, c'eſt que quelque affreux que ſon ſort puiſſe paroître au lecteur, c'étoit une des plus gaies de toute la priſon.

Molly la Borgneſſe aborda Mr. Booth avec un ſourire, ou plutôt une grimace, & lui demanda un coup de rogome. Booth lui dit qu'il n'avoit pas un ſol: diable, dit-elle, à votre air je vous prenois pour un garçon dégourdi, ou du moins pour un hardi filou; mais je vois que vous n'êtes que quelque méchant voleur de mouchoirs: enſuite elle vomit un tas d'injures, lardées de juremens, qui ne ſont pas bons à répéter ici; & elle alloit empoigner le pauvre Booth, quand un grand priſonnier qui lorgnoit notre jeune homme avec attention depuis quelques momens, vint la prendre par les épaules, la jetta à quatre pas en jurant, & lui dit de le laiſſer tranquille.

Cet homme n'étoit pas lui-même d'une mine bien prévenanre; il avoit le viſage long & pâle, & une barbe rouſſe de plus de quinze jours: ſon habit, qui étoit d'un noir tirant ſur le brun, auroit laiſſé voir plus de trous qu'il ne faiſoit, ſi le linge qui paroiſſoit à travers, n'eût été abſolument de la même couleur.

Ce gentilhomme, nommé Robinſon, adreſſa poliment la parole à Mr. Booth, & dit qu'il étoit fâché de voir un homme de ſa mine dans un tel lieu : car, dit-il, ſi vous êtes ſans habit, j'en devine aſſez bien la raiſon. Au reſte l'habit eſt la moindre choſe qui diſtingue un honnête homme. En diſant ces mots, il jetta ſur le ſien un regard expreſſif, comme s'il eût voulu qu'on lui en fît l'application; enſuite il continua de la maniere ſuivante.

Je m'apperçois, Monſieur, que vous ne faites que d'arriver dans ce maudit ſéjour, qui, en effet, eſt encore plus affreux par les miſérables qui l'habitent, que par toute autre raiſon. Mais, quel qu'il ſoit, un homme ſage s'accoutume bientôt à le ſupporter avec indifférence : car ce qui eſt fait, eſt fait; & ce qui doit être, ne peut s'éviter. Cette connoiſſance toute ſimple qu'elle paroît, eſt le ſublime de la philoſophie; elle rend l'homme ſage ſupérieur à tous les maux qui lui arrivent. J'eſpere, Monſieur, que votre détention n'eſt cauſée par aucun accident fâcheux. Mais quoique ce ſoit, vous pouvez compter que cela ne pouvoit être autrement : car tout arrive par une fatalité inévitable; & l'homme ne peut pas plus réſiſter à l'impulſion de ſa deſtinée, qu'un chariot à la force de celui qui le tire.

Outre le ſervice que Mr. Robinſon avoit rendu à Mr. Booth, en le délivrant des in-

ſultes de Molly la Borgneſſe, il y avoit dans ſes façons quelque choſe, qui, malgré le déſavantage de ſon habillement, ſembloit le diſtinguer de la foule des malheureux qui fourmilloient dans ces régions: ſur-tout les ſentimens dont il venoit de faire parade, étoient aſſez analogues à ceux de Mr. Booth. Cet homme étoit ce qu'on appelle un eſprit fort, c'eſt-à-dire, un déiſte ou peut-être un athée: car s'il ne nioit pas abſolument l'exiſtence d'un Dieu, il rejettoit entiérement ſa providence, doctrine, qui, ſi elle n'eſt pas l'athéiſme tout net, y tend directement, &, comme l'obſerve le docteur Clarke, n'en eſt pas éloignée. Quant à Mr. Booth, quoique fort bien diſpoſé au fond du cœur en faveur de la religion; (car il étoit honnête-homme), les idées qu'il en avoit étoient aſſez chancellantes.

Il avoit contracté cette maniere de penſer, ou plutôt de douter, par les mêmes raiſons qui déterminerent Brutus, dans ſes derniers jours, à douter de l'exiſtence d'une vertu qu'il avoit cultivée tout le tems de ſa vie. En un mot le pauvre Booth s'imaginoit avoir eu en partage plus d'infortunes qu'il n'en avoit mérité; cette réflexion lui avoit donné une idée déſavantageuſe de la Providence; d'autant plus que, quoique lettré, il n'étoit pas profond en matiere de religion: façon de raiſonner dangereuſe, dans laquelle, outre que nous tirons des

conſéquences trop à la hâte, faute d'avoir ſaiſi parfaitement les choſes, nous ſommes encore ſujets à donner dans l'erreur par prévention en notre faveur, parce que nous regardons nos vertus & nos vices comme à travers un verre que nous plaçons à notre avantage, de façon à diminuer les uns, & groſſir conſidérablement les autres.

On ne doit pas être ſurpris ſi Mr. Booth ne rejetta point la connoiſſance d'un tel homme, dans un lieu où il ne pouvoit guere s'attendre à trouver mieux. Il lui répondit donc avec une politeſſe qui lui étoit naturelle; &, après lui avoir marqué ſa ſurpriſe, de trouver là un homme de ſa ſorte, il lui avoua qu'il penſoit comme lui ſur la néceſſité des actions humaines; ajoutant cependant qu'il ne croyoit pas que les hommes fuſſent abſolument entraînés à l'aveugle par l'impulſion du deſtin, mais qu'ils agiſſoient purement par la force de leur paſſion dominante, & qu'ils ne pouvoient faire autrement.

Ces deux Meſſieurs eurent enſuite un entretien ſur la néceſſité qui réſulte de l'impulſion du deſtin, & celle qui naît de l'impulſion de la paſſion; après quoi ils allerent viſiter la priſon, & Mr. Robinſon, qui, pour y avoir déjà ſéjourné quelque tems, connoiſſoit tous les priſonniers, & étoit au fait de leurs affaires, entreprit de les faire connoître à Mr. Booth.

CHAPITRE IV.

Détail des ſecrets de la priſon.

LES premiers priſonniers qui paſſerent en revue devant eux, furent trois hommes avec des fers aux pieds, qui ſe réjouiſſoient enſemble en buvant une bouteille de vin, & fumant une pipe de tabac. Mr. Robinſon apprit à ſon ami que c'étoit trois voleurs de grand chemin, qui étoient ſûrs d'être pendus aux prochaines aſſiſes. Mais cette idée n'eſt qu'une bagatelle pour des eſprits légers, quand on l'enviſage d'un peu loin.

A quelques pas de là ils virent un homme couché par terre, dont les cris amers & les actions furieuſes annonçoient viſiblement la plus grande aliénation d'eſprit. Cet homme, me dit-il, a été empriſonné pour un crime capital; ſa femme qui étoit groſſe en apprenant la nouvelle, s'eſt jettée par la fenêtre d'un ſecond étage: ainſi il y a apparence qu'il a perdu en même tems ſa femme & ſon enfant.

Enſuite une jeune fille s'approcha d'eux; Mr. Booth, qui fut frappé de ſa beauté dès le premier coup d'œil, ne pût s'empêcher de l'admirer, & dit en même tems que l'innocence paroiſſoit peinte ſur ſon viſage. Robinſon lui apprit que c'étoit une cou-

reuſe de rues, & une fille publique. En paſſant auprès de Mr. Booth, elle fit mille imprécations, & lui lâcha une bordée d'injures trop indécentes pour être répétées.

Enſuite ils conſidérerent une petite créature aſſiſe ſeule dans un coin, & pleurant à chaudes larmes. Cette fille, dit Mr. Robinſon a été miſe ici, parce que ſon beau-pere, qui eſt un Grenadier dans les Gardes, a juré qu'il craignoit de ſa part quelque mauvaiſe action, & qu'il n'étoit pas en ſureté de ſa vie avec elle: faute de pouvoir donner une caution, Trasher juge de paix l'a envoyée en priſon.

Alors il s'éleva un grand bruit, occaſionné par une foule de priſonniers, qui accouroient pour voir fuſtiger un jeune garçon, condamné au fouet pour un petit larcin. Les ſpectateurs furent trompés dans leur attente. Ce garçon ne fut pas plutôt dépouillé, que, moyenant quelque argent, on le laiſſa aller ſans le frapper.

Bientôt après une autre foule attira l'attention; c'étoit Molly la Borgneſſe avec pluſieurs de ſes compagnes, qui, ayant ſurpris un homme empriſonné dans certaine action odieuſe & indigne de l'homme, & qu'on ne peut pas nommer décemment, lui donnoient la diſcipline, & vraiſemblablement ne l'auroient pas lâché ſi-tôt, ſi on ne l'eût arraché de leurs mains par autorité.

Quand ce tapage fut appaiſé, Mr. Booth

remarqua une jeune femme couverte de lambeaux, aſſiſe par terre, & ſoutenant la tête d'un vieillard, qui paroiſſoit prêt à rendre les derniers ſoupirs. Robinſon lui dit que c'étoit le pere & la fille; que la derniere avoit été miſe en priſon pour avoir volé un pain afin de nourrir ſon pere, & le pere pour l'avoir mangé, ſachant qu'il étoit volé.

Un homme très-bien vêtu paſſa enſuite fierement devant eux. Pour celui-ci, dit Robinſon, il a été arrêté en vertu d'un décret pour un horrible parjure; mais on croit qu'il ſera élargi aujourd'hui en donnant caution. Bon Dieu, s'écria Booth, eſt-il poſſible que de tels coquins trouvent des cautions, & qu'il n'y ait pas une perſonne aſſez charitable pour protéger ce pauvre pere & ſa fille? Monſieur, répondit alors Robinſon, le crime de la fille eſt une félonie; & la loi n'admet point de répondans pour pareils cas; au lieu que le parjure n'eſt qu'un crime ſimple; & les perſonnes qu'on met en priſon pour cela, peuvent être admiſes à donner caution. Il y a plus, le parjure dont cet homme s'eſt rendu coupable, étoit le plus grâve de tous; ſon deſſein n'alloit pas moins qu'à faire perdre la vie à un innocent par les mains de la juſtice. Quant aux parjures en matiere civile, ils ne ſont pas à beaucoup près ſi criminels. Cela eſt vrai, dit Booth; cependant ceux-là même ſont

une action horrible & digne de la plus ſévere punition. On devroit ſûrement en faire la diſtinction, reprit Robinſon: car qu'eſt-ce qu'ôter à un homme une petite portion de ſon bien, ſi on compare cette action à celle de lui faire perdre ſa réputation & ſa vie, & par-deſſus le marché, de ruiner à jamais toute ſa famille? Comme il ne peut pas y avoir de comparaiſon entre ces crimes, il ne doit pas y en avoir non plus dans le châtiment. Cependant à préſent la ſeule punition de tout parjure, eſt le pilory, & le tranſport aux Colonies pour ſept ans; & même, comme c'eſt une accuſation qui eſt ſujette à être diſcutée, & qu'on peut ſe faire cautionner, on trouve ſouvent les moyens d'éluder tout-à-fait la punition.

Booth étoit occupé à en marquer ſa ſurpriſe, lorſque ſon attention fut tout d'un coup attirée par le ſpectacle le plus affreux qu'il eût encore vu: c'étoit un pauvre malheureux preſque nud, qui, avec un air de probité, portoit dans toute ſa figure des marques de la pauvreté, de la faim & de la maladie. Il avoit de plus une jambe de bois, & deux ou trois grandes cicatrices ſur le front. En effet, dit Robinſon, ce pauvre homme ſe trouve dans une ſituation des plus malheureuſes. Il a ſervi ſa patrie, a perdu ſa jambe, & reçu pluſieurs bleſſures au ſiége de Gibraltar. Quand il fut renvoyé de l'hôpital de campagne, il ſe préſenta à

celui de Chelſea, & ne put pas y être admis ſur le champ, parce qu'il n'y avoit aucun de ſes Officiers en Angleterre. En attendant il fut arrêté un jour, & amené ici ſur le ſimple ſoupçon d'avoir volé trois harengs. On a fait ſon procès, il y a quelques mois, ſur cette accuſation, & il a été renvoyé abſous : on l'a gardé ici pour le payement des fraix, & il y eſt toujours reſté depuis.

Ce récit fit horreur à Booth ; il déclara que quand il n'auroit dans ſa poche que ce qu'il faudroit juſte pour acquitter cet homme, il payeroit pour lui ; mais, ajouta-t-il, je ne poſſéde pas un ſol dans tout le monde.

Robinſon ayant héſité un inſtant, lui dit en riant : je vais vous faire une propoſition qui vous paroîtra ſinguliere après une telle déclaration. Voudriez-vous jouer une partie aux cartes ? cela nous ſervira à paſſer le tems, & peut-être détournera vos penſées de bien des réflexions moins agréables.

Je ne penſe pas que Booth eût envie d'accepter l'invitation. Quoique l'amour du jeu eût été anciennement un de ſes défauts, il n'étoit pas ſi poſſédé de cette manie, que d'être tenté par le mince équipage de Robinſon, qui en vérité ne pouvoit pas avoir des attraits pour un joueur. Mais quand il en auroit eu la fantaiſie, il n'auroit pas eu l'occaſion de s'y livrer : car avant qu'il pût répondre à l'offre de Robinſon, une grande

femme vint à lui, & le prenant par le bras; le pria d'aller avec elle, en disant: comment diable, êtes-vous assez neuf ici, pour ne pas connoître ce drôle-là? c'est un joueur empriſonné pour avoir trompé au jeu; il n'y a pas de plus grand filou dans toute la priſon.

Il s'éleva alors entre la femme & Robinſon une querelle qui finit par des gourmades, en quoi la femme ſe montra ſupérieure de beaucoup au philoſophe.

Tandis que les deux combattans en étoient aux mains, un homme d'une mine grâve, un peu mieux vêtu que le reſte de la compagnie, s'approcha de Booth, & le tirant à part; je ſuis fâché, monſieur, lui dit-il, de voir un gentilhomme tel que vous paroiſſez être, en liaiſon ſi étroite avec un coquin, qui ne ſe fait point ſcrupule de nier toute religion révélée. A l'égard des crimes, ce ſont des fautes humaines, qui ne ſignifient pas grand'choſe; je n'en parle point. Peut-être même que plus un homme eſt méchant au fond, plus il donne de priſe à la grace. L'eſprit eſt actif, & aime à habiter dans les cœurs où il trouve le plus d'ouvrage à faire. Quel que puiſſe être votre crime, il ne faut pas vous déſeſpérer pour cela; au contraire vous devez vous en réjouïr: c'eſt peut-être la voie que la Providence a choiſie pour vous ſauver. Il continua quelque tems à parler ſur le même

ton, ſans attendre de réponſe, & finit par ſe déclarer de la ſecte des méthodiſtes.

A peine le méthodiſte s'étoit ſéparé de M. Booth, que l'on vit entrer dans la priſon une jeune & jolie femme, bien vêtue, & qui ne reſſembloit en rien à ces femelles que Booth avoit vues juſqu'ici. Le connétable ne l'eut pas plutôt remiſe au guichet, qu'elle appela le geolier d'un ton impoſant; & quand il fut arrivé, elle lui dit: eh bien, monſieur, où va-t-on me conduire? Je penſe qu'on ne me mettra pas loger avec ces créatures. Le geolier lui répondit avec une ſorte de reſpect inſolent: madame, nous avons des chambres pour loger ceux qui ſont en état de les payer. A ces mots elle tira de ſa poche une bourſe bien garnie de guinées, en diſant d'un air dédaigneux, qu'elle n'étoit pas venue à titre de pauvreté, Le geolier ne vit pas plutôt la bourſe, que ſes traits s'adoucirent incontinent, & avec toute la politeſſe dont il étoit capable, il dit à la dame de venir avec lui, qu'elle auroit le meilleur logement de toute la maiſon.

M. Booth étoit reſté ſeul; car le méthodiſte l'avoit quitté après l'avoir fouillé juſqu'au fond, ſuivant la façon de parler des gens de ſa ſecte. En effet il avoit examiné toutes ſes poches, & lui avoit enlevé un canif & une tabatiere de fer, les ſeuls meubles qu'il poſſédât.

Booth ſe trouva près de la porte de la priſon, quand la jeune dame, dont je viens de parler, entra dans la cour. Il en examina les traits avec attention, & crut la reconnoître: elle étoit ſi belle, qu'il étoit fort difficile à un homme qui l'avoit vue une fois, de l'oublier jamais. Il demanda à un des guichetiers, ſi cette dame ne ſe nommoit pas Matthieu: on lui répondit que ſon nom étoit Vincent, & qu'elle étoit empriſonnée pour meurtre.

La fin de cette réponſe donna lieu à M. Booth de ſuſpecter ſa mémoire: car il ſe pouvoit bien faire qu'elle eût changé de nom; mais il n'étoit pas croyable qu'elle, qui étoit la douceur même, eût changé de caractere, au point de commettre un tel crime: car Miſſ Matthieu avoit de la naiſſance, & on lui avoit donné une belle éducation. Il conclut donc qu'il falloit qu'il ſe fût mépris, & il ne ſongea pas à pouſſer plus loin ſes informations.

CHAPITRE V.

Avantures qui arriverent à Booth dans la priſon.

BOOTH employa le reſte du jour à faire des réflexions triſtes ſur ſon état actuel. Dénué des néceſſités communes de la vie, il étoit par conſéquent hors d'état de ſubſiſter dans ce lieu. Il n'y avoit pas dans toute la ville une ſeule perſonne de qui il pût raiſonnablement eſpérer ſa délivrance. Le chagrin bannit pour quelque tems de ſon eſprit toute idée de nourriture ; mais le lendemain matin la nature commença à faire ſentir fortement ſes beſoins : il n'avoit pas mangé un ſeul morceau depuis deux jours. On lui donna alors un pain de deux ſols, qui eſt la pitance ordinaire des priſonniers de Bridewell ; & tandis qu'il le mangeoit, on lui remit un paquet cacheté, dont le porteur diſoit qu'il n'y avoit point de réponſe à faire.

M. Booth ouvrit auſſitôt le paquet, & après avoir déplié pluſieurs papiers ſucceſſivement, il trouva enfin une guinée enveloppée avec ſoin dans la derniere feuille. Cette avanture le ſurprit d'autant plus, qu'il avoit peu d'amis de qui il pût attendre une telle faveur, toute légere qu'elle étoit; &

que d'ailleurs aucun d'eux n'avoit eu avis de ſon empriſonnement. Le paquet n'ayant point d'adreſſe, & n'y trouvant pas un ſeul mot d'écrit, il ſoupçonna que peut-être on s'étoit trompé. Comme il ſe piquoit d'une probité inaltérable, il alla trouver celui qui le lui avoit remis, le queſtionna ſur la perſonne qui l'avoit apporté, & ſur ce qu'il lui avoit dit : l'homme aſſura Booth qu'il ne s'étoit pas trompé. Si votre nom eſt M. Booth, lui dit-il, vous êtes ſûrement celui à qui appartient le paquet.

Dans une pareille ſituation, la probité la plus ſcrupuleuſe auroit ſans doute été ſatisfaite de ne trouver perſonne qui réclamât la guinée; ſurtout après avoir fait courir dans la priſon, que M. Booth avoit reçu un paquet ſans adreſſe, & que ſi quelqu'un y prétendoit quelque droit, il le lui remettroit ſur le champ, en déclarant ce qu'il contenoit. Ne trouvant donc perſonne qui y prétendit, (ou du moins qui pût dire ce qu'il contenoit; car il s'en trouva pluſieurs qui jurerent qu'ils attendoient un pareil paquet, & qu'ils croyoient qu'il étoit à eux,) M. Booth ſe détermina enfin tout bonnement à employer cet argent à ſon uſage.

La premiere choſe qu'il fit, après avoir racheté ſon habit, tout affamé qu'il étoit, fut de ſe fournir de tabac, dont il avoit longtems manqué à ſon grand regret. Ce

fut alors qu'il s'apperçut de l'abſence de ſa boëte de fer, que le méthodiſte avoit ſi adroitement tirée de ſa poche, comme on l'a vu dans le chapitre précédent.

Il n'eut pas plutôt fait cette découverte, qu'il ſoupçonna auſſitôt le joueur de la lui avoir dérobée. Il crut même être ſi ſûr du fait, que ce n'eſt pas aſſez de dire ſimplement qu'il l'en ſoupçonna. Quelque douceur que M. Booth eût dans le caractere, il étoit cependant fort vif. N'ayant donc aucun doute ſur la perſonne de ſon filou, il le chercha très-ſérieuſement, & l'accuſa tout net d'avoir fait le larcin.

Le joueur, que nous pouvons, je crois, appeler maintenant le philoſophe, écouta cette imputation, ſans faire paroître la moindre altération dans ſon eſprit ni ſur ſon viſage. Après une courte pauſe de quelques inſtans, il lui répondit froidement de la maniere ſuivante : jeune homme, je ne me ſens point du tout choqué de votre ſoupçon mal fondé : celui, qui, comme vous, s'attaque à un étranger, & l'accuſe ſans aucune cauſe, ſe fait plus de tort à lui-même, qu'à celui qu'il ſoupçonne. Vous vous connoiſſez bien vous-même, mon ami, mais vous ne me connoiſſez pas. Il eſt vrai qu'on m'a taxé devant vous d'être un joueur & un eſcroc; mais quel eſt mon accuſateur : regardez mon habit, mon ami : des joueurs & des filous emportent-ils de

ſemblables ? Le jeu eſt ma folie & non pas mon vice : c'eſt mon inclination, & j'en ai été la victime. Un joueur demanderoit-il à un autre de jouer, quand il a un ſchelling & demi à perdre & rien à gagner ? Si cependant ma déclaration ne vous ſuffit pas, vous pouvez fouiller & retourner mes poches ; vous n'y trouverez rien que mon ſchelling & demi : en même tems il ôta ſon habit, & montra ſes poches qui reſſembloient toutes aux ſceaux des Danaïdes.

Booth confus de cette juſtification, dit que cette boëte de fer ne valoit pas en elle-même la peine d'en parler ; mais qu'il y avoit attaché une valeur de caprice, à cauſe de la perſonne qui lui en avoit fait préſent, & qu'il donneroit un écu à qui la lui rapporteroit.

Si cela eſt, répondit Robinſon, faites publier votre intention dans la priſon : vous ne tarderez pas à recouvrer votre tabatiere.

Cet avis fut ſuivi avec ſuccès : le méthodiſte la produiſit ſur le champ, diſant qu'il l'avoit trouvée, & qu'il l'auroit rendue plutôt, s'il eût ſu à qui elle appartenoit : ajoutant avec un regard tourné vers le ciel, que l'eſprit ne lui permettoit pas de retenir de gaieté de cœur le bien d'autrui, de quelque valeur qu'il pût être. Pourquoi donc, l'ami, lui dit Robinſon ? Ne vous ai-je pas ſouvent ouï dire, que quoique l'homme ſoit méchant, il n'importe ; pourvu qu'il

ſoit ce que vous appelez un croyant. Vous me prenez pour un autre, s'écria Cooper; (c'eſt ainſi que ſe nommoit le méthodiſte.) Un homme ne ſauroit être méchant, quand il eſt poſſédé de l'eſprit. Il y a bien de la différence entre les jours de péché & les jours de grace. J'ai été pécheur moi-même. Je vous crois bien, répondit Robinſon en ſouriant. Je m'embarraſſe peu, dit l'autre, de ce que croit un athée. Vous voulez inſinuer ſans doute, que j'avois dérobé la tabatiere : mais je brave votre malice : Dieu connoît mon innocence. A ces mots il nous quitta avec l'écu de récompenſe. Booth ſe tournant vers Robinſon, lui demanda excuſe de l'avoir ſoupçonné ſans fondement : celui-ci lui dit ſans héſiter; vous ne m'avez point accuſé, monſieur : vous avez ſoupçonné quelque joueur, dont le caractere ne me convient en aucune ſorte. Je me fâcherois contre un ami, ou une ancienne connoiſſance, qui croiroit légérement tout ce qu'on lui diroit contre moi; mais je n'ai pas lieu de vous en vouloir, pour avoir cru ce qu'une femme & ce coquin qui vient de ſortir, qui eſt arrêté ici pour filouterie, & que vous ne connoiſſez pas ſans doute, vous ont pu dire à mon déſavantage. Si vous m'avez pris pour un avanturier, vous avez eu juſte raiſon de croire toute ſorte de mal ſur mon compte : je ne ſuis arrêté ici même que pour le par-

jure d'un de ces coquins, qui après m'avoir filouté tout mon argent au jeu, apprenant que je voulois me plaindre contre lui à un magiſtrat, m'a prévenu lui-même, & a obtenu contre moi une ordonnance du juge Trasher, qui, ſans écouter ma défenſe, m'a fait conduire en cette priſon.

Booth marqua beaucoup de compaſſion à ce récit; & ayant invité Robinſon à dîner, ils paſſerent tout le jour enſemble. L'après midi Booth eut la complaiſance de jouer aux cartes avec lui, d'abord au ſol la partie, & enſuite aux ſchellings: la fortune fut ſi favorable à Robinſon, qu'il ne laiſſa pas à l'autre un ſeul ſchelling dans ſa poche.

Souvent dans un joueur on prend une veine de bonheur conſtant pour toute autre choſe. J'ai connu à Bath un étranger honnête homme, qui, ayant joué toute une ſoirée avec des gens qu'il ne connoiſſoit pas, eut le bonheur, je dirois volontiers, le malheur, d'avoir tout le jeu en main preſque à chaque fois qu'il mêloit les cartes. Toute la compagnie, en général, l'évitoit avec ſoin le lendemain. Il eſt certain que M. Booth, quoique peu incliné à ſoupçonner perſonne, commença à douter, ſi le caractere ſous lequel les autres lui avoient dépeint M. Robinſon, n'étoit pas plus conforme à la vérité, que celui qu'il ſe donnoit à lui-même.

Le lendemain la faim revint viſiter M.

Booth, & le trouva encore dans la même ſituation que la veille. Comme le beſoin étoit preſſant, il ſe détermina après bien des réflexions d'emprunter à Robinſon quelques ſchellings de l'argent qu'il lui avoit gagné : il jugea que cette expérience détermineroit la bonne ou la mauvaiſe opinion qu'il devoit avoir de cet homme.

Robinſon répondit qu'il auroit été charmé de l'obliger, ſi la fortune ne lui eût joué auſſi un de ſes tours. Depuis que j'ai gagné votre argent, ajouta-t-il, on m'a dépouillé non-ſeulement du vôtre, mais encore du mien même. Il alloit pouſſer plus loin ſa harangue, Booth lui tourna le dos avec indignation.

Notre gentilhomme n'eut pas le loiſir de réflechir longtems ſur ſa miſere, ni ſur l'indignité de l'autre ; car la même perſonne, qui la veille lui avoit remis la guinée de la part d'une main inconnue, vint lui dire qu'une dame de la maiſon déſiroit l'honneur de ſa compagnie.

M. Booth obéit ſans héſiter à cette invitation, & fut conduit dans une chambre de la priſon, où il ne tarda pas à ſe convaincre que Miſſ Vincent, n'étoit autre que Miſſ Matthieu ſon ancienne connoiſſance.

CHAPITRE VI.

Conduite extraordinaire de Miſſ Matthieu dans ſon entrevue avec Booth ; elle s'efforce de lui prouver par des raiſons & des autorités qu'il eſt poſſible à une femme de paroître toute autre qu'elle n'eſt réellement.

APRÈS huit ou neuf ans d'abſence, M. Booth & Miſſ Matthieu furent également ſurpris de ſe rencontrer l'un l'autre.

Après quelques cérémonies, cette dame apprit à Booth, qu'ayant entendu dire qu'il y avoit un priſonnier qui la connoiſſoit ſous le nom de Miſſ Matthieu, elle avoit eu beaucoup de curioſité de ſavoir qui il étoit ; qu'on le lui avoit montré par la fenêtre de la maiſon ; qu'auſſitôt elle l'avoit reconnu, & qu'étant informé de ſa ſituation triſte, dont elle le plaignit beaucoup, elle lui avoit fait tenir la guinée de la veille. Elle s'excuſa de ne l'avoir pas prié alors de la venir voir, ſur ce qu'elle ſe trouvoit dans une agitation & un trouble d'eſprit inconcevables.

Booth la remercia de cette faveur, ajouta qu'il n'étoit pas ſurpris de ſon trouble, & conclut par l'aſſurer qu'il étoit très-fâché de la voir dans ce lieu ; mais Madame, lui dit-il, j'eſpere.... ici il héſita quelques inſtans

inſtans. Miſſ Mathieu fondant en pleurs s'écria : Capitaine, il s'eſt paſſé d'étranges choſes depuis que je ne vous ai vu. Bon Dieu ! devois-je jamais m'attendre que nous nous rencontraſſions un jour dans un tel endroit.

Alors elle ſe laiſſa aller ſur ſon fauteuil, où elle donna un libre cours à ſes larmes, tandis que de la maniere la plus tendre & la plus affectueuſe, il s'efforçoit de la conſoler, & d'adoucir ſon chagrin. Mais ſa fureur fit plus ſans doute pour ſon ſoulagement que toutes les conſolations d'un ami ; car l'ayant éteinte dans un torrent de larmes, elle devint aſſez tranquille : dans la converſation, Booth ayant malheureuſement parlé de ſon pere, elle retomba dans ſa douleur, & s'écria : Hélas, pourquoi me rappelez-vous ce nom chéri ? je l'ai déshonoré, Mr. Booth, je ſuis indigne du nom de ſa fille. Ici la douleur l'empêcha de pourſuivre, & elle recommença à pleurer.

Après ce ſecond accès de douleur, de honte, ou, ſi le lecteur l'aime mieux, de rage, elle revint encore à elle-même. Franchement, je crois que ces évacuations, auſſi critiques que celles que les médecins nomment ainſi, ſoulagent plus efficacement l'ame que tous les remedes que l'on peut puiſer dans la philoſophie.

Quand Miſtreſſ Vincent eut repris l'uſage de ſes ſens, elle apperçut Booth qui gar-

doit le ſilence avec un air mêlé de ſurpriſe & de compaſſion; alors s'adreſſant à lui d'un ton doux & charmant, qu'elle ſavoit ſi bien employer: Capitaine Booth, lui dit-elle, je ne m'étonne point de votre ſurpriſe, ni de la peine que vous cauſe ma ſituation; je connois la bonté de votre caractere; mais je me flatte que quand vous ſaurez tout ce qui m'eſt arrivé depuis notre derniere entrevue, votre pitié augmentera, quoique votre ſurpriſe puiſſe ceſſer. O, Monſieur, vous ignorez la cauſe de mes chagrins.

Oui, Madame, du moins je l'eſpére, répondit-il, car je ne puis croire ce que j'ai entendu dire dans la priſon: à coup ſûr le meurtre..... à ces mots elle treſſaillit ſur ſa chaiſe en répétant, le meurtre!.... ah, que ce ſon eſt doux à mes oreilles!..... Vous avez donc appris la cauſe de mon empriſonnement, ma gloire, mon plaiſir, ma vengeance..... oui, mon ancien ami, voilà la main, voilà le bras qui a plongé mon canif dans ſon cœur. Malheureuſe que je ſuis, pas une ſeule goutte de ſon ſang n'a atteint juſqu'à ma main. Jamais, non, Monſieur, jamais je ne l'aurois effacé; mais ſi je n'ai pas eu aſſez de bonheur pour le voir ſur ma main, j'ai du moins la ſatisfaction de me rappeler, que je l'ai vu couler à grands flots ſur le plancher; je l'ai vu abandonner ſes joues: j'ai vu ce malheureux tomber

victime de ma vengeance : quoi donc, eſt-ce un meurtre que de tuer un coquin ? peut-être la loi le nomme-t-elle ainſi..... qu'elle l'appelle ſi elle veut, qu'elle me puniſſe comme il lui plaira..... Me punir !..... non, non..... cela n'eſt pas au pouvoir de l'homme..... non..... de ce monſtre qu'on appelle homme..... je ſuis perdue ; mais je me ſuis vengée ; je n'ai plus que faire de la vie, qu'on me l'arrache, j'y conſens.

Notre gentilhomme pâlit d'horreur à ce diſcours. O ciel, qu'entends-je, s'écria-t-il ! il ne faut-pas s'en étonner, quoiqu'il fût le plus brave homme du monde..... la voix, les regards, les geſtes de Miſſ Mathieu, étoient parfaitement adaptés aux ſentimens qu'elle exprimoit. Son air étoit tel, que jamais Shakeſpeare n'a pu décrire, ni Hogarth peindre plus parfaitement une furie.

Ce que vous entendez ? répéta-t-elle, vous entendez la fureur d'une femme outragée : vous avez ouï parler de meurtre, dites-vous : mais en ſavez-vous la cauſe, Mr. Booth ? avez-vous, depuis votre retour en Angleterre, viſité le pays où nous nous ſommes connus anciennement ? dites-moi, ſavez-vous ma malheureuſe hiſtoire ? dites-le-moi, mon ami.

Booth héſita pour répondre : en effet, il avoit entendu raconter imparfaitement quelques hiſtoires qui n'étoient pas trop à

ſon avantage. Elle n'attendit pas qu'il eût arrangé une réponſe, & s'écria : Quoiqu'on ait pu vous dire, vous ne pouvez être informé de tous les accidens étrangers, dont l'enchaînement eſt cauſe que vous me voyez dans un lieu, où, à notre derniere ſéparation, il y avoit ſi peu de vraiſemblance que nous duſſions jamais nous retrouver. Vous ne pouvez pas ſavoir la cauſe de tout ce que vous avez déjà entendu de ma bouche, & que vous n'auriez pas cru devoir jamais en ſortir : ſi ces incidens excitent votre curioſité, je ſuis prête à la ſatisfaire.

La curioſité, répondit-il, eſt un terme trop foible pour exprimer le violent deſir que j'ai de ſavoir votre hiſtoire. Après quelques façons uniquement pour la forme, elle commença à raconter ce que l'on verra dans le Chapitre ſuivant.

Mais avant que de finir celui-ci, il eſt néceſſaire de dire un mot aux Critiques, qui ſans doute n'ont pas été moins ſurpris que Booth, qu'une femme, en qui nous avons remarqué un talent extraordinaire de déployer la douceur de caractere, pût auſſi-tôt notre remarque faite, prononcer des diſcours dignes de la bouche des Dalila, des Jeſabel, des Médée, des Sémiramis, des Paryſatis, des Tanaquille, des Liville, des Meſſaline, des Agrippine, des Brunehault, des Elfride, des Lady Macbeth, &c. &c. ou des autres héroïnes

de théâtre, dont l'hiſtoire ſacrée ou profane, vraie ou fabuleuſe ait jamais parlé.

On prie ces Critiques de ſe rappeler que le climat d'Angleterre où le 10 juin, ſous un ciel ſerein, le Jacobite amoureux, reſpirant avec tranſport le ſoufle embaumé des zéphirs, forme un bouquet de roſes blanches pour orner le ſein de neige de la belle Celie, eſt le même où le 11, c'eſt-à-dire, le lendemain, le fougueux Borée, ſecondé par le tonnerre, élève dans l'air une horrible tempête, &, chaſſant l'orage devant lui, détruit l'eſpérance du laboureur, triſte reſſemblance des ſuites de la révolution.

Il faut ſe rappeler encore, que la même Celie, tendre, douce & délicate, qui, d'une voix dont les Syrenes envieroient la douceur, chante des airs harmonieux à la louange du jeune Prétendant, eſt la même, qui, le lendemain, ou peut-être une heure après, avec des yeux enflammés, des ſourcils menaçans, & des lévres écumantes, débite des abſurdités, & prêche la trahiſon dans un diſcours politique, avec quelqu'autre Belle d'un parti tout oppoſé.

Ou ſi le Critique eſt un Whig qui ne goute point ces ſortes de comparaiſons, qu'il croit trop favorables au Thoriſme, qu'il ſe contente de l'hiſtoire ſuivante.

Etant jeune je me trouvai un jour dans une loge à la comédie, derriere deux Da-

mes. Vis-à-vis dans le balcon oppoſé étoit une jolie fille avec un jeune homme, dont l'air n'étoit pas trop décent. Je me reſſouviens qu'une des Dames dit à l'autre: A-t-on jamais vu un air ſi modeſte & ſi innocent que celui de cette jeune fille? Quel dommage qu'une telle créature allât ſe perdre, comme je crains qu'elle ne faſſe, en ſortant ſeule avec un tel homme? La Dame n'étoit pas mauvaiſe phiſionomiſte; car il eſt impoſſible de concevoir plus de modeſtie, d'innocence & de ſimplicité, que la nature en avoit mis ſur le viſage de cette fille. Malgré toutes ces apparences, (qu'on ſe rappelle que j'étois jeune alors) j'avois vu moi-même quelques jours avant, cette perſonne ſi modeſte, ſi innocente, ſi ſimple, au lit avec un homme, fumant, buvant du punch, diſant des ordures, jurant & blaſphêmant avec l'impudence de la derniere coureuſe.

CHAPITRE VIII.

Hiſtoire de Miſſ Mathieu.

MISS Mathieu ayant fermé la porte aux verrouils en dedans auſſi, exactement qu'ils l'étoient en dehors, commença ainſi ſon hiſtoire.

Je ne devrois pas prendre mon récit de plus haut que le tems que vous quittâtes le pays: cependant je ne puis me diſpenſer de vous rappeler certain fait arrivé auparavant. Vous vous en reſſouviendrez aiſément; mais je crois que vous ignorez les ſuites qu'il eut alors & depuis. Hélas! je devois alors le cacher: à préſent je n'ai plus de ſecrets, le monde les ſait tous; je ne dois plus avoir rien de réſervé: eh bien, vous ne ſerez pas ſurpris..... j'ai peine à vous le dire, même à préſent..... oui, je ſuis convaincue, que vous avez trop bonne opinion de vous-même pour être étonné d'aucune conquête que vous pouvez avoir faite..... peu de gens le ſeroient... & peut-être avec bien plus de ſujet que vous. En effet, mon cher, vous étiez un garçon charmant; & même à préſent vous n'êtes pas beaucoup changé, du moins au goût de quelques femmes: car vos traits & votre teint ſont devenus beaucoup plus mâles.

Booth s'inclina, & ſans doute lui fit un compliment. Après une petite pauſe, elle continua ainſi. Vous rappelez-vous une diſpute qui s'éleva dans une aſſemblée entre Miſſ Johnſon & moi, au ſujet du pas: vous étiez mon écuyer, & le jeune Willams danſoit avec l'autre Dame. Les particularités ne méritent pas d'être répétées, quoique je ſuppoſe que vous les avez oubliées, il y a long-tems: il ſuffit que vous prites mon parti; & Willams ſoutint d'aſſez mauvaiſe grace celui de Miſſ Johnſon, qui eut enſuite bien de la peine à conſentir de danſer avec lui. Voici vos propres termes; je ne voudrois pas pour tout au monde faire injure à une Dame; mais je crois pouvoir, ſans rien craindre de ſemblable, déclarer qu'il n'y a point d'aſſemblée où cette Dame (c'étoit moi de qui vous parliez) ne mérite la place la plus diſtinguée. Si le premier Duc d'Angleterre, quand elle eſt au haut bout de la ſalle, & qu'elle a demandé une danſe, avoit la hardieſſe de mener ſa Dame au-deſſus d'elle, je ne le ſouffrirois pas.

Ce qu'il y avoit en cela de plus agréable pour moi, c'eſt que je haïſſois en ſecret Miſſ Johnſon: voulez-vous en ſavoir la raiſon? pourquoi non? je vous la dirai tout ſimplement..... elle étoit ma rivale.... ce mot vous ſurprend ſans doute, n'ayant jamais entendu dire, que perſonne m'eût fait la cour. En effet, juſqu'à ce moment mon

cœur avoit toujours été indifférent pour tous les hommes: j'entends auſſi qu'elle étoit ma rivale, pour la beauté, la parure, la fortune. On ne ſauroit exprimer combien je fus glorieuſe de cette conquête, auſſi bien que de la perſonne à qui j'en étois principalement redevable: mon triomphe fut apperçu ſans doute de toute l'aſſemblée: pour le plaiſir que je goutois à vous voir, il étoit ſi bien caché, que je ne penſe pas que perſonne l'ait pu remarquer. Cependant tout le ſoir vous me parutes un ange. Vos regards, votre danſe, votre langage, tout en vous me charmoit.

Quoi, s'écria Booth, eſt-il poſſible que vous me fiſſiez un honneur que je méritois ſi peu, & que j'aie été aſſez ſot pour n'en rien appercevoir?

Oh, Monſieur, répondit-elle, je fis tout mon poſſible pour vous en empêcher; cependant je vous en voulois un peu de ne pas pénétrer ce que je cachois avec tant de ſoin. Hélas, Monſieur Booth, que n'aviez-vous l'œil plus perçant? je vais répondre pour vous..... vous aviez placé toute votre affection ſur une femme qui valoit mieux que moi, & que vous épouſates peu après. A propos, Monſieur, donnez-moi de ſes nouvelles, j'aurois dû vous en demander plutôt; au reſte, je ne ſuis pas digne d'en apprendre, ni de la regarder comme connoiſſance. Booth l'arrêta à propos; car elle

alloit retomber dans un accès de déſeſpoir ; il la pria d'abréger tout préambule, & de paſſer à la partie de ſon hiſtoire qu'il ignoroit entiérement.

Elle reprit donc ſon diſcours en ces termes. Vous ſavez, Monſieur Booth, que je quittai la ville quelque tems après, à cauſe de la mort de ma grand-mere, & que je retournai chez mon pere. Bientôt après quelques régimens de dragons vinrent hiverner dans notre voiſinage. Dans le nombre des Officiers étoit un Cornette nommé Hebbers que je déteſte, & dont j'aurois peine à prononcer le nom, ſi je n'avois en même tems le plaiſir de ſonger qu'il n'eſt plus. Mon pere, homme comme vous ſavez, zélé pour le gouvernement actuel, étoit dans l'uſage d'attirer chez lui les officiers ; en peu de tems ce Cornette eut le ſecret de s'inſinuer ſi bien dans l'eſprit du vieux gentilhomme, (je ne ſaurois y penſer ſans verſer des larmes) que notre maiſon devint ſa principale habitation ; il réſidoit rarement au quartier, à moins que ſes Officiers ſupérieurs ne l'obligeaſſent d'y aller. Je ne dirai rien de ſa figure, qui ne peut être d'une grande recommandation pour un homme ; elle étoit telle cependant qu'aucune femme n'eût pu y trouver rien à blâmer, tant la nature avoit enveloppé ſon odieux ouvrage du plus bel extérieur : à parler vrai, c'étoit le plus bel homme que

j'aie vu, à l'exception d'un ſeul..... oui, j'en ai vu un plus beau..... mais.... D'ailleurs il avoit toutes les qualités d'un gentilhomme : il étoit doux, poli, parloit bien françois, & danſoit à ravir ; & ce qui lui donnoit le plus de poids, auprès de mon pere, c'étoit ſa paſſion pour la muſique ; vous ſavez que ce cher homme en étoit amateur décidé. Je voudrois qu'il n'eût pas été ſi ſenſible à la flatterie ſur cet article : car j'ai ſouvent entendu Hebbers louer ſans fin des morceaux de la compoſition de mon pere, & j'ai remarqué qu'il étoit extrêmement flatté de ſes éloges : du moins je ne ſaurois mieux expliquer l'amitié extraordinaire que mon pere conçut pour lui, amitié telle qu'il le regarda à la fin comme un membre de notre famille.

Cette raiſon, qui, comme j'en ſuis convaincue, le rendoit ſi cher à mon pere, produiſit ſur moi un effet tout contraire : je n'avois jamais eu de goût pour la muſique ; ce n'avoit été qu'avec bien de la peine qu'on m'avoit engagée à apprendre le clavecin, & même j'y avois fait des progrès bien foibles. Or cet homme étant ſouvent cauſe qu'on me tourmentoit pour jouer du clavecin contre mon inclination, je le pris en averſion pour cette raiſon : à l'égard de ſa perſonne, je vous certifie que je l'ai vu long-tems avec la plus grande indifférence.

Ne faut-il pas que cet homme ait eu bien

de l'adreſſe, & un art bien étrange pour mettre à profit juſqu'à la circonſtance qui d'abord m'avoit donné du dégoût pour lui, & pour en faire naître les premiers germes d'amour? Vous avez ſouvent vu ma ſœur Betty jouer du clavecin; elle paſſoit pour la meilleure main qu'il y eut dans tout le canton. Perſonne n'étoit plus éloignée que moi de lui envier ce talent: peut-être que réellement je mépriſois toute perfection de ce genre, du moins n'ayant ni l'acquis néceſſaire, ni l'ambition d'exceller dans cette partie, c'étoit pour moi une choſe fort indifférente.

D'abord Hebbers me mit l'émulation dans la tête: il ſe donna mille peines pour me perſuader que j'avois plus de diſpoſitions pour réuſſir dans la muſique que ma ſœur; & que, pour peu que je le vouluſſe, j'y excellerois très-facilement: il offrit même de m'aider, ſi je voulois l'entreprendre. Quand il eut ſuffiſamment aiguillonné mon ambition, choſe à laquelle, peut-être, il n'eut pas beaucoup de difficulté, les louanges continuelles qu'on prodiguoit à ma ſœur, & auxquelles je n'avois pas fait attention juſqu'alors, devinrent inſupportables à mes oreilles; d'ailleurs, la muſique étant la paſſion favorite de mon pere, je commençai à craindre, (comme Hebbers chercha pluſieurs fois à me l'inſinuer) que ce talent ne lui fît obtenir la préférence ſur moi dans ſa faveur.

Je m'appliquai donc jour & nuit à mon clavecin, avec tant d'opiniâtreté, que bientôt je parvins à en jouer paſſablement: je ne dirai pas que j'y ſurpaſſai ma ſœur; bien des gens penſoient autrement, mais il pouvoit y avoir un peu de partialité.

A la fin Hebbers ſe rangea de mon côté; & perſonne ne put appeler de ſon jugement. Il déclara ouvertement que j'avois la main plus délicate; &, un jour que je jouois devant lui ſeul, il affecta mille tranſports d'admiration, & dit en me prenant la main: Enfin je vous le déclare, vous l'emportez ſur votre ſœur pour la muſique, autant, ajouta-t-il en ſoupirant, que ſur le reſte du monde par les autres charmes.

Une femme ne peut ſouffrir de ſupériorité en rien où elle déſire d'exceller. Je commençai donc à haïr les admirateurs des talens de ma ſœur: tous les éloges qu'on lui prodiguoit, me faiſoient peine; & je ne pus m'empêcher d'aimer Hebbers à cauſe de la préférence qu'il me donnoit ſur elle.

Ce fut alors que je remarquai avec plaiſir la beauté de ſa figure. Ici, Mr. Booth, je trahis devant vous le grand ſecret de notre ſexe..... je crois bien qu'une femme peut fréquenter innocemment & avec indifférence les plus beaux hommes, même en leur rendant juſtice; mais ſi une fois elle en vient à ſe demander à elle-même;

cet homme qui me plaît par telle raiſon ; eſt-il beau ? le ſort de l'un & de l'autre dépend en grande partie de la réponſe qu'elle ſe fera.

Dès qu'Hebbers ſe fut apperçu de l'impreſſion qu'il avoit faite ſur mon cœur, dont je lui donnai peut-être des preuves trop marquées, il commença à m'éviter de la façon la plus affectée. Il avoit devant moi un air triſte ; &, par ſes regards & ſes ſoupirs, il me perſuada qu'il avoit dans le cœur quelque chagrin ſecret ; vous devinez bien à quelle cauſe je l'attribuai.

Je deſirois avec ardeur qu'il me déclarât une paſſion à laquelle je penſois ne m'être pas mépriſe ; dans le même tems, je tremblois à chaque entrevue, dans la crainte de cette même déclaration ; dans ces circonſtances, la veuve Cary vint de Londres nous voir, & paſſer à la maiſon tout l'été.

Ceux qui connoiſſent Miſtreſſ Cary, ne trouveront pas que je lui faſſe injuſtice, en diſant, qu'elle n'eſt rien moins que jolie : cependant c'eſt une coquette auſſi décidée que ſi ce caractere étoit ſoutenu par la beauté la plus parfaite : ſi vous l'avez vue, je ſuis ſûre que vous ſerez de mon avis.

Booth répondit que non : alors elle continua ſon récit, comme on va voir dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE IX.

Continuation de l'hiſtoire de Miſſ Mathieu.

CETTE femme n'eut pas été trois jours chez nous, que Hebbers ſe lia intimément avec elle : tout le monde le remarqua ; & mon pauvre pere, qui, je crois, aimoit le Cornette, comme s'il eût été ſon fils, l'en badina, comme un homme qui auroit été charmé de procurer un établiſſement favorable à ſon ami.

Jugez, Monſieur, dans quelle ſituation d'eſprit je me trouvai alors ; on ne m'y laiſſa pas long-tems : un jour qu'Hebbers étoit ſeul avec moi, il ſaiſit l'occaſion de me dire qu'il étoit bien éloigné de faire un mariage d'intérêt & contre ſon inclination. Je pris ſon parti avec chaleur ; & je crois que j'allai juſqu'à dire, qu'il n'y avoit que des malheureux qui puſſent le faire. Il me repliqua en ſoupirant ; oui, Madame ; mais que diriez-vous d'un homme dont le cœur eſt épris pour une autre femme, à qui il ſeroit prêt à ſacrifier tout le monde ; qui n'a jamais oſé lui dire un mot de cette paſſion qui le tourmente au fond du cœur, parce qu'il eſt obligé de ſacrifier ſon propre intérêt, à celui de l'objet qu'il aime ? Penſez-vous, Miſſ Fanny, qu'il y ait ſur

terre un homme ſi malheureux ? Je lui répondis avec une froideur affectée, que je ne le croyois pas. Alors il me prit tendrement la main, & avec un regard ſi tendre, que je ne puis vous le décrire, il me jura qu'il étoit préciſément dans cette ſituation cruelle; enſuite s'arrêtant, comme s'il ſe fût apperçu d'avoir fait une faute, il s'écria d'une voix entrecoupée; Qu'eſt-ce que je dis ? pardonnez-moi, Miſſ Fanny: je ne demande que votre pitié; je n'exigerai jamais rien davantage: à ces mots, entendant monter mon pere, je trahis abſolument mon ſecret, ſi je ne l'avois déjà fait auparavant: je retirai promtement ma main, en criant; Eloignez-vous de grace, voilà mon pere: ma rougeur, mes regards, mes paroles, tout lui annonça, ſans doute, ce qu'il deſiroit d'apprendre.

Au bout de quelques jours nous eumes enſemble un éclairciſſement complet: je reſſentis un plaiſir inexprimable en apprenant que ce qui m'avoit cauſé tant d'inquiétude, étoit une crainte mal fondée. Je ne puis vous décrire combien j'étois fiere de triompher de la veuve, pour qui j'avois conçu en peu de tems la haine la plus complette. Hebbers parut à mes yeux la cauſe de tout ce bonheur: je ne doutai pas qu'il n'eût pour moi la paſſion la plus déſintéreſſée; & le croiant digne d'un retour parfait, je le lui accordai, & je le reçus pour mon amant.

Il me marqua la plus grande appréhenſion que mon pere ne nous ſoupçonnât, quoique je ſuis convaincue que cette crainte eût été imaginaire, ſi ſes deſſeins euſſent été honnêtes : pour donner le change, je conſentis qu'il fit en apparence ſa cour à la veuve; il feignoit de tems en tems de me raconter naïvement tout ce qui ſe paſſoit dans ſes entrevues avec elle : cette femme ſans foi ne manqua pas de ſe prêter à ſa tromperie : elle me donnoit pendant tout ce tems mille témoignages extérieurs d'affection, & me juroit la plus forte amitié : voilà les amitiés des femmes !

A cette remarque, Booth, quoique vraiment affecté de ſon hiſtoire, eut peine à s'empêcher de rire ; par bonheur il le fit ſans être apperçu ; & la Dame continua ſon récit.

Me voilà arrivée à un endroit de mon hiſtoire, où il eſt impoſſible d'entrer dans des détails ſans me rendre ennuyeuſe : en fait d'intrigue amoureuſe, c'eſt toujours la même choſe ; on n'y trouve peut-être pas une ſeule phraſe qui n'ait été répétée des millions de fois.

Il y a pourtant une choſe que je remarquai alors, & que je vais vous répéter ici. Dans tous nos entretiens, & même dans ſes tranſports les plus vifs, lorſqu'il m'exprimoit le plus grand chagrin de voir ſon bonheur différé, jamais il n'a prononcé le

mot de mariage: jamais il ne m'a ſollicité de fixer le tems de notre union. Les femmes ne peuvent être trop ſur leurs gardes avec de tels amans: car, quoique j'aie entendu parler, & peut-être avec raiſon, de quelques femmes d'une vertu très-pure, & à l'épreuve de toutes les tentations; je crains bien que la plupart ne ſoient trop au pouvoir d'un homme, quand elles lui ont une fois avoué qu'elles l'aiment: ce qu'on appelle, être ſur le bon pied, eſt peut-être ce qu'on devroit appeler, être ſur un très-mauvais pied: & une femme qui a donné ſon conſentement pour ſe marier, ne peut guere ſe croire parfaitement en ſureté, que quand la cérémonie eſt achevée.

Maintenant, Monſieur, je touche au tems de ma ruine entiere. Il y eut un mariage dans la maiſon; ma ſœur épouſa un jeune homme auſſi amateur qu'elle de la muſique: vous penſez bien qu'entr'autres fêtes qui ſe firent à cette occaſion, il y eut un bal. Ah, Mr. Booth, la modeſtie doit-elle m'empêcher de vous raconter ce qui ſe paſſa dans cette occaſion? Il me ſied bien de parler de modeſtie, à moi qui ne puis plus y prétendre? Il ſemble que dans tout ce qui ſe dit & ſe pratique dans ces occaſions, on ait pour but d'enflammer le cœur de toutes les femmes qui y aſſiſtent: du moins c'eſt l'effet que cela produiſit en moi: la muſique, la danſe, le vin, & les con-

verſations les plus libres, auxquels mon pauvre pere prit part innocemment, firent naître en moi des idées dont je me repentirai à jamais; & je deſirai, (pourquoi le diſſimulerois-je) que ce jour fût celui de mon mariage, au lieu de celui de ma ſœur.

L'indigne Hebbers danſa avec moi, il eut grand ſoin de profiter de l'occaſion: en un mot, la malheureuſe ſoirée arriva: mon pere ſe ſentit la tête échauffée de vin, contre ſon uſage: la plupart des hommes étoient dans le même cas; j'avois bu auſſi plus que de coutume, aſſez pour m'échauffer, mais pas aſſez pour me griſer: j'avois perdu ma ſœur qui étoit ma compagne de nuit, & .... devinez le reſte ..... le coquin trouva moyen de ſe gliſſer dans ma chambre, & je fus foible.

Deux mois ſe paſſerent dans ce déteſtable commerce: j'achetois bien cher, même alors, des plaiſirs criminels & imparfaits, par des horreurs & des appréhenſions continuelles: qu'ils m'ont couté depuis, Mr. Booth, & que je les paye bien encore à préſent! Puiſſe mon malheureux ſort apprendre à toutes les femmes à garder leur innocence, & à réſiſter aux tentations, puiſqu'elles ſont ſures de ſe repentir un jour de leurs folies: qu'il leur apprenne à ſe conduire près des hommes avec réſerve & précaution, à fuir les moindres approches du déshonneur, & à ne jamais compter ſur la pro-

bité d'un homme, ni ſur leur propre force; qu'elles ſe reſſouviennent toujours qu'elles marchent ſur le bord d'un précipice, & d'un abyme ſans fond prêt à les engloutir, pour le peu qu'elles gliſſent, ou qu'elles faſſent un faux pas.

J'aurois pu, Monſieur, me diſpenſer de faire ces exhortations, il n'y a point ici de femme qui m'entende; mais vous ne devez pas être ſurpris de me voir vivement affectée.

Booth lui dit, qu'il l'étoit beaucoup plus de la trouver aſſez maîtreſſe d'elle-même, pour conſerver tant de ſang froid en racontant ſon hiſtoire.

Oh, Monſieur, lui dit-elle, il y a long-tems que je me ſuis familiariſée avec mon ſort: je puis actuellement mourir avec plaiſir, puiſque je meurs vengée. Je ne ſuis pas de ces femmes ordinaires qui peuvent tranquillement pleurer leur infortune: ſi je verſe des pleurs, ce ſont des pleurs de rage.... mais continuons.

Ce fut à moi pour lors à ſolliciter le mariage, & je ne manquai pas de le faire de la maniere la plus preſſante. Hebbers m'amuſa d'abord par des délais, diſant de tems à autre, qu'il en parleroit à mon pere, & s'excuſant toujours de ne l'avoir pas fait: à la fin il imagina un expédient pour éloigner la choſe. Il me fit entendre qu'il devoit être avancé dans quelques ſemaines, &

obtenir le commandement d'une troupe, & qu'alors il pourroit avec plus de hardieſſe propoſer le mariage à mon pere.

Il parvint à me faire gouter cet arrangement, & même avec d'autant plus de facilité, que je n'avois pas encore la moindre défiance de ſa probité; mais quels termes ſeront capables de peindre ce que je ſentis, lorſqu'un matin, entrant dans ma chambre, avec tous les ſignes d'abbattement & de déſeſpoir ſur ſon viſage, il jetta ſur ma table une lettre ouverte, & dit, Tenez, Miſſ, voilà des nouvelles que je n'ai pas la force de vous apprendre, liſez; elles ne peuvent pas vous donner plus de chagrin qu'à moi.

Cette lettre venoit de ſon capitaine, qui lui annonçoit que les ordres étant arrivés, il falloit partir dans deux jours: c'étoit, comme je l'ai ſu depuis, ce qu'il attendoit, au lieu de cette promotion qui lui avoit ſervi de prétexte pour différer notre union.

J'éprouvai à cette lecture un ſaiſiſſement inexprimable, occaſionné principalement par le départ d'un infâme que j'aimois. Je repris cependant aſſez de préſence d'eſprit pour ne pas oublier le point eſſentiel; & j'inſiſtai à ce qu'il m'épouſât ſur le champ, quoi qu'il en pût arriver.

Cette propoſition le frappa comme un coup de foudre, ſans doute parce qu'il ſe

voyoit ſans aucune excuſe; mais trop preſſée pour attendre ſa réponſe, je m'écriai avec vivacité : Il n'y a pas à héſiter un inſtant, Monſieur, ... héſiter! Madame, repliqua-t-il..... ce que vous demandez eſt impoſſible..... eſt-ce là une circonſtance favorable pour parler à votre pere d'une affaire de cette nature? mes yeux ſe déſillerent..... j'entrai dans une colere qui approchoit de la fureur..... Ne me parlez pas d'impoſſibilité, de tems, ni de mon pere, lui dis-je..... mon honneur, ma réputation, tout y eſt intéreſſé. Je ne veux plus ni excuſe ni délai..... épouſez-moi à l'inſtant, ou je vous fais paſſer à la face de toute la terre pour le plus grand coquin du monde..... Il me répondit, avec un ſourire inſolent: Que pourrez-vous dire? qui eſt-ce que vous déshonorerez? Je voulois repliquer; la parole me manqua; je tombai dans une violente fureur qui finit par une foibleſſe. Je ne me ſouviens pas de ce qui arriva enſuite: en reprenant mes ſens, je me trouvai dans les bras de mon pere.

O Mr. Booth, quelle fut alors ma ſituation! Je tremble encore à préſent en y ſongeant..... il faut que je m'arrête un moment. Je ne ſaurois aller plus loin..... Booth fit ſon poſſible pour la tranquilliſer : elle revint bientôt, & continua ainſi ſon hiſtoire.

CHAPITRE X.

Concluſion de l'hiſtoire de Miſſ Mathieu.

AVANT que de reprendre connoiſſance, j'avois tout déclaré ſans le vouloir au meilleur des hommes, qui, au lieu de me gronder ou de ſe mettre en colere, tâchoit de me conſoler en m'aſſurant que tout iroit bien. Tant de bonté produiſit ſur moi un effet que je ne puis rendre ; je me jettai à ſes pieds, j'embraſſai ſes genoux, je fondis en larmes, & me ſentis pénétrée d'une tendreſſe inconcevable..... mais je me livre à des détails trop minucieux.

Hebbers me voyant en foibleſſe, s'étoit retiré, & avoit envoyé un domeſtique pour me ſecourir. Il ſortit de la maiſon comme un voleur, ſans prendre congé de mon pere, ni même le remercier de toutes ſes politeſſes. Sans s'arrêter à ſon quartier, il alla droit à Londres, craignant ſans doute le reſſentiment de mon pere, ou celui de mon frere ; car je ſuis convaincue que c'eſt un lâche : il n'avoit pas beſoin de redouter mon frere, qui, je crois, auroit remercié quiconque m'auroit ruinée, plutôt que de venger mon injure; je lui rends bien la pareille ſur cet article. Toute la haine que ce frere me portoit, ne fit point d'effet ſur

l'eſprit de mon pere, du moins dans ce moment : car, quoique cet excellent homme choiſit des momens convenables pour me reprimander comme il le devoit, on ne put jamais gagner ſur lui de m'abandonner. Il entama une négociation de mariage, & m'offrit à Hebbers avec une dot plus conſidérable qu'il n'en avoit donnée à ma ſœur : mon frere eut beau lui repréſenter cette façon d'agir comme la plus haute injuſtice; rien ne l'empêcha de tout ſacrifier pour ſauver mon honneur.

Hebbers ſe prêta à la négociation aſſez froidement : il eût même l'aſſurance de faire de nouvelles demandes; mon pere y conſentit ; ainſi tout fut arrangé, & le coquin fut encore reçu dans la maiſon. Bientôt il obtint de moi ſon pardon; & même me fit convenir qu'il n'avoit jamais mérité aucun blâme ; tant eſt grand l'aveuglement d'une femme amoureuſe.

Tout étoit diſpoſé pour notre nôce, & le jour de la cérémonie arrêté, lorſqu'au milieu de l'eſpoir du bonheur, je reçus une lettre, par laquelle on m'apprenoit (jugez quel coup de foudre pour moi), que Mr. Hebbers étoit déja marié dans une province éloignée du royaume.

Je ne vous fatiguerai pas de tout ce qui ſe paſſa à notre prochaine entrevue. Je montrai la lettre à Hebbers : après avoir un peu héſité, il convint du fait; non content de

de l'avouer, il eut même l'adreſſe de tourner la choſe à ſon avantage, en m'aſſurant que cette circonſtance avoit été la ſeule cauſe de ſes précédens délais. A parler vrai, j'étois moins fâchée de pouvoir imputer ſa conduite à une indignité, que d'avoir à lui reprocher le défaut d'amour. Ce contretems qui détruiſoit tout mon bonheur, à l'inſtant où j'étois prête à en jouir, me jetta dans le plus violent déſeſpoir; cependant, quand je fus devenue plus tranquille, il n'eut pas de peine à me perſuader qu'il n'avoit fait qu'obéir à l'impulſion du plus violent amour, auquel il s'étoit livré, faute de pouvoir réſiſter. Il n'y a point de crime, à mon avis, qu'une femme ne pardonne, quand elle peut croire qu'il vient de cette ſource. Je lui pardonnai tout; & je me perſuade qu'en cela je ne ſuis pas plus foible que les autres femmes. En effet, Mr. Booth, il a le langage ſi ſéducteur; il eſt ſi ruſé & ſi adroit, qu'on ne peut s'en méfier. En vérité les charmes de ſa figure ſont ſes moindres avantages, du moins à mes yeux.

Booth ne put s'empêcher de ſourire; heureuſement Miſſ Mathieu ne s'en apperçut pas; elle continua ainſi.

Il s'éleva alors une nouvelle difficulté: c'étoit de trouver un prétexte pour différer la cérémonie; mon pere nous preſſoit fortement de finir: j'en étois ſi chagrine, qu'à la fin je prêtai l'oreille à une propoſi-

tion extravagante. Non, ſi dans mes jours d'innocence, on m'eût dit qu'un jour viendroit, que je pourrois ſeulement ſouffrir qu'on me la fît preſſentir, j'aurois traité cette ſuppoſition avec le plus haut mépris. Actuellement même quand j'y réfléchis, elle me cauſe moins d'horreur que de ſurpriſe. En un mot, je conſentis à fuir avec lui, à quitter mon pere, à perdre ma réputation, à abandonner ce que j'aurois dû chérir le plus, pour vivre avec ce malheureux comme ſa maîtreſſe, ne pouvant pas être ſa femme.

Jamais démarche a-t-elle marqué plus de tendreſſe & d'amour? Ne devois-je pas attendre le retour le plus parfait d'un homme pour qui j'avois été capable de la faire?

Je paſſerai légérement ſur le reſte de mon hiſtoire: car après ce que je vous ai dit juſqu'ici, que peut-il y avoir de digne d'être rapporté?

Je vécus plus d'un an avec cet homme à Londres dans un quartier détourné; & j'en eus un fils, qui heureuſement n'a pas vécu long-tems.

Pendant pluſieurs mois il ſe conduiſit avec toute la tendreſſe imaginable, du moins en apparence. Mais, hélas! quelle différence de la ſatisfaction que j'aurois dû goûter dans une autre ſituation? Quand il étoit près de moi, la vie m'étoit à peine ſupportable. Etoit-il abſent? rien ne pouvoit égaler ma

peine & mon chagrin. Je paſſois mon tems preſque toujours ſeule ; car je ne pouvois pas voir de compagnie qui ne fût au-deſſous de moi. Je ne ſortois preſque jamais, de peur de rencontrer de mes anciennes connoiſſances : leur vue m'auroit plongé mille coups de poignard dans le ſein. Mon unique divertiſſement étoit d'aller, encore très-rarement, à la comédie, où je me cachois dans la gallerie avec une fille de mon hoteſſe. Cette fille avoit du bon ſens & de bonnes qualités : mais n'étoit-il pas bien fâcheux d'avoir pour compagne une perſonne d'un état ſi bas ? O Ciel, quand j'avois vu de mes égales briller dans les loges, mon ame étoit déchirée de remords, en penſant à la perte de mon honneur.

Pardonnez-moi, Madame, ſi je vous interromps, s'écria Booth : je ſuis inquiet de ſavoir ce qu'eſt devenu votre pauvre pere, pour qui j'ai tant de reſpect, & qui doit avoir reſſenti bien vivement votre perte.

O Mr. Booth, répondit-elle, il n'eſt preſque jamais ſorti de ma penſée. Sa chere image me revenoit toujours dans l'eſprit, & m'auroit déchiré le cœur ſans ceſſe, ſi je n'euſſe trouvé un moyen bien ſingulier pour me tranquilliſer..... C'eſt la néceſſité qui me le fit naître dans la tête.... Cela vous paroîtra ſans doute une niaiſerie qui ne mérite pas d'être répétée : vous avez

raiſon, & je ne m'en ſerois jamais rappelé la mémoire dans toute autre occaſion. Vous ſaurez donc, Monſieur, que mon frere étoit mon ennemi juré, & qu'il avoit autant de tendreſſe pour ma ſœur que de haine pour moi. Un jour il obtint de mon pere la permiſſion de prendre avec lui ma ſœur dans le caroſſe à deux places: par ce moyen je fus privée d'aller au bal, quoique je le déſiraſſe avec ardeur. J'en fus fort chagrine alors; mais j'avois oublié depuis long-tems cette avanture: & j'aurois été bien méchante, ſi j'en euſſe conſervé la mémoire: c'eſt la ſeule fois que mon pere m'ait jamais déſobligée. Cependant, me l'étant rappelée, je la tournai exprès de tant de manieres dans mon eſprit, que j'y trouvai enfin une injuſtice de ſa part: j'avoue que cette réflexion m'a ſouvent conſolée. Quand il me revenoit quelque ſouvenir tendre, je lui oppoſois dans mon imagination ce fantôme d'injuſtice; & il diminuoit beaucoup le chagrin violent que j'aurois ſenti de la perte d'un ſi bon pere: il mourut enfin quelques mois après que j'eus quitté la maiſon.

Maintenant, Monſieur, j'approche de la concluſion de mes malheurs. Un ſoir que j'étois dans la gallerie à la comédie de Drury-Lane, je vis, au-deſſous de moi dans une loge..... (jadis elle étoit au-deſſous de moi à tous égards) cette même

veuve, dont je vous ai parlé précédemment..... Je ne l'eus pas plutôt apperçue, que mes yeux furent choqués d'un aſpect qui me priva preſque entiérement de l'uſage de mes ſens. C'étoit le coquin d'Hebbers qui entra auſſi-tôt après, & s'aſſit derriere elle. Depuis un mois il étoit parti, & je le croiois à ſon quartier dans la Province d'Yorck. Imaginez ce que je ſentis, quand je vis cet infâme aſſis près de cette vilaine femme, & lui parlant avec la plus grande familiarité. Je ne pus ſupporter plus long-tems ſa vue; & ayant dit à ma compagne que je me trouvois mal, je l'obligeai de ſortir, quoiqu'à la fin du ſecond acte; & nous retournâmes droit au logis.

Je paſſai la nuit ſans pouvoir dormir ni repoſer, & pour m'achever, le matin à mon lever, j'eus la viſite de mon hôteſſe, qui, après un petit préambule, me demanda ſi j'avois reçu des nouvelles du Capitaine, & quand je comptois le revoir? Je n'eus ni la force, ni le courage de lui répondre. En vérité, Madame, pourſuivit-elle, je ne m'attendois pas que le Capitaine en agiroit ainſi avec moi. Mon mari étoit Officier de l'armée auſſi bien que lui: ſi les gens ne ſont pas avancés dans le monde, on n'a pas pour cela le droit de les fouler aux pieds. Je défie ame qui vive de me reprocher aucune baſſeſſe. Pour l'amour de Dieu, lui dis-je, Madame, à quoi tend

tout ce diſcours ? à quoi il tend ? repliqua-t-elle : je vous croyois la femme du Capitaine Hebbers, oui, ſa femme légitime : ſans cela jamais vous n'auriez mis le pied dans ma maiſon. Que le capitaine Hebbers apprenne, que, quoique réduite à louer des appartemens, je n'ai jamais logé que des gens de probité. Elle continua à parler avec une volubilité incroyable, & me dit mille injures qui ne méritent pas d'être répétées ; juſqu'à ce qu'enfin la patience m'échappa, & la colere prenant le deſſus, je la mis dehors de la chambre.

Peu après la fille vint me trouver, & avec mille expreſſions de tendreſſe, me dit que ſa mere venoit d'apprendre par un domeſtique du capitaine que Hebbers étoit marié avec une autre femme. Madame, ajouta-t-elle, je ſuis fâchée d'être la premiere à vous donner cette déſagréable nouvelle.

Imaginez, Mr. Booth, combien je dus ſouffrir de me voir humiliée devant une fille de cette trempe, la fille d'un hôtel garni. Cependant m'étant un peu remiſe, je penſai qu'il ne ſerviroit de rien de nier le fait : ainſi la connoiſſant pour la meilleure fille du monde & la plus ſenſible, je réſolus de lui dire toute mon hiſtoire, & de la prendre pour ma confidente. Je lui répondis donc avec aſſez d'aſſurance, qu'elle ne devoit pas ſe reprocher de m'a-

voir appris cette mauvaiſe nouvelle, puiſque je la ſavois avant de venir demeurer chez elle.

Madame, repliqua la fille, vous ne pouvez pas la ſavoir ſi anciennement, puiſqu'il n'eſt marié que depuis huit jours: il a paru hier au ſoir pour la premiere fois avec ſa femme à la comédie. J'ai bien compris hier la cauſe de votre chagrin, mais je n'ai pas voulu vous en parler.....

Sa femme à la comédie, répondis-je avec aigreur! quelle femme? que voulez-vous dire?

Je veux dire, Madame, que le Capitaine a épouſé la veuve Cary depuis quelques jours: ſon domeſtique qui eſt venu hier payer votre logement, a tout déclaré à ma mere.

Je ne ſais quelle réponſe je lui fis; je tombai comme morte, & la pauvre fille eut bien de la peine à me rappeler à la vie; ni ſa mere, ni la ſervante de la maiſon ne voulurent m'apporter aucun ſecours, & me regardoient comme un monſtre plutôt que comme une femme.

A peine eus-je recouvré l'uſage de mes ſens, que je reçus de mon indigne amant une lettre, où il aſſuroit qu'il n'avoit pas la hardieſſe de paroître devant moi; & me conſeilloit en ami de tenter une réconciliation avec ma famille, ajoutant qu'au cas que je ne puſſe pas réuſſir, il me don-

neroit vingt livres ſterlings par année pour vivre dans quelque canton éloigné du Royaume.

Je n'ai pas beſoin de vous dire l'indignation que me cauſa cette propoſition. Dans la colere qui me poſſédoit, je m'en allai en chaiſe à ſa maiſon : je me fis annoncer à cet infâme, dont j'avois juré la perte ; & je ne l'eus pas plutôt joint à ma portée, que tirant de ma poche un canif que j'avois préparé exprès, je le plongeai dans l'indigne cœur de ce miſérable : auſſi-tôt j'ai été arrêtée, & amenée ici. Je ſuis prête à mourir pour cela ; & je ſubirai avec plaiſir la déciſion de la loi.

Voilà, M. dit-elle, ma malheureuſe hiſtoire : ſi j'ai laſſé votre patience en appuyant trop ſur les circonſtances qui m'affectoient le plus, je vous en demande pardon.

Booth lui fit à cette occaſion un diſcours touchant, & ayant exprimé ſon regret de la voir dans cette ſituation, il finit par dire qu'il eſpéroit que ſa ſentence ſeroit plus favorable qu'elle ne paroiſſoit s'y attendre.

Elle repliqua avec tant d'amertume & d'indignation, que nous n'avons pas cru devoir rapporter ſon diſcours tout au long. Après avoir donné un libre cours à ſa fureur, elle prit tout d'un coup une contenance plus tranquille, & dit avec un air de complaiſance : Eh bien, Mr. Booth, je

crois avoir acquis le droit de ſatisfaire ma curioſité, en vous demandant le récit de votre hiſtoire. Je puis dire même que ce n'eſt pas la ſeule curioſité qui m'anime : j'ai peut-être eu aſſez d'inclination pour vous, pour prendre part à tout ce qui vous intéreſſe: mais ajouta-t-elle avec un ſoupir, ces tems ſont paſſés maintenant.

Booth qui, avec un naturel excellent, avoit eu beaucoup d'éducation, dit qu'elle n'auroit pas beſoin de lui commander deux fois ; il alloit commencer ſon hiſtoire, quand le geolier vint avertir la Dame que le dîner étoit prêt: comme Monſieur eſt de votre connoiſſance, ajouta-t-il, je ſuppoſe qu'il dînera auſſi avec vous.

Miſſ Mathieu dit au geolier qu'elle n'avoit plus qu'un mot à dire au gentilhomme, & qu'ils alloient le joindre. Alors, tirant ſa bourſe où il y avoit bien vingt guinées, qui étoient le reſtant de l'argent qu'elle avoit tiré d'une montre d'or à répétition de ſon pere, & de quelques autres bijoux ; elle pria Booth d'en prendre ce dont il avoit beſoin : Vous ſavez, mon cher, lui dit-elle, que j'ai toujours fait peu de cas de l'argent ; je crois qu'à préſent je n'aurai pas lieu d'en faire long-tems uſage. Ce ne fut qu'avec bien des difficultés, que Booth conſentit à accepter deux guinées: enſuite ils ſe rendirent chez le geolier qui les attendoit.

CHAPITRE XI.

Propos de table contenant un recit plaiſant de tout ce qui ſe paſſoit dans la priſon.

LE dîner étoit compoſé du Gouverneur de ces régions, qu'on peut bien appeler infernales, du Gouverneur Lieutenant ou premier Guichetier, Miſſ Mathieu, Mr. Booth, Mr. Robinſon le Joueur, pluſieurs autres priſonniers hommes & femmes, & un nommé Murphy, Procureur.

Le Gouverneur ſaiſit la premiere occaſion, pour mettre ſur le tapis l'affaire de Miſſ Mathieu; puis montrant Murphy: Il eſt heureux, dit-il, que ce gentilhomme ſoit venu aujourd'huy. Je vous aſſure, Madame, que vous ne ſauriez mettre votre affaire en de meilleures mains: c'eſt l'homme d'Angleterre le plus habile pour une défenſe; je l'ai vu ſouvent réuſſir contre des preuves les plus poſitives.

Fi donc, Monſieur, répondit Murphy; vous ſavez que je n'aime pas les éloges; mais ſi cette Dame me veut confier ſa cauſe, je ferai de mon mieux. Allons, Madame, il ne faut pas perdre courage; le pis qu'il en puiſſe arriver, c'eſt de ne pas réuſſir: j'eſpere que nous en ſortirons à

meilleur marché avec de l'argent, & *ſe defendendo.*

J'ignore les loix abſolument, Monſieur, s'écria la Dame.

Oui, Madame, je ne m'attends pas non plus que vous les ſachiez : ceux qui en font profeſſion ne les connoiſſent pas toutes ; & même cela n'eſt pas néceſſaire. Il y a beaucoup de bagatelles, & de broutilles inutiles ſur les décrets, empriſonnemens, recolemens, confrontations, & autres matieres ſemblables, dont la plupart ſe rompent la cervelle mal-à-propos. Le chapitre des preuves eſt le principal point : voilà la maîtreſſe ancre ; voilà le vrai gouvernail qui amène le vaiſſeau heureuſement au port. Les preuves, morbleu ; voilà l'eſſentiel, le *ſumma litis ;* car *de non apparentibus & non inſiſtentibus eadem eſt ratio.*

Si c'eſt à moi que cela s'adreſſe, monſieur, dit la dame, c'eſt de l'érudition en pure perte ; je vous avoue que je n'y comprends rien.

Tace, madame, voilà l'important. Ayons de la prudence ; quand nous ſerons ſeuls, vous m'apprendrez toutes les circonſtances de votre affaire.

Je penſe, dit Robinſon, que madame n'a pas de ſoupçon ici ſur perſonne, & qu'il n'y a que des gens d'honneur à cette table.

Pardi, dit une femme bien vêtue, je

répondrai bien pour moi & pour les autres femmes. Je n'ai de ma vie vu cette dame, elle ne doit pas ſe cacher de nous; je ne ſuis pas capable de faire tort à perſonne.

Morbleu, madame, s'écria une autre femelle, je vous loue de ce que vous avez fait. J'ai quelquefois joué du poignard auſſi moi, telle que vous me voyez : ainſi.... à votre ſanté; je déſire de tout mon cœur que vous en ſortiez avec un *ſe deffidendo*.

Ma bonne, dit Miſſ Matthieu, changeons de converſations, je vous prie, ne vous inquiettez pas de mes affaires.

Vous le voyez, dit Murphy; cette dame ne ſe ſoucie pas de parler de cela en compagnie : ne la preſſez pas davantage.

Ma foi, s'écria la derniere qui avoit parlé, je ne me ſoucie pas plus de ſa connoiſſance qu'elle de la mienne. J'ai vu au moins auſſi bonne compagnie que cette dame tous les jours de ma vie. Ma bonne! je ne ſuis pas faite à me voir traiter de la ſorte. Si elle s'aviſe de lâcher encore un autre mot ſemblable, je veux mourir ſi je ne lui poche les yeux. Jéſus! voyez donc; ma bonne! Au bout du compte cette dame eſt une catin auſſi bien que moi; & quand il ſera queſtion de me tirer d'affaire, j'ai aſſez d'argent pour ſortir d'affaire auſſi bien qu'elle.

Les actions auroient ſuivi les paroles, ſi le geolier n'eut interpoſé ſon autorité, & mis fin à toute diſpute. Peu de tems après

la compagnie ſe ſépara, & il ne reſta que lui, M. Murphy, le capitaine Booth & Miſſ Matthieu.

Miſſ Matthieu donc, à la ſollicitation du geolier, commença à conter ſon affaire à M. Murphy, qu'elle prit pour ſon ſolliciteur, en déclarant néanmoins qu'elle étoit fort indifférente au ſuccès de ſon procès.

M. Murphy en ayant appris toutes les particularités relatives au meurtre, ſecoua la tête, & dit: il n'y a qu'une choſe, madame, que je n'aime pas, & qu'il faut écarter de votre affaire: c'eſt l'action d'être entrée dans la chambre avec le canif à la main. Cela annonce ce qu'on appelle en droit un guet-à-pan. Il ne faut donc pas que cette circonſtance paroiſſe contre vous: & ſi le domeſtique qui étoit dans la chambre l'a remarquée, il faut vous le rendre favorable à quelque prix que ce ſoit. Vous dites que nous ſommes ici tous amis: ainſi je vous parle net; il faut me fournir de l'argent ſuffiſamment pour cela. Le propos délibéré eſt la ſeule choſe qui peut nous nuire, & contre laquelle nous devons nous tenir en garde.

Je n'ai pas la vanité de prétendre vous apprendre les loix, dit Booth; mais j'ai ouï dire qu'en cas de meurtre, on peut décréter un homme en vertu du ſtatut; que ce crime eſt capital, quand il ne paroîtroit pas de guet-à-pan.

Vous avez raiſon, monſieur, répondit Murphy : on peut décréter un homme *contra formam ſtatuti*. N'êtes-vous pas avocat, monſieur ?

Non, ma foi, monſieur, répondit Booth, je n'entends rien aux loix.

Eh bien donc, je vous dirai.... ſi un homme eſt décrété *contra formam ſtatuti*, comme nous diſons; la malice n'eſt pas néceſſaire, parce que la forme du ſtatut fait la malice; & alors, ce dont on a le plus à ſe garder, c'eſt d'avoir porté le premier coup : diable !... il eſt malheureux que l'affaire ſoit arrivée dans une chambre..... ſi elle étoit arrivée dans la rue, nous aurions eu cinq ou ſix témoins pour prouver le premier coup, qui ne nous auroient pas tant couté que celui-ci ſeul : car quand un homme voit d'après les circonſtances malheureuſes de l'affaire, que vous ne pouvez pas avoir d'autres témoins que lui, il ſe tient ferme & ſe fait acheter cher. Il en eſt de même dans toutes les autres affaires... Je ſuis franc, comme vous voyez ; mais nous ſommes ici tous amis. Le moyen le plus ſûr eſt de me fournir aſſez d'argent pour lui offrir tout d'un coup une ſomme honnête ; & je crois (c'eſt pour votre intérêt que je parle) qu'il faut lui offrir au moins cinquante guinées... oui... ſi j'étois dans le cas, je vous aſſure que je ne lui offrirois pas moins.

Eh penſez-vous, monſieur, dit-elle,

que je vouluſſe ſauver ma vie, s'il falloit pour cela qu'un autre ſe parjurât & riſquât la ſienne ?

Pourquoi non, répondit Murphy ? quel grand mal, ſuppoſé qu'il y en ait du tout dans ce que vous appelez parjure. Je ne crois pas que perſonne héſitât en pareil cas : d'ailleurs on peut arranger la choſe de façon qu'il n'y en ait pas tant que certaines gens l'imagineroient. Il n'y a qu'à ne pas baiſer le livre ; & alors, où eſt le parjure ? Après tout, ſi l'officier y regarde de plus près qu'à l'ordinaire, qu'eſt-ce que l'on baiſe ? une feuille de parchemin ? Il faudroit être bien mauvais chrétien, & n'avoir guere de charité pour refuſer ſi peu de choſe, quand il s'agit de ſauver la vie de quelqu'un indiſtinctement, à plus forte raiſon d'une ſi jolie dame.... En effet, madame, pour le peu que nous puiſſions rendre l'affaire moins odieuſe, tant de beauté fera beaucoup auprès du juge, & même des jurés.

La derniere partie de ce diſcours, malgré la bouche d'où il ſortoit, arrêta l'indignation que Miſſ Matthieu reſſentoit de la premiere ; elle lui répondit en ſouriant : vous êtes grand caſuiſte en cette matiere, monſieur ; mais il n'eſt pas beſoin de diſputer longtems à cet égard : s'il faut cinquante guinées pour me ſauver la vie, il n'y faut pas penſer ; je ne puis pas ſacrifier cette ſomme. Le peu d'argent que j'ai dans ma

bourſe, eſt tout ce que je poſſéde ; & il me ſemble que dans la ſituation actuelle, je n'en ai pas beaucoup de reſte.

Allons, madame, il eſt doux de vivre, permettez-moi de vous le dire ; & la vie n'eſt jamais plus douce, que quand on eſt prêt à la perdre. J'ai connu bien des gens réſolus & intrépides au commencement de leur détention, qui, quand leur affaire commençoit à tourner mal, ont changé de note.... dans la ſituation où vous êtes, il n'y a point de tems à perdre.

Le geolier, qui, ſur la libéralité de Miſſ Matthieu, & en lui voyant une bourſe de guinées dans la poche, avoit pris une haute opinion de ſa richeſſe : voyant que cette ſomme, qu'il avoit déjà formé intérieurement le projet de s'approprier, alloit être écornée, crut devoir ſe tenir ſur ſes gardes. Oui, dit-il, monſieur Murphy, la vie eſt douce, on ne ſauroit en diſconvenir : mais le fût-elle encore plus, on ne peut jamais donner pour la ſauver plus que l'on n'a. Si en effet cette dame ne poſſéde que le peu d'argent qu'elle vient de dire, je l'approuve fort de ne pas vouloir en rien détacher. Comme elle dit très-bien, elle aura beſoin de tout cela pour vivre décemment juſqu'au jugement de ſon affaire. Quelque douce que ſoit la vie, on doit toujours ſonger à paſſer agréablement le tems que l'on a à en jouïr : d'ailleurs, je ne puis m'em-

pêcher de le dire, cette dame fait bien voir ce qu'elle eſt, par l'horreur qu'elle a du parjure, qui, dans le vrai, eſt un crime bien affreux, quoique, comme vous dites, ne point baiſer le livre, y fait une grande différence; & que, quand on a du tems à vivre & à ſe répentir, on peut aſſez bien paſſer par-deſſus tout cela: cependant quand on ſe voit près de ſa fin (car qui peut ſavoir combien cette dame a encore à vivre), on doit ſonger à ne pas ſurcharger ſa conſcience. J'eſpere que le cas de madame ne ſera pas jugé ſi ſévérement: car je ſuis toujours porté d'inclination à bien juger de tous mes priſonniers, quand ils s'annoncent pour des gens comme il faut; néanmoins on doit toujours s'attendre au pis qui peut arriver.

Monſieur, répondit la dame, vous parlez comme un oracle; & une ſubornation de témoins me péſeroit plus ſur la conſcience, que vingt meurtres tels que celui que j'ai fait.

Aſſurément, madame, répliqua le geolier; perſonne ne peut ſavoir à quel point vous devez avoir été pouſſée à bout pour cela. Imagine-t-on qu'une dame, qui ſe conduit auſſi bien que vous faites depuis que vous êtes ſous mes clefs, puiſſe avoir tué un homme, ſi elle n'a pas vivement été provoquée?

M. Murphy alloit ſans doute répondre,

lorſqu'on vint le demander. Il ne ſe paſſa plus rien d'intéreſſant après cela ; & M. Booth retourna avec la dame dans ſon appartement.

Quand ils furent arrivés, ils ſe mirent à commenter ſur tous les diſcours précédens. Leurs raiſonnemens furent ſans doute les mêmes, que la plupart des lecteurs feroient en pareil cas ; ainſi nous ne les répéterons pas. Enfin Miſſ Matthieu fit reſſouvenir M. Booth qu'il avoit promis de l'inſtruire de tout ce qui lui étoit arrivé depuis l'interruption de leur ancienne connoiſſance ; il prit la parole, & raconta ce qu'on verra dans le livre ſuivant.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Le capitaine Booth entame ſon hiſtoire.

APRÈS le thé, M. Booth & Miſſ Matthieu étant reſtés ſeuls, il commença ainſi ſon hiſtoire.

Puiſque vous deſirez de ſavoir le détail de mes amours avec cette chere & excellente femme, que j'ai épouſée depuis, je tâcherai de me rappeler les circonſtances principales, ou du moins tous les incidens qui valent la peine de vous être racontés.

Si la deſtinée a quelque part dans les mariages, comme on le dit communément, elle en a eu ſans doute dans le mien avec Amélie. Je l'ai connue dès que les premiers rayons de ſa beauté commencerent à paroître; & je crois, madame, que jamais femme n'a été mieux partagée à cet égard: mais ſi je l'admirois dès-lors, je fus longtems ſans reſſentir de l'amour pour elle. Peut-être que l'admiration générale que l'on rendoit à ſes charmes, les égards extraordinaires qu'elle s'attiroit des perſonnes du plus haut rang, & les pourſuites ſans

nombre des gens les plus riches, m'empêchoient d'aſpirer à la poſſeſſion d'un bien qui paroiſſoit ſi fort au-deſſus de moi. Quoi qu'il en ſoit, l'accident qui lui fit perdre l'admiration des autres, fut l'époque de la premiere impreſſion de tendreſſe que mon cœur reſſentit pour elle. Vous avez ſu qu'une chaiſe dans laquelle elle étoit ayant verſé, elle eut le nez fort maltraité. J'eus tout lieu de me convaincre alors, que cette demoiſelle, qui avoit mérité tant d'adorations par les charmes de ſa figure, en méritoit encore plus par ſon eſprit : car ſi ſa beauté lui donnoit de la ſupériorité ſur le reſte de ſon ſexe, ſon eſprit la lui aſſuroit.

J'admire votre bon goût, répondit la dame. Je me ſouviens parfaitement bien de la conſtance héroïque avec laquelle votre Amélie ſupporta cette infortune.

Bon Dieu, madame, reprit-il, que ſa conduite montra de grandeur d'ame ! Si on a tant exalté la force du courage, dans un homme qui ſupporte la perte de ſa fortune, dans un général qui peut ſe poſſéder après une déroute complette, dans un roi qui ſurvit à la perte d'une couronne ; quelle ſurpriſe ne doit pas cauſer, quels éloges ne mérite pas une jeune dame, qui ſoutient avec patience & réſignation la perte d'une beauté exquiſe, ou, pour mieux dire, de ſa fortune, ſa gloire & ſa puiſſance, avantages que le monde recherche avec tant

d'ardeur ? quelle force ne faut-il pas, pour ſe voir privé en un moment de tous ces avantages, par une circonſtance malheureuſe ? & pour ſupporter tout cela & des douleurs inconcevables, avec dignité, & patience, ſans ſe chagriner, preſque ſans ſe plaindre ? Ici Booth s'arrêta, pour laiſſer un libre cours à un torrent de larmes qui coulerent de ſes yeux ; de ces larmes que répand un cœur vraiment noble au récit de quelque action grande & glorieuſe, & qui vinrent du tranſport ſubit qu'il éprouva, en ſa rappelant les ſouffrances de ſa chere Amélie. Sitôt qu'il fut en état, il pourſuivit ainſi.

Penſeriez-vous, madame, que l'infortune de mon Amélie, fût encore capable d'accroiſſement. Elle m'a ſouvent dit qu'une circonſtance avoit aggravé toutes les autres ; ce ſont les cruelles inſultes de ſes amies les plus intimes, dont pluſieurs, après bien des grimaces & des contorſions, tournoient la tête de côté, & ne pouvant réſiſter à leur triomphe, éclatoient de rire en l'écoutant.

Hélas, s'écria Miſſ Matthieu ! à quels procédés mépriſables notre ſexe ne ſe porte-t-il pas, quand il eſt poſſédé de cette déteſtable paſſion de l'envie !

C'eſt une circonſtance de cette nature, à ce qu'elle m'a dit depuis, qui fit naître dans ſon cœur le premier mouvement de

tendreſſe pour moi. Je me trouvai un jour en compagnie avec pluſieurs jeunes femmes, ou plutôt des diables, où l'on fit de l'accident de la pauvre Amélie un ſujet d'amuſement & de plaiſanterie. Ah ! dit l'une, je penſe que Miſſ ne portera plus la tête ſi haute à l'avenir. Je ne ſais, répondit une autre, comme elle portera ſa tête ; à coup ſûr, elle ne lèvera plus tant le nez qu'auparavant. Une troiſieme s'écria qu'on devroit bien la marier avec un certain capitaine, qui avoit eu cette partie mutilée, dans une occaſion honorable. On lâcha beaucoup d'autres railleries, qui ne méritent pas d'être répétées. Piqué de tant de méchanceté, je m'écriai un peu bruſquement : ma foi, meſdames, ne marquez pas tant de ſatisfaction de l'accident de la pauvre Amélie : ſans nez elle ſeroit encore la plus belle femme d'Angleterre. Cette bruſquerie fut diverſement relevée ; les uns m'en louerent ; d'autres me blâmerent : il eſt vrai qu'on l'a quelquefois rendue beaucoup plus dure qu'elle n'étoit. Quoi qu'il en ſoit, Amélie en entendit parler ; elle me remercia fort d'avoir porté la compaſſion, juſqu'à bruſquer une femme pour l'amour d'elle.

Un mois après cet accident, Amélie commençoit à voir compagnie avec un maſque ſur le viſage, quand il ſe préſenta l'occaſion de prendre le thé avec elle. Nous étions ſeuls, & je la priai en grace de ſatis-

faire ma curioſité en ôtant ſon maſque. Elle me répondit obligeamment. Peut-être, M. Booth, me reconnoîtrez-vous auſſi peu ſans maſque qu'à préſent; & à l'inſtant elle découvrit ſon viſage. Mille tendres idées me vinrent en foule dans l'eſprit. Je ne pus pas me contenir, & lui baiſant la main avec ardeur, je m'écriai: en vérité, madame, jamais vous ne m'avez paru ſi belle. Il ne ſe paſſa rien de plus dans cette viſite; mais je crois ſincérement, qu'à compter de ce moment, nous ne fumes plus indifférens l'un pour l'autre.

Il s'écoula encore pluſieurs mois, ſans que je penſaſſe ſérieuſement à devenir l'époux d'Amélie; non que je manquaſſe d'amour pour elle; mais par la grande affection que je lui portois. Je me regardois comme un homme dont la fortune étoit déſeſpérée; la ſienne dépendoit abſolument d'une mere, femme abſolue, & qui, vraiſemblablement, ne voudroit pas conſentir à un mariage ſi viſiblement contraire aux intérêts de ſa fille. Plus j'aimois Amélie, plus je réſolus fermement de ne pas lui parler de ma paſſion. Mon entendement étoit la dupe de mon cœur; tant je croyois follement pouvoir commander à un feu que j'allumois tous les jours de plus en plus.

O Miſſ Matthieu! on nous a ſouvent parlé de gens qui étoient abſolument maîtres de leurs paſſions, de cœurs capables de ren-

fermer le feu de l'amour en-dedans, & de le cacher tant qu'ils veulent. Peut-être exiſte-t-il de ces gens-là; mais s'il y en a, on peut, je crois, comparer leurs cœurs à ces endroits humides, où il eſt plus malaiſé d'entretenir le feu que de l'empêcher d'éclater. Pour le mien, il étoit au milieu de matieres combuſtibles.

Après pluſieurs viſites qui ſe paſſerent en des regards & des ſoupirs reciproques, ſans qu'il fut queſtion de notre paſſion; un jour que nous étions ſeuls, la converſation tomba par haſard ſur l'amour; ouï, par haſard. Je vous proteſte que ce fut ſans deſſein de ma part; & je jurerois bien qu'il n'y en avoit pas plus de la ſienne. Je ne fus plus maître de tenir ma réſolution. Je lui avouai que j'étois tyranniſé par cette paſſion tendre; mais que j'en avois fait longtems myſtere à celle qui en étoit l'objet. Enfin après lui en avoir raconté pluſieurs particularités, en ſupprimant néanmoins celles auxquelles elle auroit pu ſe reconnoître, je finis par lui propoſer d'être la confidente de mon amour, & de me donner ſes conſeils dans cette occaſion.

Je n'oublierai jamais ce moment délicieux: Amélie trembla, pâlit, & par mille ſymptômes que je remarquai alors, elle me fit connoître qu'elle me comprenoit très-bien; je lus dans ſon trouble, que la ſituation de ſon cœur n'étoit guere différente

rente de la mienne. Elle me dit en balbutiant, que j'avois choiſi un fort mauvais conſeiller dans une matiere qu'elle ignoroit entiérement. Elle ajouta enfin: Mr. Booth, vous autres hommes, avez-vous beſoin de conſeils dans ces ſortes d'affaires? Vous les connoiſſez bien mieux que nous. Mais abrégeons cette converſation; je craindrois de vous ennuyer en entrant dans trop de détails.

Oh, non, répondit Miſſ Mathieu; je ſerai bien aiſe d'apprendre tous les progrès d'un amour qui a eu un commencement ſi tendre. Racontez-moi tout ce que vous avez dit, & tout ce que vous avez fait, ſi vous pouvez vous le rappeler.

Booth continua donc ſon hiſtoire, comme on verra dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE II.

Continuation de l'hiſtoire de Mr. Booth.

Il y a dans ce Chapitre certains endroits qui peuvent ſervir aux belles de pierre de touche, pour éprouver le cœur de leurs amans: ainſi je leur conſeille de le leur faire lire devant elles, & d'examiner avec ſoin leurs mouvemens pendant cette lecture.

JE me trouvai dans le plus grand embarras, continua Booth, quand, de retour chez moi, je refléchis de ſens raſſis à ce que j'avois dit. Je vis clairement alors que j'étois amoureux d'Amélie, & j'eus déja peur (voyez ma vanité), d'avoir été trop loin, & d'avoir trop bien réuſſi. Que dis-je: je craignis.... Peut-on craindre ce qu'on deſire? Comment vous peindrai-je l'embarras de mon ame?

Vous n'aurez pas beſoin d'un grand effort, répondit Miſſ Mathieu, pour décrire ce que je devinerai ſi facilement. A parler franchement, Mr. Booth, je ne ſuis pas de l'avis de votre maîtreſſe, que les hommes aient plus d'entendement que nous en fait d'amour. Souvent les hommes ſont aveugles pour les paſſions des femmes: mais toute femme a des yeux d'aigle dans ces

ſortes de cas: & il n'y a pas un ſeul point dans cette ſcience que tout notre ſexe n'entende parfaitement.

Quoi qu'il en ſoit, Madame, continua Booth, j'entrepris de donner le change à Amélie; je reſtai trois jours ſans la voir; je tâchai de gagner ſur moi de la quitter pour toujours; mais ne pouvant pas vaincre ma paſſion..... que dis-je, la vaincre..... quelle abſurdité! ..... quand je vis qu'aucune autre paſſion ne pouvoit vaincre mon amour, je retournai la voir, & je conçus le projet le plus étrange qui ſoit jamais entré dans la tête imbécille d'un amant. Ce fut de faire croire à Amélie que j'étois amoureux d'une autre, & que je lui avois parlé ſincérement en lui demandant ſes conſeils & la priant d'être ma confidente.

Je feignis donc d'avoir eu un rendez-vous avec ma prétendue maîtreſſe depuis ma derniere viſite; & je lui racontai du mieux que je pus l'arranger, tout ce que j'imaginai m'être arrivé de particulier dans cette entrevue.

La pauvre Amélie donna dans le piege; cette chere amante, à ce qu'elle m'a dit depuis, crut bonnement que je diſois la vérité. Le cœur le plus ſincere pouvoit-il avoir la moindre idée que je le trompaſſe? avec toute ſa ſimplicité, c'eſt la femme la plus ſenſible qu'il y ait au monde.

Vous êtes bien bon & bien généreux! dit

Miſſ Mathieu avec un ſourire malin, d'imputer à candeur & franchiſe, ce que d'autres prendroient peut-être pour crédulité.

Madame, repliqua Booth, je ne fais que lui rendre juſtice : un bon cœur trahira dans toute occaſion la meilleure tête du monde... Eh bien, Madame, mon ange fut alors plus troublée, s'il eſt poſſible, qu'auparavant : elle avoit l'air ſi confus, ſi ſimple, que vous auriez peine à le croire.

Oh vraiment, dit en riant la Dame, je le croirai ſans peine : eh bien, continuez..... Après avoir un peu héſité, pourſuivit-il, mon Amélie me dit foiblement : J'ai un reproche à vous faire, Mr. Booth ; vous me prenez pour votre confidente, & vous me cachez le nom de votre maîtreſſe.

Eſt-il poſſible, Madame, lui répondis-je, que vous ne l'ayez pas deviné ? je vous ai dit qu'elle eſt de votre connoiſſance, & qu'elle demeure dans cette ville ?

De ma connoiſſance, dit-elle ? dans cette ville ? je..... je croyois preſque l'avoir deviné ; mais je vois bien que je ſuis mal adroite pour cela : je n'entreprendrai jamais de rien deviner : ma foi, Madame, je lui fais tort, en voulant vous rendre tout cela : ſon air, ſes regards, ſa voix, tout étoit inimitable : tant de douceur, de beauté, d'innocence, de modeſtie..... ſur mon ame, ſi jamais homme peut tirer gloire de ſa

force, je crois que j'étois dans le cas, pour avoir pu m'empêcher de tomber à ſes pieds & de l'adorer : cependant je triomphois : c'étoit, je crois, l'orgueil qui triomphoit, ou peut-être l'amour, d'avoir ſurpaſſé l'amour même. Nous nous ſéparâmes encore, & je lui promis à ma prochaine viſite de lui déclarer le nom de ma maîtreſſe.

Je crus pour lors avoir gagné une victoire complette ſur moi-même ; je me félicitai de ma propre réſolution. En un mot, je triomphois comme les lâches quand ils ſe flattent d'avoir donné quelque marque prétendue de courage, ou comme un avare qui a fait une action généreuſe ; & mon triomphe dura auſſi long-tems, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que ma paſſion prenant le deſſus, eût eu le tems de ſe montrer ſous ſes couleurs naturelles.

Ayant donc ſi bien réuſſi à mon avis, & obtenu cette belle victoire ſur moi-même, je formai le projet de montrer la généroſité la plus inouïe, & de guérir cette paſſion que j'avois viſiblement allumée dans le cœur d'Amélie.

Entre les femmes qui avoient marqué le plus de ſatisfaction de l'infortune de mon Amelie, Miſſ Osborne s'étoit le plus diſtinguée, comme celle dont la beauté approchoit le plus de celle de mon Ange. Elle le lui avoit même diſputé ; & dans le nom-

bre de ſes admirateurs, il s'en étoit trouvé d'aſſez aveugles pour lui donner la préférence.

Eh bien, dit Miſſ Mathieu, je vous permets de les appeler aveugles. Mais Miſſ Osborne étoit une fille charmante!

Elle étoit belle ſans doute, répondit Booth, & outre cela fort riche: ainſi je jugeai qu'Amélie n'auroit pas de peine à me croire, ſi je la lui nommois pour ma maîtreſſe; & je conclus que de placer ainſi mes affections ſur ſon ennemie déclarée, étoit le moyen le plus ſûr pour effacer de ſon cœur toute idée tendre qu'elle auroit jamais pu concevoir pour moi.

J'allai donc trouver Amélie; elle me reçut d'un air plus froid & plus réſervé que de coutume. J'y remarquai plus de colere que d'indifférence, & plus de dépit que d'autre choſe. Après quelques diſcours, la converſation tomba ſur mon amour, & je lui nommai Miſſ Osborne pour la Dame en queſtion, ajoutant que ſi je lui en avois fait myſtere juſqu'alors, c'étoit dans l'appréhenſion qu'il n'y eut entr'elles quelque petite animoſité, que j'eſpérois avoir un jour le bonheur d'accommoder.

Amélie me répondit d'un air grâve & ſérieux: S'il y a quelque froideur entre nous, vous n'en ignorez pas la cauſe, ainſi je n'aurois pas dû m'attendre à l'affront de vous l'entendre nommer. Ne croyez

pas, Mr. Booth, que je haïſſe Miſſ Osborne : le ciel m'eſt témoin que je la mépriſe trop..... quand je penſe à quel point j'ai aimé cette fille, qui m'a traitée ſi cruellement, je vous avoue que cela me fait peine..... Quand j'étois à la mort, du moins je l'ai cru, ainſi que tous ceux qui m'approchoient, & que je ſouffrois des douleurs & une affliction inconcevables, faire de moi l'objet de ſes railleries en préſence de mon meilleur ami! ..... Mr. Booth, cette idée eſt bien cruelle : après cela pouvois-je attendre de vous ..... mais pourquoi pas de vous, pour qui je ſuis un objet indifférent, puiſqu'une amie comme elle a pu me traiter avec tant de barbarie ?

Pendant ce diſcours, les larmes couloient de ſes beaux yeux : je ne pus le ſouffrir plus long-tems. Je relevai le terme *indifférent*, & je le répétai, en diſant : Penſez-vous donc, Madame, que Miſſ Amélie me ſoit indifférente ?

Oui, me répondit-elle, & j'en ſuis ſure. Eh ! pourquoi donc ne vous le ſerois-je pas ?

Quoi, repliquai-je, mes yeux ne vous ont-ils donc rien déclaré ?

Oh, je n'ai que faire de vos yeux, reprit-elle : votre langue a prononcé que vous avez choiſi ma plus grande, que dis-je, ma plus mépriſable ennemie.... j'avoue que je n'aurois jamais imaginé que cette qualité dût lui faire un mérite auprès de

vous ; mais pourquoi penſois-je ainſi ? je ſuis faite pour être malheureuſe, & pour me tromper toujours.

Je tombai à ſes genoux, & lui ſaiſiſſant la main : Chere Amélie, m'écriai-je, je n'y puis plus tenir ; vous êtes l'unique maîtreſſe de mes affections, vous êtes la divinité que j'adore. J'emploiai deux ou trois minutes ainſi à lui dire des tendreſſes qu'il m'eſt impoſſible de répéter ; la ſurpriſe jointe au tumulte de mille paſſions qui ſe combattoient dans ſon ame accablerent ſes eſprits ; & elle s'évanouit dans mes bras.

N'attendez pas que je vous décrive mes mouvemens juſqu'au moment où elle reprit ſes ſens ; cela m'eſt impoſſible. Non, non, s'écria Miſſ Mathieu : heureuſe Amelie..... pourquoi n'ai-je pas rencontré une telle paſſion ! Je ne ſuis guere en état de vous dire ce qui ſuivit cette ſcene, continua Booth, j'étois trop tranſporté & hors de mes ſens pour m'en reſſouvenir. Qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que depuis ce moment nous nous entendîmes très-bien. Cette conduite, qui avoit ſi fort déplu à Amelie tant qu'elle en avoit ignoré le motif, fut ce qui l'intéreſſa le plus en ma faveur quand elle le ſut ; & elle voulut bien la regarder comme une action généreuſe.

Généreuſe ! oui, ſans doute, répéta Miſſ Mathieu ; & même au-deſſus de l'huma-

nité. Je doute qu'on ait jamais rencontré un caractere ſemblable.

Peut-être le lecteur critique formera-t-il le même doute que Miſſ Mathieu : de peur qu'il ne le faſſe, nous laiſſerons ici une lacune à notre hiſtoire, pour lui donner le tems de conſidérer ſi cette conduite de Mr. Booth étoit naturelle ou non ; & conſéquemment, ſi nous nous ſommes écartés ou non de cet attachement que nous avons voué à la vérité au-deſſus de tous les autres hiſtoriens.

CHAPITRE III.

Suite de l'hiſtoire de Booth : autre pierre de touche.

BOOTH ayant remercié Miſſ Mathieu de ſa politeſſe, continua ainſi :

Nous étions ſur le pied d'amans, & Amelie banniſſoit peu à peu la réſerve, juſqu'à ce qu'enfin j'obtins de ſon cœur tout le retour qu'on peut eſpérer de l'amour le plus tendre, ſans détruire l'innocence.

Ma ſituation auroit été un paradis pour moi, ſi les mêmes réflexions dont j'ai déja parlé, n'euſſent interrompu ma félicité : en un mot, ſi je n'euſſe pas ſongé que mon bonheur ne pouvoit être parfait qu'aux dépens de la ruine preſque certaine du cher objet à qui j'en étois redevable.

Cette idée faiſoit mon tourment nuit & jour ; juſqu'à ce que, ne pouvant plus la ſupporter, je réſolus de l'expoſer à mon Amelie de la maniere la plus forte.

Un ſoir, après nous être donné des témoignages réciproques de l'amour le plus déſintéreſſé, en quoi le ciel m'eſt témoin que j'étois ſincere, je ſaiſis l'occaſion de tenir à Amelie le diſcours ſuivant.

Il n'eſt que trop vrai, comme on dit, ma chere Amelie, que le plus grand bon-

heur ne peut être parfait : mon ſort ſeroit charmant ſans une circonſtance qui y jette de l'amertume & l'empoiſonne tout entier ! ô charmante amie, à quoi me conduira l'honneur de vous appartenir, & de poſſéder votre cœur ? vous ſavez ma ſituation, & vous connoiſſez la vôtre : tout ce que je poſſede au monde, ſe réduit à une commiſſion d'Enſeigne. Vous dépendez abſolument de votre mere. Si la moindre déſobéiſſance alloit ruiner vos eſpérances, que vous ſeriez malheureuſe d'être unie avec moi ! ô Amelie, quelle idée effrayante pour mon ame, que l'appréhenſion de votre infortune ! puis-je ſonger qu'au moment que vous renoncez pour moi à tous les avantages de la vie, vous vous expoſez à en eſſuyer les inconvéniens les plus terribles ! quel ſeroit donc mon déſeſpoir de vous voir dans ce cas, & d'avoir à me reprocher d'être la cauſe funeſte qui vous y auroit réduite. Suppoſons que dans une pareille ſituation je fuſſe obligé d'entrer en campagne : pourrois-je me réſoudre à vous voir partager avec moi tous les riſques & les fatigues de la guerre ? quand je voudrois y conſentir, pourriez-vous les ſupporter ? quoi donc ? faudroit-il vous laiſſer mourir de faim, ſeule, privée de la tendreſſe d'un mari, après avoir perdu celle de la meilleure des meres par ma faute ? d'une femme que je chéris moi-même, parce qu'elle eſt

la mere, & l'amie de mon Amelie? ..... Mais, ma chere, portons encore nos vues plus loin; penſez-vous aux ſuites, aux gages les plus tendres de notre amour. Puis-je ſupporter l'idée de rendre miſérable la poſtérité de ma chere Amelie! nos..... ô ciel! des enfans ..... d'un autre côté, puis-je ſeulement prononcer le mot..... je ne puis pas, je ne dois pas, non, non jamais je ne pourrai me ſéparer de vous..... Que faut-il donc faire, Amelie? c'eſt maintenant que je vous demande ſincerement vos conſeils.

Quel conſeil puis-je vous donner, dit-elle, dans une telle alternative? plût à Dieu que nous ne nous fuſſions jamais vus!

Ces mots furent accompagnés d'un ſoupir, & d'un regard extrêmement tendre; les larmes coulerent en même tems ſur ſes belles joues. Je tâchois de lui répondre, quand je fus interrompu par un bruit qui termina déſagréablement cette ſcène.

Notre amour avoit déjà tranſpiré dans la ville, & la connoiſſance en étoit parvenue aux oreilles de Madame Harris. En effet, j'avois remarqué quelque changement dans ſa conduite avec moi, toutes les fois que j'étois allé dans la maiſon. Depuis longtems je n'avois pu que ce ſoir obtenir une entrevue particuliere avec Amelie: & il eſt clair même que je ne dus celle-ci qu'au

deſſein qu'avoit ſa mere d'entendre ce qui ſe paſſoit entre nous.

Au moment dont je viens de parler, Madame Harris ſortit bruſquement d'un cabinet où elle s'étoit cachée, & ſurprit ſa fille la tête panchée ſur mon ſein, & accablée de la tendre affliction qu'on vient de voir. Je n'entreprendrai pas de vous décrire la rage de la mere, la confuſion de la fille & la mienne. Voilà de fort jolies choſes, en vérité, s'écria Madame Harris: vous faites, Amelie, un bel uſage de mon indulgence, & de la confiance que j'avois en vous..... Pour vous, Mr. Booth, je ne vous accuſe point: vous avez traité ma fille comme j'ai dû m'y attendre; c'eſt à moi ſeule que je puis m'en prendre de tout ce qui eſt arrivé. Elle dit beaucoup d'autres choſes ſemblables, avant que de me laiſſer parler; enfin j'obtins de me faire entendre: je voulus, en rejettant tout le blâme ſur moi, excuſer ma pauvre Amelie, qui étoit dans le plus violent accablement. Non, Monſieur, répondit Madame Harris, quoi que vous puiſſiez dire, vous êtes innocent en comparaiſon d'elle. Je vous ai même entendu employer des motifs pour la diſſuader, & je vous proteſte que ces raiſons ſont vraies..... J'ai encore, grace au ciel, une autre fille qui eſt ſage & obéiſſante; je la regarderai déſormais comme un enfant unique. Enſuite, ayant chaſſé de la chambre

la pauvre Amelie foible & tremblante, elle revint à moi, me parla d'un air tranquille, de l'extravagance & de l'injuſtice dont je m'étois rendu coupable, & me répéta preſque mot pour mot tout ce que j'avois dit à ſa fille. Pour concluſion, elle exigea de moi la promeſſe que je partirois bientôt pour mon régiment; & je me ſoumis à tout, plutôt que d'être la cauſe de la ruine d'Amelie.

J'éprouvai pendant pluſieurs jours tous les tourmens que le cœur humain ſoit capable de ſentir : & je puis dire avec ſincérité que je cherchai les moyens, & me fis tous les raiſonnemens poſſibles pour me guérir de ma paſſion. Toutes les nuits je rodois autour de la maiſon de ma chere Amelie, & ne manquois jamais d'y trouver quelque objet qui m'en rappelât la chere idée; je revenois enſuite chez moi plus affligé qu'auparavant.

Eh ne ſentiez-vous pas, dit Miſſ Mathieu, que vous preniez là un fort mauvais moyen pour vous guérir ?

Hélas, Madame, répondit-il, il ne vous paroît pas plus abſurde qu'il ne me le paroît à moi-même. C'eſt connoître bien mal la nature du véritable amour & de la douleur, que d'ignorer combien on s'abuſe, en prétendant pouvoir guérir l'un ou l'autre. Il en eſt de ces paſſions comme de pluſieurs maladies du corps. Rien ne nous

fait plaiſir alors, que ce qui eſt capable d'empirer le mal.

Au bout d'une quinzaine de jours, j'étois parvenu au plus haut point du déſeſpoir, & je ne pouvois réuſſir à faire tenir une lettre à Amelie; jugez de ma ſurpriſe, lorſqu'un domeſtique de Madame Harris me remit une carte avec une invitation de la mere même, de venir prendre le thé l'après dîné chez elle?

Vous croyez bien, Madame, que je ne manquai pas un rendez-vous ſi agréable. En arrivant on me préſenta à une nombreuſe compagnie d'hommes & de femmes. Madame Harris & Amelie étoient du nombre.

Amelie parut à mes yeux beaucoup plus belle que jamais; elle étoit d'une gaieté inconcevable. La mere me traita fort poliment; mais la fille ne fit pas ſemblant de m'appercevoir & adreſſa preſque toujours la parole à un autre homme de la compagnie. Elle me lançoit pourtant de momens à autres quelques regards à la dérobée; & je la vis changer plus d'une fois de couleur, quand ſes yeux rencontroient les miens. Cette circonſtance devoit ſans doute me donner quelque conſolation; mais elle ne put diſſiper mille doutes & mille craintes dont j'étois allarmé. Mes penſées vagues & inquiettes ne me ſuggeroient pas moins qu'une infidélité de la part d'Amelie; je m'imaginai que peut-être elle avoit fait ſa

paix avec ſa mere en promettant de renoncer à moi pour jamais, & de prêter l'oreille aux recherches de quelqu'autre amant. Toute ma prudence m'abandonna, & je me ſerois dans cet inſtant déterminé volontiers à fuir avec Amelie, & à l'épouſer ſans m'embarraſſer des ſuites.

Ces penſées tumultueuſes me tourmenterent près de deux heures, juſqu'à ce que preſque toute la compagnie ſe fût retirée. Pour moi j'étois incapable d'en faire autant, & je ne ſais ſi j'aurois pris ce parti de moi-même, ſans le docteur Harriſon, qui m'entraîna preſque par force, en me diſant tout bas qu'il avoit quelque choſe d'important à me dire. Vous connoiſſez le docteur, Madame.....

Fort bien, Monſieur, répondit Miſſ Mathieu; c'eſt un des plus honnêtes hommes du monde, & qui fait honneur à l'état qu'il a embraſſé.

Vous jugerez, reprit Booth, par la ſuite, ſi j'ai raiſon auſſi de le croire tel..... enſuite il continua, comme on le verra dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE IV.

Suite de l'hiſtoire de Mr. Booth : le lecteur appercevra dans ce Chapitre une eſquiſſe du caractère d'un bon Eccléſiaſtique ; & d'autres matieres d'une nature aſſez tendre.

LE Docteur me mena dans ſon cabinet, & m'ayant fait aſſeoir, il m'adreſſa ces mots, ou du moins quelque choſe d'approchant.

Vous ne devez pas imaginer, jeune homme, que votre amour pour Amelie ſoit un ſecret dans cette contrée : je l'ai ſu, il y a déjà quelque tems ; & je vous aſſure que je vous ai joué un mauvais tour dans cette affaire.

Je lui répondis que je lui en étois vraiment fort obligé.

Oui, oui, repliqua-t-il ; & vous en conviendrez ſans doute, quand vous ſaurez tout..... J'allai il y a environ quinze jours chez M. Harris pour lui communiquer mes craintes ſur le compte de ſa fille : quoiqu'on en parlât tout ouvertement dans le pays, je penſai qu'il étoit poſſible qu'elle n'en ſut encore rien. Je vous l'avouerai franchement : je lui conſeillai de veiller de près ſur cette jeune fille, & même de l'envoyer dans quelque endroit, où elle pût

être tout-à-fait hors de portée de vous voir, du moins pour le reſte du tems que vous aviez encore à paſſer dans la ville.

Penſez-vous, Monſieur, lui dis-je, que c'étoit là faire quelque choſe de fort agréable pour moi? & vous attendez-vous que j'aie beaucoup à vous remercier de ce procédé?

Jeune homme, répondit-il, je n'ai pas prétendu vous rendre aucun ſervice, & ne demande aucun remerciment: mon intention étoit de garantir une digne Demoiſelle des entrepriſes d'un jeune fol, de qui je n'avois pas bonne idée, & à qui je ſuppoſois le deſſein de la ſéduire pour l'amour de ſon bien.

Vous me faiſiez beaucoup d'honneur, repris-je, d'avoir de moi une ſi belle idée!

Oui, Monſieur, repliqua le Docteur; telle eſt, à mon avis, l'opinion que méritent preſque tous les jeunes gens de votre état. J'en ai vu quelques exemples; & j'ai entendu parler de bien d'autres, où, de ces jeunes fols ont employé d'aſſez vilaines manœuvres pour parvenir à un mariage. Malgré la mauvaiſe réputation qu'ont les gens de guerre du côté de la religion, il n'y a preſque rien de ſi commun que de voir des Officiers rendre leurs femmes bonnes chrétiennes, en leur procurant le véritable moyen de ſe repentir de leurs fautes.

J'allois l'interrompre, un peu en colere, lorſqu'il me pria d'avoir un peu de patience; enſuite il m'apprit qu'il avoit rendu compte à M. Harris de ces bruits, le lendemain même de la découverte que j'ai racontée; que M. Harris, ſans lui donner le tems de s'expliquer, lui avoit appris tout ce qui étoit arrivé le ſoir précédent: il falloit qu'en effet elle eût une très-bonne mémoire; car je crois qu'elle répéta les mêmes propos que j'avois tenus, & ajouta qu'elle avoit confiné Amelie dans ſa chambre, où elle la retenoit priſonniere, & qu'elle ne l'avoit pas vue depuis.

Je ne ſaurois vous exprimer, & quand je le pourrois, la modeſtie ne me permettroit pas de vous raconter tout ce qui ſe paſſa enſuite. Le Docteur me prit la main, & me fit les plus grands éloges du bon ſens & de la généroſité, qu'il avoit, diſoit-il, remarqué dans mon diſcours. Vous ſavez, Madame, avec quelle force & quelle ſingularité il s'exprime dans ces ſortes d'occaſions, ſur-tout quand quelque choſe l'affecte véritablement. Monſieur, ajouta-t-il, ſi je connoiſſois une demi douzaine d'exemples ſemblables dans toute l'année, je ferois peindre en habit de ſoldats, tous les ſaints qui ſont dans mon cabinet.

Depuis ce moment, le Docteur m'aſſura qu'il s'étoit déclaré mon ami, & qu'il avoit plaidé ma cauſe avec chaleur auprès de M.

Harris, de qui il avoit enfin obtenu, quoiqu'avec bien de la peine, qu'elle conſentiroit à mon mariage avec Amelie, à condition que je ferois un emploi de toute la dot que la mere donneroit à ſa fille, & qu'elle retiendroit entre ſes mains une certaine ſomme, qu'elle dépoſeroit en tems & lieu pour mon avancement dans l'armée.

Vous vous imaginez bien, Madame, que je conſentis ſans héſiter à ces conditions: je n'ai pas beſoin de vous dire quelle fut ma joie, ni les remercimens que je fis au Docteur, qui réellement eſt un des plus honnêtes hommes du monde.

Le lendemain j'eus permiſſion d'aller viſiter Amelie: la façon dont j'en fus reçu me fit entrevoir que mon bonheur étoit complet.

Tout étoit donc convenu de part & d'autre, & les avocats chargés de rédiger le contrat; quand un nuage imprévu vint inopinément obſcurcir la ſérénité du jour qui nous luiſoit; tout mon bonheur fut diſſipé en un moment.

Les choſes approchoient d'une heureuſe concluſion, quand je reçus avis par un exprès, qu'une de mes ſœurs, que j'aimois tendrement, étoit attaquée d'une fiévre violente, & me prioit avec inſtance de l'aller voir. J'obéis auſſi-tôt à ſes intentions; & comme il n'étoit alors que deux heures du matin, je partis ſur le champ, ſans même

prendre congé d'Amelie, à qui j'écrivis un petit billet pour l'informer des raiſons de mon abſence.

La maiſon du gentilhomme où ma ſœur étoit alors, étoit à environ dix-ſept lieues de diſtance; quelque diligence que je puſſe faire, le mal étoit ſi violent, qu'avant mon arrivée ma pauvre ſœur avoit perdu connoiſſance, & peu après elle rendit l'ame.

Tout l'amour que je ſentois pour Amelie, ni le plaiſir tumultueux dont l'idée du bonheur de la poſſéder bientôt empliſſoit mon ame, ne purent pendant quelque tems diſſiper le chagrin que me cauſa la perte de ma chere & bien aimée Nancy. Sur mon ame, je ne puis encore me rappeler ſon nom ſans répandre des larmes. Je ne crois pas que jamais un frere & une ſœur aient eu une amitié ſi tendre l'un pour l'autre. La pauvre fille! tandis que j'étois à ſon chevet pendant ſon délire, elle ne répétoit autre choſe que mon nom; il parut clairement qu'au moment que le tranſport la priva de ſa raiſon, elle avoit mon image préſente à ſa mémoire, & que le dernier uſage qu'elle en fit, fut de penſer à moi..... Envoyez chercher mon cher frere ſur le champ, s'écria-t-elle, je ſuis ſûr qu'il accourra ſans délai. Perſonne ne me l'amenera-t-il donc? ne me faites pas mourir avant que je l'aie vu encore une fois!... Vous n'oſeriez me traiter de la ſorte, s'il étoit ici..... Ces

paroles ſont encore préſentes à mes oreilles..... ô ciel! entendre de pareils diſcours! & voir en même-tems cette pauvre malheureuſe frémir d'horreur à ma vue, & me prendre pour un voleur qui vient de l'attaquer ſur le grand chemin!... Mais je vous demande pardon: les ſentimens que j'éprouvai ne peuvent être connus que par expérience, & doivent vous paroître fols & inſenſés..... Enfin elle parut pour un inſtant me reconnoître, & s'écria: O ciel! mon cher frere! auſſi-tôt elle tomba dans des convulſions, & mourut entre mes bras.

Ici Booth fit une petite pauſe, & répandit des larmes: Miſſ Mathieu, peut-être par complaiſance, pleura auſſi & eſſuya les ſiennes.

CHAPITRE V.

Contenant d'étranges revers de fortune.

BOOTH continua ainſi le récit de ſes avantures.

Vous jugerez peut-être, Madame, que la perte que je venois de faire me rendoit ſuffiſamment à plaindre, la fortune n'étoit pas encore contente: car le jour même que ma ſœur fut miſe en terre, il me vint un exprès de la part du Docteur Harriſon avec une lettre, par laquelle il me marquoit qu'il ſortoit de chez M. Harris au départ du commiſſionnaire; & il me prioit inſtamment de partir auſſi-tôt ſa lettre reçue, ſi Amelie m'étoit chere: quoique, ajoutoit-il, ſi la fille ſuit les volontés de ſa mere, comme font la plupart, il ſeroit peut-être encore plus ſage à vous de reſter où vous êtes.

Je fis monter le meſſager dans ma chambre, & ce ne fut qu'avec peine que je tirai de lui, qu'un grand Ecuyer avec un équipage à ſix chevaux, étoit arrivé chez M. Harris, & que toute la ville diſoit que bientôt il devoit épouſer Amelie.

J'eus bientôt lieu de m'appercevoir de combien mon amour pour Amelie étoit ſupérieur à toute autre paſſion. L'idée de ma

chere Nancy s'effaça dans l'inſtant; je quittai cette pauvre ſœur ſans vie, qui m'avoit coûté des torrens de larmes; je laiſſai à d'autres le ſoin de ſes funérailles, & je pris la poſte, ou pour mieux dire, je volai vers Amelie, & deſcendis chez le Docteur, comme il m'en avoit prié par ſa lettre.

Ce bon ami m'apprit alors tout ce qui s'étoit paſſé pendant mon abſence. Mr. Winckworth étoit arrivé le jour même de mon départ, en grand équipage, & ſans délai, il avoit fait ſes propoſitions à M. Harris, offrant d'aſſurer la totalité de ſes grands biens à Amélie, de telle maniere qu'elle voudroit le lui preſcrire. La mere, ſans autre délibération, avoit accepté ſes propoſitions, & exigé de la maniere la plus preſſante l'aveu de ſa fille. Amelie avoit refuſé auſſi fermement de le donner, inſiſtant de ſon côté ſur le conſentement qu'elle avoit déjà donné à nôtre mariage; en quoi elle fut ſecondée fortement par le Docteur, qui lui avoit déclaré, comme il me le déclaroit alors, que nous devions nous regarder comme mari & femme, auſſi-bien que ſi la cérémonie eût déjà été faite.

Ces remontrances, me dit le Docteur, n'ont produit aucun effet ſur M. Harris; elle perſiſte toujours ouvertement dans la réſolution de marier ſa fille à Winckworth. Je l'ai auſſi attaqué lui-même, en lui repréſentant

préſentant qu'il cherchoit à enlever la femme d'un autre homme. Tout cela a été inutile; le jeune homme eſt trop amoureux pour écouter rien qui puiſſe le diſſuader de ſa paſſion.

Nous conſultâmes alors enſemble les moyens qu'il y avoit à ſuivre dans de pareilles circonſtances. Le Docteur s'oppoſa formellement à tout parti violent que je pourrois prendre contre Winckworth, que j'avois menacé aſſez mal à propos; diſant, que ſi je faiſois une pareille entrepriſe, il abandonneroit ma cauſe pour toujours. Je le lui promis ſur mon honneur: enfin il ſe détermina à faire une autre viſite à M. Harris, & m'aſſura que s'il la trouvoit encore auſſi opiniâtre, il ſe croiroit autoriſé à nous marier ſans attendre d'autre conſentement de la mere. Tout pere & mere, dit-il, eſt en droit de le refuſer; mais quand une fois ils l'ont donné, ils ne peuvent pas le retracter, à moins que les parties elles-mêmes ne leur en donnent un juſte ſujet par leur mauvaiſe conduite.

Le Docteur ayant fait cette viſite ſans obtenir un meilleur ſuccès qu'auparavant, il ne fut plus queſtion que d'examiner comment on pourroit avoir la préſence d'Amelie par ſtratagême. Car elle étoit alors tenue plus reſſerrée que jamais; elle couchoit toutes les nuits avec ſa mere, qui pendant le jour ne la perdoit pas de vue un ſeul inſtant.

Tandis que nous étions à délibérer ſur ce point, un marchand de vin de la ville vint viſiter le Docteur, pour l'informer qu'il venoit de mettre en bouteilles un muid d'excellent vin de Portugal, dont il offroit de lui céder une portion, diſant, qu'il devoit en envoyer à Me. Harris, le jour même, douze douzaines de bouteilles.

Le Docteur ſourit alors d'une idée qui lui vint dans la tête; & m'ayant pris en particulier, il me demanda ſi j'avois pour mon Amelie, aſſez d'amour pour riſquer de m'introduire chez elle dans un panier: je ſautai de joie à cette propoſition. Le marchand ſe prêta à notre projet ſur les inſtances du Docteur. Car, Madame, vous n'ignorez pas le crédit que ce digne homme s'eſt acquis dans toute la ville. Le Docteur promit de plus d'obtenir une permiſſion, & de faire la cérémonie dans ſa maiſon, ſi je pouvois trouver quelque moyen pour y faire venir Amelie.

Je fus donc tranſporté à la maiſon de Me. Harris dans ce panier, & dépoſé à l'entrée. Je n'y reſtai pas long-tems: l'on me porta plus loin, & on me chargea ſur un chariot pour me conduire dans une campagne à deux lieues de-là. J'entendis donner l'ordre, lorſque j'étois dans le veſtibule; & j'appris en même-tems qu'Amelie & ſa mere devoient m'y ſuivre le lendemain matin.

On me déchargea de deſſus le chariot, & on me mit dans une grande ſalle avec le reſte du bagage. J'y reſtai trois bonnes heures à attendre le ſoir avec impatience ; je déſirois fort de quitter ce poſte, où je me trouvois fort mal à mon aiſe, & de briſer ma priſon ; mais la fortune s'aviſa de me mettre plutôt en liberté par les moyens qu'on va voir. La maiſon où j'étois alors, avoit été laiſſée à la garde d'une fille. Cette fidelle ſervante vint dans la ſalle, avec le voiturier qui avoit conduit le char ; les bonnes gens s'étant donné des preuves de la plus grande tendreſſe, le garçon propoſa, & la fille y conſentit, d'ouvrir le panier & de boire enſemble une bouteille, penſant que dans la quantité leur maîtreſſe n'y prendroit pas garde. Ils ſe mirent ſur le champ en devoir d'exécuter leur projet, ils ouvrirent le panier, & furent fort étonnés de trouver ce qu'il contenoit.

Je profitai ſur le champ de la conſternation que je vis ſur le viſage de ces deux domeſtiques, & j'eus aſſez de préſence d'eſprit pour leur reprocher les ſecrets dont je venois d'être témoin. Je leur dis que leur conduite à mon égard me ſerviroit de regle, pour ſavoir ſi j'informerois Me. Harris tant de ce qu'ils avoient fait, que de ce qu'ils étoient prêts à faire : mais que s'ils me gardoient le ſecret, je garderois auſſi le leur. Je les inſtruiſis donc que mon deſſein étoit

de reſter caché dans la maiſon, pour attendre la commodité d'obtenir une entrevue ſecrette avec Amelie.

Dans la ſituation où ſe trouvoient ces deux domeſtiques, vous pouvez penſer que je n'eus pas beaucoup de peine à leur fermer la bouche. En un mot ils conſentirent à tout ce que je voulois. Je reſtai la ſoirée dans la chambre à coucher de ma chere Amelie, & le matin on me porta dans un vieux garde-meuble, où j'attendis qu'Amelie, que cette fille avoit promis d'informer, auſſi-tôt ſon arrivée, du lieu où j'étois caché, trouvât le moment favorable pour m'y venir voir.

Pardonnez ſi je vous interromps, me dit Miſſ Mathieu; mais vous me rappelez à la mémoire une folie que j'ouïs dire dans ce tems-là, quoique je fuſſe bien loin de vous; qu'un Officier, d'intelligence avec Amelie, avoit rompu la porte de la cave de ſa mere, & en avoit enlevé une grande quantité de vin. Je ne rapporte ceci que pour vous faire voir le fondement qu'ont la plupart des contes que l'on fait.

Booth répondit qu'on lui avoit dit à lui-même quelque choſe de ſemblable; enſuite il continua ſon hiſtoire, comme on va voir dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE VI.

Contenant bien des avantures ſurprenantes.

JE reſtai là, continua-t-il, un jour entier dans l'attente d'un bonheur, dont les approches chéries me donnoient tant de plaiſir; je n'aurois pas changé ma cachette pour le plus beau palais de l'Univers.

Un peu après la nuit tombante, Madame Harris arriva avec Amelie & ſa ſœur. Je ne puis vous exprimer combien mon cœur commença à palpiter. Si mes eſpérances croiſſoient à chaque moment, d'étranges appréhenſions, que je n'avois pas encore ſenties, vinrent s'y joindre & en altérer la douceur.

Après avoir reſté deux bonnes heures dans cet érat, j'entendis la marche d'une femme qui montoit dans l'eſcalier; j'eſpérois déjà que ce ſeroit Amelie: mais tout d'un coup la porte s'ouvrit, & Me. Harris parut elle-même, avec un viſage pâle comme la mort: elle avoit tout le corps tremblant, ſans doute, de colere; elle m'accabla des injures les plus ameres. Il n'eſt pas beſoin de vous répéter ce qu'elle dit; & même je ne le pourrois pas, tant j'étois anéanti & confondu dans ce mo-

ment. Le réſultat fut que je ſortis ſans voir Amelie.

Mais, dit Miſſ Mathieu, comment fûtes-vous donc ſi malheureuſement découvert?

Le voici, répondit Booth: La Dame ayant demandé au ſouper une bouteille de vin, dont les domeſtiques ni moi n'avions pas eu la préſence d'eſprit de nous pourvoir, on lui dit qu'il n'y en avoit point dans la maiſon, quoiqu'auparavant on lui avoit déclaré que tout étoit arrivé en bon état. Elle fit appeler la fille, qui, ne pouvant trouver ſur le champ aucune excuſe, prit le parti de ſe jetter aux genoux de Me. Harris, & lui ayant avoué le projet de prendre une bouteille de vin, qu'elle rejetta ſur le garçon, elle trahit mon ſecret.

Après avoir eſſuyé une veſperie d'un bon quart d'heure de la part de Me. Harris, je me laiſſai conduire juſqu'à la porte extérieure de la cour, d'où je partis dans une ſituation d'eſprit inconſolable pour revenir chez moi. La nuit étoit noire; il pleuvoit, & j'avois deux lieues à faire. Puis-je vous ajouter ces bagatelles comme des circonſtances qui augmentoient mon embarras?

Comment ſe peut-il faire, s'écria Miſſ Mathieu, que vous ſoyez ſorti de la maiſon ſans voir Amelie?

Je vous aſſure, Madame, répondit Booth, que j'en ai ſouvent été étonné moi-même: la vue de ſa mere m'avoit tellement trou-

blé l'eſprit, que jamais il n'y eut d'homme ſi imbécile que je le fus alors. Peut-être que mes tendres inquiétudes pour les chagrins d'Amelie en furent la principale cauſe. Quoi qu'il en ſoit, je ſortis de la maiſon, & j'avois déjà marché environ cent pas, lorſqu'au détour des murs du jardin, j'entendis une voix de femme, qui, d'un ton aſſez bas m'appeloit par mon nom. La perſonne de qui partoit la voix étoit bien près de moi; la nuit étoit ſi obſcure, que je ne pouvois la voir, & dans le trouble où j'étois, je ne reconnus même pas le ſon de ſa voix. Je lui répondis par un vers de Congrève qui ſe préſenta à mon eſprit; car je n'avois guere envie alors de chercher à réciter des vers. *Qu'eſt-ce qui appelle le malheureux qui fut Alphonſe?* A ces mots la dame ſe jetta dans mes bras en criant: Oh c'eſt mon Alphonſe: oui, mon unique Alphonſe. O Miſſ Mathieu, figurez-vous quels furent mes tranſports, quand je ſus que je tenois mon Amelie dans mes bras? Je l'embraſſai avec un tranſport que je ne puis vous exprimer; & je lui dis mille tendreſſes, autant qu'il eſt poſſible d'en dire en un moment: car l'allarme étoit déjà à la maiſon, Me. Harris n'ayant pas trouvé ſa fille; & la cour étoit déjà remplie de flambeaux & de cris de toute eſpece.

Je fis paſſer Amelie par-deſſus une porte, & ayant ſauté après elle, nous nous glif-

ſames le long d'une haie, dans une route toute oppoſée à celle qui conduiſoit à la ville, parce que j'imaginai que ce ſeroit par-là qu'on iroit à notre pourſuite. J'avois penſé juſte ; nous les entendîmes paſſer le long de cette route ; & j'ouïs la voix de Me. Harris elle-même, qui couroit comme les autres malgré l'obſcurité & la pluie. Par ce moyen nous leur échapâmes heureuſement, & grimpant par-deſſus la haie & le foſſé (en quoi mon Amelie me ſeconda dans tout le chemin en vraie héroïne), nous arrivâmes enfin à un petit chemin verd ; nous y trouvâmes un grand chêne touffu, qui nous mit à couvert pendant cette violente tempête.

Quand elle fut paſſée, & que la lune commença à paroître, Amelie medit qu'elle ſavoit très-bien où nous étions, & enfilant peu après un autre ſentier à droite, elle m'aſſura que ce chemin conduiſoit à une maiſon où nous ſerions ſurs & hors de tout ſoupçon. Je m'abandonnai à ſa conduite ; & à force de marcher, nous arrivâmes à une chaumiere éloignée d'environ une lieue de la maiſon de Me. Harris.

Comme il faiſoit une groſſe pluie, nous entrâmes ſans cérémonie dans cette chaumiere, où nous apperçumes une foible lueur.

Nous y trouvâmes une vieille femme ſeule auprès d'un petit feu. Elle ne nous eut

pas plutôt vus, que ſe levant tout d'un coup de ſon ſiége, elle recula en arriere, & donna des marques de la plus grande ſurpriſe. Amelie ſe remettant un peu, lui dit : Ne ſoyez pas étonnée, nourrice, ſi vous me voyez dans ce moment ſi mal équipée. La vieille, après avoir donné mille témoignages de joie, & exprimé ſes tendres inquiétudes pour cette Demoiſelle, qu'elle voyoit toute trempée d'eau, ſe mit en devoir d'allumer un grand feu ; en même tems elle demanda à Amelie la permiſſion de lui offrir de quoi ſe changer, diſant que ſes habits quoique groſſiers étoient blancs & propres, & qu'ils ſeroient beaucoup plus ſecs que les ſiens. Je me joignis ſi fortement à ſes inſtances, qu'Amelie, tout en diſant qu'elle ne craignoit pas de s'enrhumer, (elle a en effet le meilleur tempérament du monde) y conſentit à la fin. Je me retirai ſous un hangard pour donner à mon ange la liberté de s'habiller, dans la ſeule chambre baſſe dont cette chaumiere étoit compoſée.

A mon retour dans la maiſon, Amelie voulut que je changeaſſe auſſi, & que je priſſe un habit du fils de la bonne vieille..... Je ſuis bien aiſe, dit Miſſ Mathieu, de voir qu'elle ne vous oublia point. J'avoue que j'avois trouvé un peu de cruauté à vous avoir laiſſé ſortir ainſi à la pluie.... O Miſſ Mathieu, continua-t-il, ſans pren-

dre garde à ſa remarque, j'eus alors la commodité d'obſerver le grand pouvoir d'une beauté exquiſe, à laquelle rien ne peut ajouter ni diminuer. Amelie couverte des pauvres haillons de ſa nourrice, n'étoit guère moins belle que je l'avois vue paroître au bal ou dans une aſſemblée. Je le veux bien croire, repliqua Miſſ Mathieu; .... mais, je vous prie, pourſuivez votre hiſtoire.

La bonne vieille, continua-t-il, après nous avoir équippé de ſon mieux, & mis nos habits ſécher devant le feu, commença à nous faire des queſtions, & après bien des hélas, s'écria: Ma chere fille, j'ai l'ame bien inquiette, dites-moi quel eſt ce beau jeune homme? O Miſſ Amelie, j'ai bien peur que Me. ne ſache rien de toute cette affaire. Mais, nourrice, répondit Amelie, ſuppoſez que ce fut mon mari..... Oh, bon, ſi cela eſt, repliqua la nourrice. J'eſpère que c'eſt quelque bon gentilhomme bien riche, avec un beau caroſſe à ſix chevaux: & aſſurément quand il ſeroit le plus grand ſeigneur de tout le pays, vous le méritez bien..... Mais pourquoi eſt-ce que je m'amuſe à vous rendre les propos de cette bonne femme? Elle fit paroître la plus grande affection pour Amelie; & j'en fus d'autant plus charmé, que j'étois offenſé des ſoupçons qu'elle avoit eus ſur mon compte, & des malédictions qu'elle prononça

contre moi, ſi je n'étois pas un bon mari d'une ſi aimable Dame.

Je ſecondai ſi bien le parti dont Amelie m'avoit donné l'exemple, que la vieille n'eut pas le moindre doute que nous ne fuſſions réellement mariés. Elle nous dit par maniere de conſolation, que ſi ce mariage n'étoit pas auſſi favorable qu'il auroit pu l'être, madame avoit aſſez de richeſſes pour nous deux; & que le bonheur ne conſiſtoit pas toujours dans les grands biens. Elle commença à badiner de ce que madame Harris nous avoit mis à la porte; ce que j'avois bien pu dire ſans manquer à la vérité. Quand Amelie dit qu'elle eſpéroit bien que ſa nourrice ne nous trahiroit pas; la bonne femme répondit avec beaucoup de chaleur : vous trahir ! ma chere dame ? Non, quand le roi me donneroit tout ce qu'il a vaillant; quand madame m'offriroit ſa grande maiſon, & toute la ferme qui en dépend.

Enſuite la bonne femme courut au poulailler, tua un poulet, & le mit à la broche ſans autre cérémonie. Puis appelant pour l'aider, ſon fils qui étoit couché, elle ſe mit à préparer tout pour notre ſouper; & nous ſervit ce poulet d'une maniere ſi propre, je dirois preſque, ſi élégante, qu'il auroit fallu n'avoir jamais ſenti la faim, ou ne pas mériter le bonheur de la ſatisfaire, pour avoir quelque répugnance à en manger.

Ce mets fut accompagné d'un peu de bierre que notre bonne hôteſſe avoit, diſoit-elle, réſolu de ne pas déboucher avant les fêtes de Noël; mais, ajouta-t-elle, je ne m'attendois pas d'avoir jamais l'honneur de voir ma très-honorée dame dans cette pauvre maiſon.

Pour moi j'étois ſi content, qu'aucun objet au monde ne me faiſoit envie. Amélie même me paroiſſoit d'aſſez bonne humeur; elle me dit doucement à l'oreille, qu'elle s'appercevoit que le bonheur pouvoit habiter dans une chaumiere.

Une chaumiere! s'écria Miſſ Matthieu, une chaumiere avec ce qu'on aime, eſt un palais.

Quand notre ſouper fut finî, continua Booth, la bonne vieille voulut penſer à nos autres beſoins; elle nous pria avec inſtance d'accepter ſon lit, diſant qu'il étoit propre, quoique pas trop bon; & qu'elle alloit y mettre des draps blancs. Elle ajouta quelques autres propos qui firent un peu rougir mon ange. Quant à moi j'étois fou, & d'une étourderie ſans égale. Je conſentis ſi bien à la réſolution d'Amélie de paſſer toute la nuit debout, que ſi cela ne donna pas à la vieille quelque ſoupçon ſur notre mariage, ma conduite devoit lui inſpirer pour moi le dernier mépris.

Nous tachâmes de réſoudre la nourrice à ſe coucher dans ſon lit; nous ne pûmes y

réuſſir ; elle nous dit que grace au ciel elle ſavoit trop bien vivre pour cela : enfin elle fut ſi polie & ſi attentive, qu'il n'y eut pas moyen de la faire ſortir de la chambre de toute la nuit. Heureuſement nous entendions tous deux le françois : ainſi nous conſultames enſemble, même devant elle, ſur les meſures que nous avions à prendre dans une telle conjoncture. Enfin il fut réſolu que j'enverrois le fils de la nourrice à notre digne ami le docteur, avec une lettre pour le prier de venir nous joindre ici, parce que nous ne pouvions pas avec ſureté riſquer d'aller à la ville ; où nous penſions bien qu'avant le lendemain matin tout ſeroit déjà en allarme à cauſe de nous.

Ici Booth s'arrêta tout court en riant, & dit qu'il alloit raconter une inquiétude de ſa part, ſi ridicule, qu'il ne pouvoit même y penſer ſans rire.... Le lecteur apprendra ce que c'étoit dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE VII.

Suite de l'hiſtoire de Booth. Autres avantures ſurprenantes.

HELAS ! Miſſ Matthieu, s'écria Botth, qu'il faut ſouvent, bien ſouvent, bien peu de choſe, pour amener les plus grandes afflictions ! Vous ne devinez pas ſans doute, ce que je vais vous dire. Nous n'avions alors ni papier, ni plume, ni encre pour écrire.

Nous en fumes réduits à nous contenter d'un meſſage de bouche. Cependant nous nous étudiâmes pour le faire dans des termes qui ne puſſent pas donner le moindre ſoupçon de la ſituation préſente de nos affaires. En effet Amelie me dit tout bas, que je pouvois me confier à ce garçon ; qu'il avoit été ſon frere de lait, & qu'elle avoit bonne opinion de ſa fidélité. C'étoit en effet un garçon d'un excellent naturel : le docteur Harriſon, qui l'avoit pris dans ſa maiſon à la recommandation d'Amelie, lui avoit enſeigné à lire & écrire fort bien, & s'étoit donné la peine de lui inſpirer l'amour de la probité & de la religion. Il n'étoit pas même encore ſorti du ſervice du docteur ; mais ſeulement il étoit venu paſſer quelque tems chez ſa mere, à cauſe de la petite

vérole dont il avoit été attaqué, & dont il étoit tout nouvellement rétabli.

Si je vous en ai tant dit de ce garçon, continua Booth, c'eſt afin que vous ne ſoyez pas ſurpriſe de quelques hiſtoires que j'aurai occaſion de vous en rapporter par la ſuite.

Je vais maintenant, madame, vous apprendre un de ces accidens étranges, amenés par un enchaînement de circonſtances, que le pur haſard n'a jamais été capable de réunir, & qui, pour cette raiſon, ont donné dans les eſprits ſuperſtitieux naiſſance à la fortune, & à pluſieurs autres êtres imaginaires ſemblables.

Nous attendions donc avec impatience l'arrivée du docteur; notre meſſager avoit déjà tardé plus de tems qu'il n'en falloit; vous ſentez que ce tems ne nous paroiſſoit pas plus court qu'il n'étoit réellement: quand la nourrice, qui étoit ſortie de la maiſon pour quelque affaire, accourut à nous toute hors d'haleine, en criant: ma chere jeune dame, voilà le caroſſe de madame à la porte. A ces mots Amelie devint auſſi pâle que la mort; je craignis qu'elle ne tombât en foibleſſe. Que dis-je, je craignis? à peine conſervai-je moi-même l'uſage de mes ſens, & je n'étois guere en meilleur état que mon ange.

Tandis que nous étions dans cette cruelle ſituation, Amelie, renverſée ſur ſa chaiſe

avec un teint livide, tel qu'on peint un fantôme, moi-même à ſes pieds avec un viſage à-peu-près de la même couleur, & la nourrice criant & jettant de l'eau ſur le viſage d'Amélie, madame Harris entra dans la maiſon. A l'aſpect de cette ſcene, elle ſe jetta pareillement ſur une chaiſe, & demanda vîte un verre d'eau, que Miſſ Betty, ſa fille aînée, lui alla chercher. Pour la nourrice, rien n'étoit capable de faire impreſſion ſur elle, tant elle étoit effrayée du danger de ſa jeune maîtreſſe.

Le docteur venoit d'entrer dans la chambre, & accourant bruſquement à Amélie, après quelques diſcours qui marquoient ſon étonnement, il la prit par la main, lui fit mille amitiés, & dit que nous étions ici tous amis. Enfin il la mena toute chancelante à madame Harris. Alors Amélie ſe jetta aux genoux de ſa mere. Le docteur la fit lever, en diſant: Fi donc, Miſſ, cette poſture ne convient que devant le Tout-puiſſant. Je n'ai pas beſoin de vous faire remarquer cette ſingularité de ſa part, vous le connoiſſez; vous pouvez l'avoir entendu parler contre cet uſage de ſe préſenter aux hommes, dans la poſture la plus humble que nous puiſſions prendre devant l'Etre ſuprême.

Je paſſe ſur bien des circonſtances indifférentes. Nous ſûmes bientôt que le docteur avoit tout arrangé avec madame Harris, nous

allâmes droit à l'égliſe. Le docteur s'étoit pourvu d'avance des permiſſions néceſſaires pour nous marier.

Mais, reprit Miſſ Matthieu, où eſt donc cet accident ſi étrange ? Vous avez excité ma curioſité, & vous ne l'avez pas ſatisfaite.

Madame, répondit-il, vous avez raiſon ; le reproche eſt juſte. Je l'aurois ſans doute oublié ; mais vous ne devez pas en être ſurpriſe, ſi vous réfléchiſſez que je vous racontois la partie la plus intéreſſante de mon hiſtoire.... Mais avant que de vous apprendre cet accident ; il faut que je vous raconte ce qui étoit arrivé depuis la fuite d'Amélie de la maiſon de ſa mere. Madame Harris courut d'abord dans le chemin avec ſes domeſtiques ; & nous pourſuivit, du moins le croyoit-elle ainſi, dans la route qui conduit à la ville. Comme il faiſoit fort mauvais, & que la pluie tomboit à force, elle ſe mit à couvert dans un cabaret à bierre, à environ un demi mille de ſa maiſon, d'où elle envoya chercher ſon équipage : ainſi elle retourna à la ville avec ſa fille. Auſſi-ôt ſon arrivée, elle envoya chercher le docteur, qui étoit ſon conſeil ordinaire dans preſque toutes ſes affaires. Ils paſſerent la nuit enſemble, le docteur tachant par toutes ſortes de motifs de mettre cette dame à la raiſon ; il ne put pas y réuſſir, quoique, comme il me l'a dit depuis, Miſſ

Betty joignit auſſi ſes prieres les plus preſſantes.

Ici Miſſ Matthieu fit un éclat de rire ; Booth en ayant voulu ſavoir la raiſon, elle lui dit après quelques façons, que c'étoit la ſeule bonne choſe qu'elle eût jamais entendu dire de Miſſ Betty ; & même ajouta-t-elle, s'il faut vous le dire, (pardonnez-moi l'idée que j'ai de votre ſœur) je l'ai toujours priſe pour la plus franche hypocrite. Booth fit un ſoupir & dit, qu'il craignoit bien qu'elle n'en eût pas toujours ſi bien agi ; puis après s'être un peu remis, il continua ainſi.

Vous vous rappelez, madame, que j'avois envoyé au docteur un meſſage verbal. Il n'étoit queſtion que de l'informer où nous étions, & de le prier de venir nous y joindre, ou de nous envoyer un caroſſe pour nous conduire à l'endroit où il voudroit bien ſe trouver. Ce meſſage devoit être fait au docteur lui-même ; & le garçon avoit ordre, en cas qu'il ne fût pas chez lui, de l'aller chercher partout où il ſeroit. Il remplit ſa commiſſion à la lettre, & parla au docteur en préſence de madame Harris.

Ah le ſot, s'écria Miſſ Matthieu ! point du tout, répondit Booth, c'eſt un garçon intelligent ; vous aurez ſans doute lieu d'en convenir par la ſuite. Il n'avoit pas le moindre ſujet de ſoupçonner que le ſecret fût néceſſaire ; car nous avions pris tous les

ſoins poſſibles pour n'être point ſuſpects.... Eh bien, madame, cet accident, qui avoit paru ſi fâcheux, tourna tout-à-fait à notre avantage. Dès que madame Harris entendit ce meſſage, elle entra dans la plus violente colere, & accuſa le docteur d'être du complot, & de s'être ligué avec moi dans le projet d'enlever ſa fille.

Le docteur, qui juſqu'alors n'avoit employé que les voies de douceur, parla alors d'un ton tout différent. Il avoua le fait, & juſtifia ſa conduite. Il dit qu'il n'étoit pas homme à ſe mêler dans les affaires de famille des autres, & qu'il ne ſe ſeroit jamais mêlé des ſiennes, ſi elle ne l'en eût prié : mais que puiſque madame Harris elle-même l'acuſoit d'être entré pour quelque choſe dans cette affaire, il tâcheroit de s'en acquitter avec honneur, & ſur-tout de conſerver une jeune demoiſelle pour qui il avoit la plus haute eſtime : car, s'écria-t-il, (& en vérité il diſoit vrai) c'eſt le plus noble & le plus généreux cœur du monde. Vous-même, madame, ajouta-t-il, vous avez conſenti à ſon mariage ; à votre priere je m'en ſuis mêlé : enſuite il ajouta en ma faveur quelques particularités que la modeſtie ne veut pas que je répéte. Non, monſieur, reprit vivement Miſſ Matthieu, j'inſiſte une fois pour toutes, que vous laiſſiez là votre modeſtie.... Nous autres femmes nous n'aimons pas à entendre les louanges

les unes des autres ; je m'en vengerai en écoutant celles d'un homme, & ſur-tout d'un homme, ajouta-t-elle en ſouriant, que je n'en croirai peut-être pas meilleur pour cela. Eh bien, pour vous obéir, madame, continua Booth, le docteur eut la bonté de lui dire qu'il s'étoit informé de mon caractere, & qu'il avoit appris que j'avois toujours été un fils obéiſſant, & un frere plein d'affection. Or quiconque s'acquitte bien de ſes devoirs à ces deux égards, donne tout lieu d'eſpérer qu'il remplira auſſi bien les autres.... Il finit par dire, que le bonheur d'Amélie, ſon cœur & même ſa réputation, étoient intéreſſés dans cette affaire ; & que, comme il y avoit été employé, il étoit réſolu de la faire réuſſir ; puis tirant de ſa poche la permiſſion qu'il avoit obtenue, il déclara à madame Harris qu'il alloit partir ſur le champ & marier ſa fille partout où il la trouveroit. Ce diſcours, le ton du docteur, ſes regards & toute ſa conduite, qu'il ſait aſſez bien ménager pour inſpirer le reſpect & même la terreur, quand il le veut, firent peur à la pauvre madame Harris, & produiſirent plus d'effet que n'avoient fait toutes ſes raiſons & ſes prieres. Je vous ai déjà dit quelles en furent les ſuites.

Ainſi l'étrange accident de n'avoir point de plume, de papier ni d'encre, & de n'avoir pas voulu confier notre ſecret à ce

garçon, découvrit notre retraite à madame Harris. Cette découverte mit le docteur dans le cas de parler haut comme il fit, & enfin produisit l'heureux événement que je vous ai raconté, & que, comme notre mere l'a raconté depuis, rien n'auroit pu amener, que la chaleur avec laquelle le docteur s'exprima après cette découverte.

Eh bien, madame, me voilà marié avec ma chere Amélie. Vous pensez peut-être que, dans cet état, mon bonheur n'étoit pas susceptible d'accroissement : peut-être le croyois-je moi-même. Cependant je puis vous assurer avec vérité, que l'amour que j'avois alors pour Amélie, n'est pas comparable à celui que je sens actuellement pour elle. Heureuse Amélie ! s'écria Miss Matthieu. Si tous les hommes vous ressembloient, les femmes seroient trop heureuses. Je dis plus ; tout le monde le seroit autant qu'il peut l'être : car, sur mon ame, je crois que c'est de la maudite inconstance de votre sexe pour le nôtre, que provient la moitié des miseres de l'humanité.

Nous croyons devoir donner à nos lecteurs le tems de méditer sérieusement sur cette maxime importante. Pour cet effet, nous finirons ici ce chapitre.

CHAPITRE VIII.

Dans lequel nos lecteurs ſeront ſans doute partagés dans leurs ſentimens, ſur la conduite de M. Booth.

MONSIEUR Booth continua ſon hiſtoire de la maniere ſuivante.

Il ne ſe paſſa rien dans les premiers mois de notre mariage, qui mérite d'être raconté. Je n'ai pas beſoin de dire à Miſſ Matthieu, que je trouvai dans mon Amélie toutes les perfections dont la nature humaine eſt ſuſceptible. Madame Harris nous ſuſcita d'abord quelques traverſes. Elle avoit plutôt cédé au docteur, qu'elle n'avoit conſenti volontairement au mariage. Cependant peu-à-peu elle prit ſon parti, & à la fin parut parfaitement réconciliée avec nous. J'ai attribué cet heureux effet en partie aux bons offices de Miſſ Betty, qui s'étoit toujours déclarée de mes amies. Elle avoit beaucoup aidé à Amélie pour s'échapper, quoique je n'aie pas eu l'occaſion de vous le dire plutôt; & en tout elle s'étoit ſi bien conduite, du moins à l'extérieur, que ſa ſœur & moi nous la regardions comme vraiment attachée à nos intérêts.

Six mois après notre mariage, on aug-

menta mon régiment de deux compagnies nouvelles, & j'obtins dans l'une le grade de lieutenant. C'eſt dans cette occaſion, que Miſſ Betty nous laiſſa appercevoir pour la premiere fois une diſpoſition que nous n'avons que trop éprouvée depuis.

Nous y voilà, monſieur, dit Miſſ Matthieu; je ne m'étois pas tant trompée dans l'idée que j'avois de cette fille.... Ne me refuſez donc pas un peu de pénétration.... Je m'y connois.... &....

Miſſ Matthieu alloit faire une comparaiſon; mais Booth continua ainſi. Vous aurez la bonté de vous rappeler, madame, qu'il y avoit eu un traité entre madame Harris & moi, que j'aſſurerois à Amélie toute la fortune qu'elle pourroit avoir, excepté une certaine ſomme qui devoit être employée pour mon avancement à l'armée; mais le mariage n'ayant pas eu lieu, comme vous l'avez entendu, cette convention n'avoit point été réaliſée. Depuis que j'étois devenu l'époux d'Amelie, la mere n'en avoit jamais dit le moindre mot. Pour moi je déclare que je n'étois pas encore ſorti de ce délicieux ſommeil de félicité, où la poſſeſſion d'Amelie m'avoit plongé.

Ici Miſſ Matthieu ſoupira, & jetta ſur Booth le coup-d'œil le plus tendre: il continua ainſi ſon hiſtoire.

Bientôt après ma promotion, madame Harris prit un matin l'occaſion de me parler

ſur cette matiere. Elle me dit qu'ayant été avancé à la lieutenance ſans qu'il m'en eût rien couté, elle vouloit me fournir l'argent néceſſaire pour me faire monter d'un degré plus haut, & que s'il falloit même quelque choſe de plus que nous n'étions convenus, elle ne manqueroit pas de me le fournir, tant elle étoit ſatisfaite de la conduite que je tenois avec ſa fille, ajoutant qu'elle comptoit bien que j'étois toujours dans le même deſſein d'aſſurer à ma femme tout le reſte de ſa fortune.

Je répondis aux bontés de notre mere avec les ſentimens de la plus vive reconnoiſſance; & je lui proteſtai que ſi je poſſédois toutes les richeſſes du monde, je ſerois prêt à les mettre aux pieds de ma chere Amélie. Oui, quand je poſſéderois dix mille mondes.... le Ciel m'en eſt témoin.

Madame Harris parut enchantée de la vivacité de mes ſentimens, & dit qu'elle alloit ſur le champ envoyer chercher ſon notaire, & lui donner les ordres néceſſaires. La converſation ne fut pas pouſſée plus loin ſur ce ſujet.

Depuis cet inſtant je remarquai une altération ſenſible dans la conduite de Miſſ Betty. Elle devint plus réſervée avec ſa ſœur & avec moi: à la moindre occaſion, elle étoit biſarre & de mauvaiſe humeur; & même elle affectoit de parler, ſur-tout devant

devant ſa mere, des ſuites fâcheuſes d'un mariage imprudent. Si par haſard il m'échappoit en public de faire quelques amitiés, ou de dire quelques douceurs à Amélie, elle plaçoit toujours quelques remarques malignes ſur le peu de durée des paſſions violentes. Enfin, quand j'exprimois un ſentiment de tendreſſe pour ma femme, ſa ſœur diſoit méchamment; je ſouhaite vous en entendre dire autant dans ſept ans d'ici.

C'eſt la réflexion qui nous a fait remarquer après coup toutes ces choſes. Dans le moment même, Amelie & moi étions trop délicieuſement occupés l'un & l'autre, pour ſonger à pénétrer ce qui ſe paſſoit dans l'ame des autres.

Malheureuſement pour nous, le notaire de madame Harris étoit allé faire un voyage à Londres, où il reſta plus d'un mois. Comme elle ne ſe ſoucioit pas de confier ſes affaires à un autre, l'arrangement fut ſuſpendu juſqu'à ſon retour.

Amelie qui étoit enceinte alors, m'avoit ſouvent marqué ſon appréhenſion que je ne fuſſe commandé quelque jour; elle m'avoit juré que ſi cela arrivoit, quand même elle ne ſe trouveroit pas dans le même état qu'actuellement, elle en auroit un chagrin inconcevable. Elle me faiſoit ces repréſentations avec tant de tendreſſe, & d'un air ſi touchant, que, pour éviter pareille choſe, je tâchai d'obtenir d'être transféré dans les

gardes à cheval, parce que cette troupe va rarement en campagne, & ne marche que quand le roi commande en perſonne. Je trouvai un officier pour cela; nous convînmes de nos arrangemens, & madame Harris avoit ordonné que l'argent que j'aurois à donner fût tout prêt, malgré les oppoſitions de Miſſ Betty, qui tout ouvertement cherchoit à l'en diſſuader, allégant pour raiſons que cet échange étoit à mon déſavantage; que je ne pourrois plus après cela eſpérer d'avancer dans l'armée, ſans oublier en même tems de jetter au haſard certains traits très-préjudiciables à ma réputation & à mon courage.

Quand tout fut convenu, les deux commiſſions furent expédiées, & il n'y manquoit plus que la ſignature du roi. Un jour, à mon retour de la chaſſe, Amélie vint à moi, & m'embraſſant tendrement, s'écria: mon cher mari, j'ai des nouvelles pour vous qui me comblent de plaiſir. Il n'y a rien aſſurément de ſi heureux que l'échange que vous avez fait. Le régiment dans lequel vous étiez, a ordre de partir pour Gibraltar.

Je reçus ces nouvelles avec moins de tranſports qu'elle ne s'y étoit attendu. Je lui répondis froidement, que puiſque cela étoit, je ſouhaitois de tout mon cœur que les commiſſions fuſſent ſignées. Que dites-vous, repliqua Amelie avec ſurpriſe. Ne m'avez-vous pas aſſuré que tout étoit fait à

votre air glacé me fait mourir de frayeur..... mais j'entre dans de trop petits détails. Cette lettre venue par la poſte étoit de l'officier avec qui j'avois fait l'échange; il me marquoit que, quoique le roi n'eût pas ſigné nos commiſſions, le marché devoit tenir; qu'ainſi il inſiſtoit comme un droit, & me demandoit comme une faveur de le laiſſer aller à Gibraltar à ma place.

Cette lettre leva tout d'un coup mes incertitudes. Elle m'apprenoit que nos commiſſions n'étoient pas ſignées, & qu'ainſi l'échange n'étoit point conſommé. Par conſéquent mon homme n'avoit aucun droit d'exiger que je le laiſſaſſe partir: quant à ce qu'il me le demandoit comme une faveur, il étoit clair que je ne pouvois y conſentir qu'aux dépens de mon honneur. Je me trouvai donc réduit à l'alternative la plus terrible où un homme puiſſe ſe rencontrer: &, je vous l'avoue ſans honte, l'honneur ne fut pas ſi ſupérieur à l'amour qu'il auroit dû l'être. La penſée d'abandonner Amelie, dans l'état où elle étoit, aux ſouffrances & peut-être à la mort, m'étoit inſupportable; il ne falloit pas moins que la conſidération de mon honneur qui me boureloit l'ame, pour remporter la victoire dans ce combat.

Il n'y a point de femme au monde, s'écria Miſſ Mathieu, qui mépriſe tant le défaut de cœur dans un homme que moi; cependant,

permettez-moi de le dire, vous futes peut-être un peu trop ſcrupuleux dans cette occaſion.

Vous conviendrez, Madame, répondit Booth, que qui viole les loix de l'honneur dans la plus petite circonſtance, doit être traité de même que le plus criminel. Il n'y a point d'excuſe, point de pardon à eſpérer; & on n'a rien fait du tout, ſi on laiſſe quelque choſe à faire. Si le combat avoit été ſi terrible en moi-même, jugez de ma ſituation en préſence d'Amelie? Le moyen de ſupporter ſes ſoupirs, ſes larmes, ſa déſolation, ſon déſeſpoir? Comment pouvois-je m'enviſager comme la cauſe de ſes ſouffrances? ou ſoutenir l'idée d'être le maître de lui donner un ſoulagement préſent, & la refuſer? Car j'étois préciſément dans ce cas.

Miſſ Betty étoit redevenue mon amie. Elle ne m'avoit pas dit un ſeul mot agréable depuis plus de quinze jours; & maintenant elle m'élevoit juſqu'au ciel, & blamoit auſſi ſévérement ſa ſœur à qui elle reprochoit, comme une foibleſſe mépriſable, de préférer ma ſureté à mon honneur. Elle dit à cette occaſion mille choſes déplaiſantes que je ne vous répéterai pas.

Au milieu de cette diſcuſſion, le bon docteur vint dîner chez Me. Harris, & à ma priere il nous dit ſon ſentiment ſur cette matiere.

Ici Mr. Booth fut interrompu par l'arrivée d'un homme dont nous parlerons dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE IX.

Contenant une ſcene bien différente de celle du précédent Chapitre.

LE gentilhommme qui arriva étoit le géolier, ou ſi vous voulez, comme il aimoit qu'on le nommât, le gouverneur de la priſon.

Il fit ſi peu de cérémonie à ſon arrivée, que le verrouil que nous avions mis en dedans obéit, & la porte s'ouvrit ſur le champ. Tout en entrant il dit à Miſſ Mathieu qu'il lui apportoit une bonne nouvelle, pour laquelle il exigeoit une bouteille de vin de récompenſe.

Cette demande lui ayant été accordée, il apprit à Miſſ Mathieu que le gentilhomme bleſſé n'étoit point mort, & même que ſa bleſſure n'étoit pas mortelle; que la perte de ſon ſang & peut-être la frayeur lui avoient occaſionné un évanouïſſement; mais, Madame, ajouta-t-il, je crois que ſi vous voulez employer les moyens propres, vous pouvez être cautionnée demain. J'attends le procureur ce ſoir; char-

gez-le de votre affaire; je vous garantis que c'eſt une choſe ſure. Il eſt vrai qu'il faudra diſtribuer de l'argent; ces gens en demandent toujours un peu en pareils cas. Pour moi je ne cherche jamais à garder les priſonniers plus long-tems que la loi ne le demande; ſoyez-en convaincue, ſitôt que j'apprends qu'ils peuvent obtenir leur élargiſſement ſous caution, je ne manque jamais de le leur dire. Jamais je ne fais de marché avec eux, non plus; j'aime mieux m'en remettre à la généroſité des Meſſieurs & des dames: c'eſt ma méthode. Je ne ſoupçonne pas des gens comme il faut de manquer de généroſité.

Miſſ Mathieu répondit aſſez foiblement à toutes ces belles propoſitions. Elle dit que n'ayant rien fait dont elle ſe repentît, elle étoit abſolument indifférente à tout ce qui en pourroit arriver. Tout ce que je puis vous dire, ajouta-t-elle, c'eſt que ſi ce miſérable vit encore, c'eſt le plus grand coquin du monde. Ainſi, au lieu de lui dire un mot de caution, elle le pria de la laiſſer encore ſeule avec Mr. Booth. Le géolier lui repliqua: En effet, Madame, peut-être vaudra-t-il mieux reſter un peu plus longtems ici, ſi vous n'avez pas de caution prête, que de la payer trop cher. D'ailleurs, dans un ou deux jours, quand le gentilhomme ſera tout-à-fait hors de danger, ces mêmes gens qui aujourd'hui exi-

geroient une ſomme exorbitante, ne pourront plus rien prétendre. A coup ſûr, vous ne manquerez de rien ici. On peut avoir pour de l'argent tout ce qu'il y a de mieux pour le boire & le manger : je m'en flatte, ma maiſon peut le diſputer aux meilleures auberges. Le capitaine que voilà n'avoit pas beſoin d'être ſi honteux d'avouer ce qu'il eſt, quand il eſt entré ici ; nous avons eu des capitaines & d'autres grands perſonnages ici avant lui : & il n'y a pas de mal à cela, je m'en flatte. On trouve quelquefois des gens diſtingués dans des lieux qui ne leur conviennent pas moitié ſi bien ; permettez-moi de vous le dire, capitaine Booth ; oui, ceci ſoit dit en paſſant.

Je vois, Monſieur, répondit Booth, un peu déconcerté, que vous êtes bien informé de mon état ainſi que de mon nom. Oui, Monſieur, dit le géolier ; & je vous en honore d'autant plus. J'aime les gens de guerre moi : j'ai été à l'armée auſſi autrefois, tel que vous me voyez, dans le régiment du comte d'Oxford. Il eſt vrai que j'étois ſimple volontaire ; mais j'avois aſſez d'argent pour acheter une place de quartier-maître, quand il me prit envie de me marier ; ma femme ne voulut pas ſouffrir que je reſtaſſe dans le militaire. Elle aimoit la vie ſimple & unie ; c'eſt ce qui m'a fait prendre cette profeſſion.

Sur ma parole, Monſieur, répondit

Booth, vous avez bien fait de conſulter les inclinations de votre femme. Mais voudriez-vous bien ſatisfaire ma curioſité ? qui eſt-ce qui vous a appris que j'étois homme de guerre ? car il me ſemble que mon habillement n'a pu me trahir.

Trahir ! répondit le géolier, il n'y a point de trahiſon à cela, je crois ..... je ne ſuis pas un homme à trahir les gens : mais à vous voir ſi réſervé, & de ſi mauvaiſe humeur, vous me feriez preſque croire qu'il y a quelque choſe de plus grâve dans votre affaire. Si cela eſt, vous pouvez me le confier ſans héſiter, je vous en aſſure : excuſez, ſi je vous parle ainſi : mais le plutôt c'eſt le mieux : voilà tout. D'autres pourroient vous venir offrir leurs ſervices ; dans pareils cas les premiers doivent avoir la préférence. Voilà tout. Les Cauſeurs ſont odieux, n'en doutez pas, & on ne s'embarraſſe pas de paſſer pour tel, quand on peut s'en empêcher, à cauſe des mauvais traitemens que cela attire : il eſt même dangereux d'avoir trop de confiance, & quand il y a la ſureté, & de l'argent d'un côté, & la potence de l'autre ..... je ſais le parti qu'un homme ſage a à choiſir.

Que diable voulez-vous dire avec tout ce verbiage ? s'écria Booth.

Ne vous fâchez pas, je vous prie, reprit le géolier : ce que j'en dis eſt pour votre bien ; & ſi vous avez été..... vous m'enten-

dez, je crois..... Non ma foi, répondit Booth, ſur mon honneur, je ne vous entends pas.

Eh bien, eh bien, repliqua le géolier, avec un ſourire amer & mépriſant; ſi vous traitez ſi mal les gens qui vous veulent du bien, il faudra en voir les ſuites..... Pour moi, je ſais bien que je n'aurois pas pour deux ſols de confiance en Robinſon.

Qu'entendez-vous par-là, s'écria Booth, quel eſt ce Robinſon?

Vous ne connoiſſez pas Robinſon, reprit le géolier fort ému? Booth ayant répondu que non; celui-ci, après avoir donné quelques marques de ſurpriſe, s'écria: Eh bien, capitaine, il faut avouer que vous êtes le ſeul parmi tous les gentilshommes que j'ai vus. Cependant j'ai un avertiſſement à vous donner: Mr. Murphy & Robinſon ont beaucoup diſputé à votre occaſion cette après dîné: pendant plus d'une demi-heure, je les ai entendus pluſieurs fois nommer le capitaine Booth: pour moi je ne répondrois pas que Mr. Murphy ne ſoit déja allé travailler à cette affaire; mais ſi vous prétendez me donner le change, ni rien faire de ſemblable, j'irai de ce pas trouver Mr. Trasher; j'ai aſſez de crédit dans ſon eſprit pour faire travailler à votre procès.

Ah nous y voilà donc, s'écria Booth,

vous me prenez réellement pour un voleur de grand chemin.

Ne vous fachez pas, je vous prie, capitaine, répondit le géolier; dans ce tems-ci, il y a beaucoup de gens dans le monde qui font pis encore. D'honnêtes gens peuvent ſe trouver dans la détreſſe; quand ils y ſont une fois, je ne vois guere de reſſource meilleure que le grand chemin. Bien de braves gens ſe ſont trouvés dans le cas, à ma connoiſſance, & des gens qui avoient autant d'honneur, que qui que ce ſoit au monde.

Eh bien, Monſieur, dit Booth, je vous aſſure que je ne ſuis point de ces gens d'honneur que vous dites.

Miſſ Mathieu, qui avoit été long-tems, ainſi que Mr. Booth, ſans entendre le géolier, ne ſut pas plutôt ce qu'il vouloit dire, qu'elle ſe mit contre lui dans une furieuſe colère, à laquelle il ne s'attendoit pas. Mr. dit-elle au géolier, comment oſez vous inſulter un honnête homme, qui a eu l'honneur de ſervir avec commiſſion de Sa Majeſté, comme vous en convenez vous-même. Si ſes malheurs l'ont conduit ici, il n'y a point de loi qui autoriſe un drôle comme vous à lui faire inſulte..... Drôle! murmura le géolier..... Je ne vous conſeille pas, Madame, de vous ſervir de pareils termes avec moi..... Quoi, repliqua Miſſ Mathieu en fureur, vous oſez me

menacer ! qu'il ne vous arrive pas de paſſer par-deſſus les bornes de votre pouvoir par rapport à moi : car je vous pourſuivrois à toute outrance.

Il s'éleva entr'eux une forte altercation, juſqu'à ce que Booth ſe rendit médiateur, & appaiſa le géolier qui ne demandoit pas mieux qu'un accommodement ; car il avoit affaire à forte partie. D'ailleurs, il ne vouloit pas irriter Miſſ Mathieu, qu'il s'attendoit de voir ſortir le lendemain ſous caution, & qui avoit plus d'argent de reſte qu'il ne comptoit qu'elle en dût emporter. A l'égard des procédés violens & illégitimes, la Dame avoit montré trop de connoiſſance pour avoir rien à craindre de tel. Ainſi le Gouverneur prenant un ton plus doux, proteſta que s'il avoit offenſé le Capitaine, il lui en demandoit pardon de tout ſon cœur : que s'il avoit ſu qu'il fut réellement Capitaine, il n'auroit pas écouté de tels ſoupçons. Que le nom de Capitaine eſt un titre fort commun dans cet endroit, & que prennent bien des gens qui n'ont jamais été à l'armée, ou du moins qui n'ont été que ſimples ſoldats comme lui. Vous conviendrez avec moi, Capitaine, ajouta-t-il, que votre habillement n'eſt pas militaire, (en effet, il étoit vêtu d'un drap ſimple)... je ne connois pas dans le monde un plus grand coquin que ce Robinſon dont je parlois. Non en vérité, Monſieur : je

ſouhaite qu'il ne ſe trame pas quelque complot contre vous. En tout cas, je ferai tout ce que je pourrai auprès de Mr. Murphy pour l'empêcher. Comptez que c'eſt, en fait de procédure, l'homme du monde le plus habile; ſes ennemis mêmes en conviennent: comme je lui procure le plus d'affaires qu'il m'eſt poſſible, (& dans une priſon comme celle-ci, il eſt ſûr qu'il s'en préſente beaucoup,) un ſervice en demande un autre. Je ne penſe pas qu'il voulut entrer dans aucun complot pour faire tort à un de mes amis, du moins quand je ne le lui demande pas: ſurement il ne ſeroit pas honnête homme, s'il le faiſoit.

Booth fut alors convaincu que Mr. Robinſon, qu'il ne connoiſſoit encore que de nom, étoit le joueur qui lui avoit eſcroqué ſon argent au jeu. Miſſ. Mathieu, qui étoit impatiente de cette longue interruption, exigea du géolier qu'il les laiſsât ſeuls. Dès qu'il fut parti, Mr. Booth la félicita de la nouvelle qu'elle venoit de recevoir, que le bleſſé étoit en bon train de guériſon. A quoi elle répondit après une petite pauſe; il y a peut-être quelque choſe que vous ne ſoupçonnez pas, qui fait que je reçois votre compliment avec plus de plaiſir, que le premier avis que ce miſérable ait échappé au ſort qu'il mérite: car je vous proteſte qu'en lui-même il ne me dédommage pas de l'interruption de ma curioſité. Mainte-

nant j'eſpère que nous ne ſerons plus interrompus, juſqu'à ce que vous ayez fini toute votre hiſtoire..... Vous en étiez, ce me ſemble, au combat que vous eutes à ſoutenir pour quitter votre chere, votre heureuſe Amelie. Eh pouvez-vous la juger heureuſe dans une telle ſituation, s'écria Booth? Oui, répondit Miſſ Mathieu, on eſt heureuſe dans quelque ſituation que ce ſoit avec un tel mari: au moins je me croirois telle, moi qui ai éprouvé tous les revers de la fortune; mais je n'étois pas née pour être heureuſe. Je puis dire avec le poëte: *L'encre la plus noire de la fortune étoit faite pour moi, & quand le deſtin a écrit mon nom, il a fait un pâté.*

Non, non, ma chere Miſſ Mathieu, répondit Booth, banniſſez ces idées triſtes & mélancoliques. Le ſort, j'eſpère, vous réſerve des jours plus heureux..... Croyez vous, Mr. Booth, repliqua-t-elle? Je crois que vous ſavez le contraire. Oui, vous le ſavez, car vous ne pouvez pas l'avoir oublié..... Toutes les Amelies du monde ne peuvent pas en avoir tout-à-fait effacé la mémoire. Il n'eſt pas en notre pouvoir d'oublier entiérement..... ſi cela étoit, j'aurois lieu de croire..... mais je ne ſais ce que je dis..... continuez, je vous prie, votre hiſtoire.

Booth par ſa promtitude à lui obéir, fit voir qu'il y prenoit réellement plaiſir. A

parler franchement, ſi on raſſembloit tout ce que Miſſ Mathieu avoit laiſſé échapper de tems en tems ſans le vouloir, il ſemble qu'on en pourroit tirer des conſéquences capables de donner des idées aſſez déſagréables pour un mari conſtant. Booth continua de raconter ce que l'on verra dans le livre ſuivant.

LIVRE III.

CHAPITRE I.

Dans lequel Mr. Booth reprend ſon hiſtoire

J'ALLOIS, ſi je ne me trompe, Madame, continua Booth, vous dire le ſentiment du Docteur, lorſque le géolier eſt venu nous interrompre.

Le Docteur ayant entendu les conſeils que l'on me donnoit de part & d'autre, c'eſt-à-dire, Me. Harris pour reſter, & Miſſ pour partir, à la fin y joignit auſſi ſon ſentiment. Pour Amelie elle fondoit en larmes & gardoit le ſilence; moi je n'étois guère en meilleure ſituation qu'elle.

Les commiſſions n'étant pas ſignées, dit le Docteur, on peut dire que vous êtes toujours dans le même régiment; ainſi je vous crois dans l'obligation de partir pour cette expédition. Votre devoir envers le Roi & la patrie, de qui vous avez mangé le pain, le demande de vous; & c'eſt un devoir d'une nature trop importante pour admettre le moindre manquement. Le ſoin

de votre réputation demande auſſi que vous partiez. Le monde pourroit blâmer votre ſéjour ici : ſi même il étoit bien informé des choſes, il ne vous traiteroit pas ſi doucement. Il faudroit vous attendre d'en voir exagérer toutes les circonſtances à votre déſavantage, & diminuer tout ce qui pourroit contribuer à votre juſtification : vous ſeriez timpaniſé par-tout, & regardé comme un lâche & un poltron : on ne vous feroit aucune grace. Vous ne connoiſſez que trop le penchant des hommes à la médiſance, & le cruel plaiſir qu'ils prennent à ternir la réputation des autres : l'uſage que nous devons faire de cette connoiſſance eſt de ne point donner priſe à leur malignité ; car il eſt difficile de rencontrer un homme aſſez ſcrupuleux pour n'avoir pas donné quelquefois la plus légere cauſe de le cenſurer ; méchant comme eſt le monde, il groſſit les objets dix fois plus qu'ils ne ſont réellement ; quand donc nous crions avec chaleur contre les mauvaiſes langues qui aggravent les choſes pour les blâmer, nous ne devrions pas oublier que ſouvent nous y donnons lieu par notre imprudence. Reſſouvenez-vous, mon enfant qu'il y va ici de votre honneur. Or vous ſavez combien dans ces ſortes de cas l'honneur d'un militaire eſt une choſe délicate. C'eſt un tréſor qu'on ne ſauroit eſſayer de vous ravir ſans ſe déclarer votre ennemi. Ainſi

vous devriez conſidérer comme tel, quiconque, avec cette connoiſſance, chercheroit à vous faire perdre l'honneur en vous priant de reſter.

Entendez-vous cela, ma ſœur? s'écria Miſſ Betty..... Oui, je l'entends, répondit Amelie, avec plus de courage que je ne lui en avois encore vu; & je donnerois ma vie pour conſerver ſon honneur; oui, je le conſerverai, quand je devrois l'acheter à ce prix; & puiſque le Docteur Harriſon eſt d'avis que Mr. Booth doit partir, j'y donne mon conſentement. Allez mon cher mari, s'écria-t-elle, en ſe jettant à genoux; puiſſent tous les Anges du ciel vous garder & vous ramener ſain & ſauf.... Je ne puis répéter ſes paroles ſans en être vivement affecté, dit-il, en eſſuyant ſes yeux; les termes ne peuvent rendre toute l'excellence de cette chere femme: en vérité, Miſſ Mathieu, elle poſſéde toutes les perfections de la nature humaine.

Je ne vous fatiguerai pas plus long-tems de ce qui ſe paſſa dans cette occaſion, ni de la querelle que Me. Harris eut avec le Docteur. La bonne mere ne pouvoit ſouffrir que je quittaſſe ſa fille dans l'état où elle ſe trouvoit. Elle tomba avec fureur ſur l'état des gens de guerre, & maudit le jour où ſa fille avoit épouſé un militaire; ſans oublier le Docteur qui avoit eu beaucoup de part à ce mariage. Je ne détaillerai pas

non plus la ſcène tendre qui ſe paſſa entre Amelie & moi avant mon départ.

Ah, reprit Miſſ Mathieu, je vous prie de ne pas m'en priver. Rien ne me fait tant de plaiſir que les ſcènes de tendreſſe. Je ſerois charmée de ſavoir, s'il étoit poſſible, juſqu'à la moindre ſyllabe qui fut prononcée de part & d'autre.

Je vous la rapporterai donc, répondit Booth, auſſi-bien qu'il ſera en mon pouvoir: je m'en rappellerai facilement la plus grande partie: car l'impreſſion ne s'en eſt jamais effacée de ma mémoire.

Il continua donc, pour complaire à Miſſ Mathieu. Mais, de crainte que tous nos lecteurs ne ſe trouvent pas de même goût qu'elle, nous tâcherons, ſelon notre uſage ordinaire, de nous accommoder à toutes les humeurs, & nous placerons cette ſcène dans un Chapitre exprès. Ceux de nos lecteurs qui n'aiment pas, ou peut-être ne connoiſſent pas le plaiſir de la tendreſſe, pourront la paſſer, ſans que cela interrompe en aucune ſorte le fil de la narration.

CHAPITRE II.

Contenant une ſcène très-tendre.

MADAME, continua Booth, le Docteur paſſa la ſoirée chez Madame Harris, où je lui fis compagnie pour fumer, comme il diſoit, ſa pipe d'oreiller; Amelie s'étoit retirée dans ſon appartement, il y avoit déjà une bonne demi-heure. Quand j'allai la rejoindre, je la trouvai à genoux dans une poſture où jamais je ne la troublois. Quelques minutes après, elle ſe leva, accourut à moi, & me dit en m'embraſſant, qu'elle venoit de demander au Ciel la réſolution néceſſaire pour ſoutenir le choc le plus cruel qu'elle auroit jamais à eſſuyer. Je lui rappelai dans l'eſprit combien plus amer ſeroit notre adieu au lit de la mort, quand il faudroit nous ſéparer pour ne plus nous revoir, du moins dans ce monde. Je tachai alors de diminuer les objets qui l'affectoient le plus, & particulierement les dangers que j'allois courir. Elle parut recevoir quelque conſolation à cet égard..... mais pour le tems que pouvoit durer mon abſence, ni l'éloignement des lieux où j'allois, c'eſt ce que toute ma rhétorique ne pouvoit lui déguiſer. Oh Ciel, s'écria-t-

elle, fondant en larmes, puis-je penſer à la diſtance immenſe que les terres & les mers vont mettre entre nous? voyez le coup d'œil qu'on apperçoit de cette montagne dans notre parc, où j'ai paſſé de ſi doux momens avec mon cher mari? Quelle diſtance juſqu'à la plus haute montagne qu'on voit de-là! Qu'eſt-ce que tout cela, en comparaiſon de celle qui va ſe trouver bientôt entre nous! Ne ſoyez pas ſurpris de cette idée: vous devez vous rappeler, mon cher ami, que cette même idée m'eſt venue dans cet endroit même, dans un tems où mon ame prévoyoit déjà la fâcheuſe circonſtance où je me trouve aujourd'hui. Je vous priois alors avec inſtance de quitter le ſervice: pourquoi ne l'avez-vous pas fait? Ne vous diſois-je pas alors, que la plus petite chaumiere ſeroit pour moi un paradis avec vous? oui, je la regarderois encore de même; pourquoi mon cher Booth ne penſe-t-il pas comme moi? Mon amour eſt-il donc ſupérieur au ſien? où eſt donc le déshonneur, mon cher? ou s'il y en a, qui eſt-ce qui viendra nous le reprocher dans notre petite cabane? Eſt-ce la gloire & la réputation qui font le bonheur de mon mari, plutôt que la poſſeſſion de ſon Amelie? Va donc, achette-les à mes dépens: il t'en coutera quelques ſoupirs, & peut-être quelques larmes à notre ſéparation. Enſuite de nouveaux ob-

jets, un genre de vie nouveau effaceront de ta penſée l'idée de ta pauvre Amelie. Mais moi! quel ſoulagement aurai-je dans mon affliction? Aucune ſcène nouvelle ne pourra t'éloigner un inſtant de mon ſouvenir. Tous les objets que j'enviſagerai, rappelleront à mes yeux ton idée chérie, de la maniere la plus vive. Voilà le lit où tu as repoſé: ce fauteuil a ſervi pour t'aſſeoir. Tu t'es poſé ſur ces bancs. Tu m'as lu tous ces livres. Pourrai-je me promener parmi ces fleurs, ſans conſidérer celles que tu aimois le plus, celles que tu as plantées & cultivées de tes propres mains? Puis-je voir de deſſus cette montagne une ſeule perſpective agréable que tu ne m'aies montrée pluſieurs fois? C'eſt ainſi, Madame, qu'elle s'exprimoit. La femme, comme vous voyez, eſt toujours ſure de l'emporter ſur nous..... Puiſque vous en parlez, dit Miſſ Mathieu en ſouriant, j'avoue que j'ai fait la même obſervation. Il ne nous eſt que trop ordinaire de ne conſidérer que nous ſeuls; Mr. Booth,..... vous allez entendre, reprit-il..... Enfin l'idée de ſon état actuel lui vint dans la penſée..... Mais, ajouta-t-elle, ſi ma ſituation, même en ſanté, m'eſt ſi inſupportable, comment pourrai-je ſoutenir votre abſence dans les douleurs & les dangers d'une couche? Ici elle s'arrêta, & me regardant avec toute la tendreſſe

imaginable elle reprit ainſi: Suis-je donc aſſez miſérable pour ſouhaiter votre préſence dans un inſtant ſi cruel! Ne dois-je pas me réjouir, au contraire, de ce que vous ne ſerez pas à portée d'entendre mes cris, & de ſavoir mes douleurs! Si je meurs, vous aurez du moins échappé à l'horreur d'une ſéparation dix mille fois plus terrible que celle-ci. Allez donc, allez, mon cher; la circonſtance qui me faiſoit le plus redouter votre départ, eſt préciſément celle qui me détermine entiérement à le ſupporter. Je vois maintenant que je ne cherchois qu'à étayer de votre force ma propre foibleſſe, & à ſoulager mes douleurs aux dépens des vôtres. Croyez-moi, mon amour, je me fais honte à moi-même.... Je la pris dans mes bras avec des tranſports qu'il n'eſt pas poſſible de vous exprimer; je l'appelai mon héroïne.... En effet jamais femme n'a mieux mérité ce nom. Nous reſtâmes quelque tems en ſilence, toujours ſerrés dans les bras l'un de l'autre..... Je ſuis convaincue, dit Miſſ Mathieu, en ſoupirant, qu'il y a des momens que rien au monde n'eſt capable de payer.

Enfin le matin fatal arriva. Je m'efforçai de cacher toute la déſolation de mon cœur; & j'affectai la plus grande gaieté. Amelie en fit autant. Armés de ces ſentimens, nous deſcendimes pour déjeuner avec toute la famille; mais nous avions le

cœur trop rempli pour pouvoir manger. Le Docteur avoit paſſé ce matin plus d'une heure avec Me. Harris, pour la conſoler de mon départ. Il employa tout ſon art pour adoucir l'affliction de la pauvre Amelie. Ce ne fut ni en combattant la folie qu'il y a à ſe chagriner, ni en lui conſeillant ſérieuſement de prendre ſon parti; Miſſ Betty avoit ſuffiſamment épuiſé ces motifs. Le Docteur au contraire eut recours aux vrais moyens qui pouvoient écarter toute idée de chagrin, & faire naître des idées conſolantes dans l'eſprit de mon ange. Il tacha de diminuer la prétendue longueur de mon abſence, en diſcourant ſur des matieres qui étoient encore plus éloignées. Il nous dit qu'il projettoit de rebâtir l'année ſuivante une partie de ſon presbytere... C'eſt vous, Capitaine, ajouta-t-il, qui poſerez la premiere pierre, je vous en réponds. Il nous dit mille autres choſes de cette nature, qui, je crois, produiſirent un bon effet ſur notre eſprit à tous.

Amelie parla peu; elle verſoit preſque autant de larmes qu'elle diſoit de paroles; cependant elle paroiſſoit réſolue de ſupporter ſon chagrin avec réſignation. Quand on nous apporta la terrible nouvelle que les chevaux étoient prêts, & qu'après avoir pris congé de tous les autres, je m'approchai d'elle; elle ne put reſiſter davantage aux combats de la nature; & ſe jettant à

mon cou, elle s'écria : Adieu, donc, adieu pour toujours; jamais, jamais..... je ne vous reverrai plus. A ces mots ſon ſang ſe glaça entiérement dans ſes veines; ſes belles joues ſe couvrirent d'une pâleur mortelle, & elle s'évanouit dans mes bras.

Amelie reſta ſi long-tems ſans connoiſſance, que le Docteur auſſi bien que Me. Harris commencerent à ſentir les plus vives appréhenſions; du moins ils me l'avouerent après : pour moi je n'étois en état de faire aucune obſervation. Dans la vérité, je n'avois guere plus de forces & de connoiſſance que le cher objet que je ſoutenois. Au bout de quelque tems nous fûmes délivrés de nos craintes; & le ſang revint animer le plus beau corps que la nature ait jamais produit.

J'avois été, & j'étois même encore ſi effrayé de ce qui s'étoit paſſé, & Amelie ſe trouvoit ſi foible & ſi mal, que je réſolus de ne point partir ce jour-là, quelque choſe qu'il en pût arriver. Elle n'apprit pas plutôt cette réſolution, qu'elle ſe jetta à genoux, en criant : ô ciel, je vous rends grace de cette légere conſolation; puiſſent tous les momens qui me reſtent à vivre être ſemblables à cet heureux jour!

Notre bon ami le docteur reſta avec nous. J'avois deſſein, dit-il, d'aller viſiter cette après midi une famille affligée; mais je ne vois pas qu'il ſoit beſoin de faire

quatre

quatre lieues pour aller chercher du chagrin ; nous n'en manquons pas ici. Le docteur eſt l'homme du monde qui entend le mieux à conſoler : ſon naturel extrêmement bon, lui fait trouver un plaiſir infini à cet office ; auſſi ſa grande pénétration, jointe à une expérience conſommée, ſont cauſe qu'il y réuſſit parfaitement. Il ſait quand il faut pallier la douleur, raiſonner, & même plaiſanter ; & jamais il n'emploie ces moyens que très-à-propos ; qualités fort rares chez preſque tous les médecins des ames, qui communément n'ont ni aſſez d'adreſſe, ni le jugement aſſez exquis pour éviter les défauts contraires.

Le docteur s'appliqua principalement à tourner en ridicule les appréhenſions des dangers d'un ſiege ; en quoi il réuſſit au point qu'il arracha pluſieurs fois un ſourire de la tendre Amélie. Mais ce qui la conſola le plus, ce fut l'argument qu'il mit en uſage, pour prouver que ſuivant toutes les apparences je reviendrois bientôt, ſi même j'étois obligé de partir. Il nous dit que le bruit général étoit, que la place ſeroit priſe avant notre arrivée, auquel cas nous n'aurions plus rien à faire de mieux que de revenir promtement.

Amélie ſe laiſſa ſi bien bercer par ces raiſons, qu'elle paſſa la journée beaucoup mieux que je n'avois oſé l'eſpérer. Quoique le docteur ne pût pas fortifier l'orgueil aſſez

pour vaincre l'amour, il l'excita néanmoins assez pour lui faire tête ; de sorte que ma pauvre Amélie, du moins j'ai eu plus d'une fois cette idée, se flatta, pour parler le langage ordinaire, que sa raison avoit remporté une victoire complette sur sa passion ; jusqu'à ce que l'amour, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, revint avec un renfort d'idées tendres, & renversa tout l'édifice à ses pieds.

Le soir, ayant passé encore une demi-heure en particulier avec le docteur, il me proposa de partir le matin, tandis qu'Amélie seroit encore plongée dans le sommeil ; & il me promit de se trouver à son réveil, & de lui fournir tous les secours & les consolations qui seroient en son pouvoir. Il ajouta que rien n'étoit si extravagant à des amis, que de prendre congé les uns des autres. Il est vrai, ajouta-t-il, que dans les amitiés & les connoissances ordinaires, ce n'est qu'une cérémonie, qui ne fait aucun mal : mais entre deux personnes qui s'aiment réellement, je ne crois pas que dans l'église Romaine on ait jamais inventé une pénitence si dure de moitié, que celle que nous nous imposons follement ainsi à nous-mêmes.

J'approuvai fort la proposition du docteur ; je l'en remerciai, & promis, s'il étoit possible, de la mettre en usage. Il me prit ensuite la main, me souhaita un bon

voyage, en me disant à sa façon ordinaire : Allons, mon enfant, j'espere vous voir couronné de lauriers au retour ; ce qui me console du moins, c'est que la mer & de bonnes murailles de pierre vous empêcheront de fuir, quand vous le voudriez.

En quittant le docteur j'allai joindre ma chere Amelie, que je trouvai occupée à toute autre chose que la nuit précédente ; elle serroit quelques bagatelles dans une boëte qu'elle me pria d'emporter avec moi. Cette boëte étoit un ouvrage de sa façon ; & qu'elle venoit de finir, lorsque je l'avois joint.

Ses yeux m'annoncerent visiblement ce qui s'étoit passé pendant son travail : cependant elle étoit devenue plus raisonnable, & elle me parla du moins avec plus de tranquillité : Conservez bien cette boëte, mon cher, me dit-elle ; ..... vous le devez..... car..... (Ici la douleur prit le dessus ; un torrent de larmes la soulagea, & elle continua) car, quand je la reverrai, je me trouverai la plus heureuse femme du monde. Je lui répondis que j'espérois, graces à Dieu, que ce jour viendroit bientôt ..... Bientôt, dit-elle..... non, pas sitôt..... une semaine est un siecle pour moi..... cependant cet heureux jour peut venir..... oui, je l'espere, il viendra : oui, & alors nous ne nous quitterons plus..... du moins dans ce monde, je l'espere..... Pardonnez à ma foi-

bleſſé, Miſſ Mathieu, dit-il, en eſſuyant ſes larmes; en vérité je ne puis retenir mes pleurs..... Je m'étonne de votre patience: je n'en abuſerai pas plus long-tems. Amelie, qui étoit fatiguée d'un ſi long combat entre ſes différentes paſſions, & qui n'avoit pas fermé les yeux depuis trois nuits, tomba vers le matin dans un profond ſommeil. Je profitai de ce moment pour la quitter..... & m'étant habillé avec toute la promtitude imaginable, en chantant, ſiffiant, & cherchant tous les moyens poſſibles de diſſiper mon chagrin, je montai à cheval, & m'éloignai au grand galop d'une maiſon où je laiſſois en dépôt tout mon tréſor.

Telle fut à-peu-près la ſcene que vous m'avez ordonné de vous raconter: elle vous aura peut-être ennuyé; mais c'eſt à vous-même qu'il faut vous en prendre: vous l'avez voulu. Je ſuis perſuadé que pour y trouver du plaiſir, il faut avoir le cœur plein de tendreſſe: peut-être même n'eſt-ce pas aſſez; il faudroit s'être trouvé dans de pareilles circonſtances.

CHAPITRE III.

Dans lequel Booth fait la relation de ſon Voyage.

EH bien, Madame, nous avons donc pris congé d'Amélie. Je galopai un bon mille ſans oſer tourner la tête; étant arrivé au ſommet d'une petite montagne, le dernier endroit d'où je pouvois encore appercevoir la maiſon de Me. Harris, ma réſolution m'abandonna; je m'arrêtai, & jettai les yeux derriere moi. Vous dirai-je ce que je ſentis alors? Cela m'eſt impoſſible. Tant d'idées tendres ſe préſenterent en foule, que mon cœur en fut preſque accablé. Ce fut alors, Madame, que le plus fâcheux contre-tems me revint à la mémoire. Dans l'embarras & le trouble où j'étois en partant, j'avois oublié la boëte de ma chere femme. J'eus envie d'abord de retourner ſur mes pas; mais les ſuites en étoient trop ſenſibles. Je réſolus donc d'envoyer mon valet, & pendant ce tems de continuer ma route tout doucement. Il partit ſur le champ, & après quelques momens, me repaiſſant la vue de ce délicieux aſpect, ſi cher à mon cœur, je fis retourner mon cheval pour deſcendre la montagne, & j'avançai une centaine de pas; puis, ſon-

geant en moi-même, qu'il ne m'en couteroit pas plus pour me donner encore la même ſatisfaction, je retournai ſur la montagne, pour attendre mon valet, qui me rapporta la boëte, & me dit qu'Amelie étoit encore endormie, comme je l'avois laiſſée: alors je tournai bride, & je continuai ma route avec la plus ferme réſolution.

J'avois remarqué que mon valet à ſon retour..... mais avant que de continuer ce propos, il eſt bon de vous dire qui il étoit. C'étoit le frere de lait d'Amelie: ce jeune garçon s'étoit mis en tête d'aller à l'armée, & il avoit deſiré de ſervir ſous mes ordres: le docteur avoit conſenti à s'en défaire en ma faveur. Sa mere avoit à la fin cédé à ſes importunités; & on n'eut pas de peine à me faire accepter un des plus beaux hommes qu'il y ait en Angleterre.

Vous ſentirez aiſément que j'eus quelque attention particuliere pour un homme qui avoit ſucé le même lait que mon Amelie. Comme il n'avoit jamais vu le régiment, je n'eus pas beaucoup d'occaſions de lui donner de grandes marques de faveur. Il me ſervit en qualité de domeſtique, & je le traitois avec toute la douceur qu'on peut avoir pour un homme de ſon état.

Lorſque j'avois été ſur le point de paſſer dans les gardes à cheval, le pauvre garçon avoit commencé à craindre de ne pou-

voir plus reſter dans le même corps avec moi; ce qui n'auroit pourtant pas manqué d'arriver. Cependant jamais il ne m'avoit dit le moindre mot de ſon inquiétude: c'eſt véritablement un garçon d'un cœur bien noble; mais quand il apprit que je reſterois dans le même régiment, & que nous irions enſemble à Gibraltar, il fut ſi tranſporté de joie, qu'on crut qu'il en perdroit l'eſprit. En un mot, ce pauvre garçon avoit pris beaucoup d'attachement pour moi, quoique je n'en ſus rien que fort longtems après.

Quand donc il revint à moi, comme je vous le diſois, avec la boëte, je remarquai qu'il avoit les yeux gros de larmes; je l'en grondai un peu trop durement alors. Quoi donc, lui dis-je, qu'eſt-ce que cela ſignifie? eſt-ce que j'ai une poule mouillée avec moi? ſi je croyois que vous montraſſiez une telle mine à l'ennemi, je vous laiſſerois ici. Vous n'avez que faire d'avoir peur, me répondit-il, Monſieur; je ne laiſſe ici perſonne que j'aime aſſez pour me faire pleurer. Cette réponſe me fit plaiſir: je crus y entrevoir du bon ſens & du courage. Je lui demandai pourquoi il avoit pleuré depuis qu'il m'avoit quitté, (car il n'y paroiſſoit point alors) & s'il avoit vu ſa mere chez Me. Harris? Il me répondit que non; & me pria de ne pas lui en demander davantage, ajoutant qu'il n'étoit

pas homme à pleurer, & qu'il eſpéroit que jamais je n'aurois lieu de lui faire ce reproche. Je ne rapporte ceci que comme une marque de ſon affection pour moi : car jamais je n'ai pu expliquer ſes larmes autrement que par la peine qu'il avoit eue alors à me quitter. Nous fîmes bien quatorze lieues ce jour-là ſans nous arrêter ; & arrivant à l'auberge où j'avois deſſein de paſſer la nuit, je me retirai dans ma chambre avec la boëte de ma chere Amelie, dont l'ouverture fut pour moi le plus délicieux repas, & auquel tout autre beſoin céda.

Il eſt impoſſible de vous détailler toutes les petites choſes dont Amelie avoit rempli cette boëte. Elle contenoit entr'autres des remèdes de toute eſpece, que ſa mere, qui étoit l'apothicaire de tout le canton, lui avoit fournis. Le plus précieux de tous les bijoux étoit une boucle de ſes cheveux, que j'ai toujours portée depuis ſur mon cœur. Que n'aurois-je pas donné alors pour un petit portrait de mon ange, qui s'étoit trouvé perdu dans ſa chambre environ un mois auparavant ; & que nous eumes tout lieu de croire alors que ſa ſœur avoit dérobé ? car les ſoupçons s'arrêterent ſur elle, & ſur une femme de chambre d'Amelie, qui étoit la plus honnête des domeſtiques, & à qui ſa maitreſſe avoit ſouvent confié des choſes d'une bien plus grande valeur. Ce portrait, qui étoit monté en or avec deux ou

trois petits diamans autour, ne valoit guere que douze guinées, au lieu qu'Amelie avoit laiſſé à ſa diſpoſition des bijoux beaucoup plus précieux.

Surement, s'écria Miſſ Mathieu, cette fille ne pouvoit pas être ſi malheureuſe & ſi friponne.

Non, par rapport à l'or & aux diamans, répondit Booth : auſſi nous ne l'imputâmes qu'à un ſimple dépit ; & pour cela la choſe étoit poſſible. Elle ſavoit qu'après Amelie elle-même, je n'eſtimois rien tant que ce petit portrait. Il étoit en effet ſi reſſemblant, qu'Hogarth n'a, je crois, jamais rien fait de plus parfait. Le dépit donc pouvoit être le ſeul motif de cette friponnerie : ſa conduite dans cette occaſion nous prouva aſſez la juſteſſe du ſoupçon : cependant nous n'oſâmes pas l'en accuſer ; elle eut même l'aſſurance d'inſiſter fortement, quoiqu'inutilement, qu'Amelie mit cette domeſtique dehors, diſant qu'elle ne vouloit pas demeurer dans une maiſon où l'on garderoit une telle friponne.

Miſſ Mathieu donna alors quelques malédictions à Miſſ Betty, qui ne méritent pas d'être répétées, & Mr. Booth continua ſon hiſtoire en ces termes.

CHAPITRE IV.

Récit de marine.

LE lendemain nous rejoignimes le régiment qui devoit bientôt après s'embarquer. On ne voyoit que joie & ſatisfaction briller ſur les viſages des officiers & des ſoldats. Ayant rencontré pluſieurs de mes amis que je n'avois pas vus depuis plus d'un an, je paſſai en leur compagnie bien des momens où l'image de ma pauvre Amelie venoit rarement interrompre mes plaiſirs. Pour vous parler vrai, ma chere Miſſ Mathieu, la plus tendre des paſſions n'eſt pas incapable de *diminution:* & l'éloignement de nos plus chers amis n'eſt pas auſſi inſupportable qu'on pourroit le croire au premier abord. La diſtance des tems & des lieux guérit réellement ce qu'on croiroit qu'elle irrite; & l'adieu qu'on fait à ſes amis, reſſemble à celui qu'on dit à la vie: bien des auteurs ont écrit, que ce n'eſt pas la mort, mais le moment de la mort qui eſt terrible. Ici Miſſ Mathieu fit un grand éclat de rire, & s'écria; Je vous demande pardon, Monſieur; mais franchement, je ne puis m'empêcher de rire de la gravité de votre philoſophie. Booth lui répondit,

que la doctrine des passions avoit toujours fait son étude favorite ; qu'il étoit convaincu que tout homme agissoit absolument, suivant l'impulsion de la passion qui étoit la plus forte chez lui. Puis-je donc, ajouta-t-il, penser, sans concevoir le plus grand mépris pour moi-même, qu'aucun plaisir sur la terre ait été capable d'éloigner pour un instant de mon esprit l'idée de ma chere Amelie ?

Enfin nous nous embarquâmes sur un vaisseau de transport, & nous fîmes voile pour Gibraltar. Le vent, qui d'abord étoit fort bon, changea bientôt, & nous fumes obligés pendant plusieurs jours de lutter contre ses efforts. Durant tout ce tems, la vie de marin ne me parut pas fort agréable ; nous étions balottés de côté & d'autre dans une petite chambre étroite, où nous étions trois officiers, tous attaqués du mal de mer : notre maladie étoit encore augmentée par le mouvement du vaisseau, par la vue les uns des autres, & par la puanteur du lieu. Ce n'étoit encore qu'un prélude de l'état fâcheux où nous nous trouvâmes bientôt après. Quand nous fûmes arrivés à-peu-près à six lieues à l'oueſt de Scilly, on vit se former du côté du nord-eſt une violente tempête, qui bientôt éleva les flots aussi hauts que des montagnes. L'horreur de ce spectacle ne peut pas être pleinement décrite ; il faut l'avoir vu soi-même. La tempête com-

mença le ſoir; & comme les nuages amenerent promtement la nuit, elle fut bientôt entierement obſcure. Nous n'eumes pendant pluſieurs heures point d'autre clarté que celle qui réſultoit du combat des élémens, qui de tems à autre nous envoyoient des éclats de lumiere, ou plutôt des traînées de feu. Tandis que ces flammes préſentoient à nos yeux les plus terribles objets, le mugiſſement des vents, le bruit des vagues qui ſe briſoient contre le vaiſſeau & les unes contre les autres, formoient un ſon, pour le moins auſſi horrible à nos oreilles; cependant notre vaiſſeau tantôt s'élevoit juſqu'aux cieux; tantôt entraîné dans l'abyme le plus profond, ſembloit être le jouet des vents & des ondes. Le capitaine lui-même ſe crut preſque perdu, & craignoit fort d'être jetté ſans pouvoir l'éviter ſur les rochers de Scilly, & briſé en piéces. Tandis que les uns s'adreſſoient à l'Etre ſuprême, d'autres ſe conſoloient en buvant des liqueurs fortes: pendant tout ce tems mes penſées étoient entierement occupées de mon Amelie. Mille tendres idées ſe ſuccédoient tour à tour dans mon ame. Je ne puis pas dire avec vérité que j'aye fait aucune réflexion ſur ma ſituation, dans laquelle elle n'ait eu part. Mourir n'étoit autre choſe pour moi que la quitter; la crainte de ne plus la revoir jamais, étoit un poignard qui me

perçoit à tout moment le cœur. Toutes les frayeurs que cette tempête, ſi elle en avoit connoiſſance, devoit faire naître dans ſon ame en ma faveur, & les chagrins qu'elle devoit reſſentir, quand elle apprendroit ma triſte fin, me donnoient à moi-même des mouvemens de douleur ſi inſupportables, que je me repentis alors de ma réſolution; & j'aurois ſouhaité, oui, je l'avoue, j'aurois ſouhaité d'avoir ſuivi ſon avis, & préféré l'amour & une chaumiere à tous les charmes éblouïſſans de l'honneur.

Tandis que je me tourmentois par ces réflexions, & que je me croyois perdu ſans reſſource, le maître entra dans la chambre: & d'un ton qui reſpiroit la joie, nous annonça que le péril étoit paſſé, & que nous étions certainement à l'oueſt des rochers. Cette nouvelle conſolante nous raſſura tous: mon capitaine, qui étoit reſté long-tems proſterné à genoux, ſe releva ſur le champ, & nous témoigna ſa joie par un grand jurement.

Toute perſonne peu accoutumée à la mer, auroit eu de quoi s'étonner de la ſatisfaction qui paroiſſoit alors ſur le viſage du Maître, & de tous ceux qui étoient à bord: car la tempête duroit encore avec beaucoup de violence; & le jour, qui parut alors, nous offroit un ſpectacle d'horreur, ſuffiſant pour effrayer des eſprits qui ne ſont pas tout-à-fait eſclaves de la crainte.

Mais telle eſt la force de l'habitude, que ce qui inſpireroit à un homme de terre les plus vives atteintes de la frayeur, ne donne pas la moindre inquiétude à un marin, pour qui les rochers & les bas-fonds ſont preſque les ſeuls objets à redouter.

Cependant le maître s'étoit un peu mépris dans ſes conjectures; il n'y avoit pas une heure qu'il étoit ſorti de la chambre, que mon domeſtique vint nous apprendre que le vaiſſeau étoit à moitié plein d'eau; que les matelots alloient lancer la chaloupe à la mer & ſe ſauver; en même tems il me conſeilloit de venir à l'inſtant, ſi j'avois à cœur ma propre conſervation. Cet avis, qu'il me donna à voix baſſe, je le répétai tout haut au capitaine & à l'enſeigne. Nous montâmes tous enſemble ſur le pont, où nous trouvâmes le maître qui employoit toute ſon éloquence, pour perſuader aux matelots que le vaiſſeau n'étoit pas en danger, & en même tems, uſoit de tout ſon pouvoir pour faire jouer les pompes, au moyen deſquelles il les aſſura qu'on empêcheroit l'eau de nous gagner, & que l'on conſerveroit ſa pauvre *Lovely-peggy*, (c'eſt ainſi qu'on nommoit notre vaiſſeau) qu'il aimoit auſſi chérement que ſon ame.

Il y parut bien en effet; car la voye étoit ſi grande, & l'eau y entroit ſi abondamment, que ſa Lovely-Peggy en étoit à moitié remplie avant qu'on pût le déter-

miner à la quitter. Alors on amena la chaloupe ; & le maître lui-même, malgré l'amour qu'il lui portoit, le quitta & ſauta dedans. Tous ceux qui étoient préſens, ſe mettoient en devoir d'en faire autant, lorſque j'entendis la voix de mon domeſtique qui m'appeloit de toute ſa force, juſqu'à perdre haleine. J'allai droit au côté du vaiſſeau : il étoit trop tard ; la chaloupe déja trop chargée s'éloigna auſſi-tôt. Je vais maintenant vous raconter une preuve héroïque de l'affection de ce pauvre garçon pour ſon maître, dont l'amour lui-même, parmi des gens d'une éducation diſtinguée, fourniroit peu d'exemples. Mon pauvre valet ne pouvant me faire entrer avec lui dans la chaloupe, ſauta dans la mer, & ſe mit à nager pour regagner le vaiſſeau ; je le grondai doucement d'une telle témérité ; mais il répondit qu'il aimoit mieux mourir avec moi, que de ſurvivre pour aller porter la nouvelle de ma mort à Amelie. En même-tems, verſant un torrent de larmes : Bon Dieu, s'écria-t-il, que deviendra cette pauvre Dame, quand elle apprendra ce malheur ? Cette tendre inquiétude pour ma chere femme, me rendit ce pauvre garçon encore plus cher, que la preuve éclatante qu'il venoit de me donner de ſon affection.

C'eſt alors que mes yeux furent frappés d'un ſpectacle, dont l'horreur peut à peine

entrer dans l'imagination. La chaloupe n'étoit pas encore à quatre cent pas du vaiſſeau, qu'elle fut engloutie dans la mer. Les flots ſans pitié étoient alors tellement élevés, que de tous ceux dont la chaloupe étoit remplie, il n'y eut pas un ſeul homme qui pût regagner le vaiſſeau; deſorte que nous eumes la douleur d'en voir périr miſérablement à nos yeux pluſieurs, ſans qu'il nous fût poſſible de leur donner le moindre ſecours.

Tout ce que nous ſentimes pour eux, nous le ſentions, je crois, encore plus pour nous-mêmes, & nous nous attendions à chaque minute d'avoir bientôt le même ſort. Un de nos officiers entr'autres, paroiſſoit tout-à-fait abſorbé par la frayeur. Jamais de ma vie je n'ai vu un exemple plus frappant du pouvoir de cette paſſion. Je ne dois pas cependant oublier de lui rendre juſtice, en diſant que dans la ſuite j'ai vu le même homme ſe comporter très-bien dans une affaire où il fut bleſſé.

L'autre de nos officiers ne fut pas moins affecté, mais dans un genre tout contraire; il fit paroître une inſenſibilité incompatible avec la connoiſſance du danger. A vous dire vrai, cet exemple, & quelques autres dont j'ai été témoin, me feroient preſque penſer que le courage, auſſi bien que la poltronnerie, viennent de ce qu'on con-

noît plus ou moins le véritable objet de la crainte. En effet, on peut expliquer l'extrême intrépidité de certaines gens, de la même maniere que les frayeurs des enfans pour la chûte d'un balon. L'enfant ne croit pas que le balon ſoit le propre objet de ſa frayeur ; & l'intrépide ne connoît pas qu'un boulet de canon eſt celui de la ſienne.

A l'égard du reſte de l'équipage & des ſoldats, la plupart étoient ivres ; les autres tâchoient autant qu'ils pouvoient de ſe préparer à la mort de la même maniere.

Dans cette ſituation terrible, nous apprîmes, qu'il n'y a point d'état au monde capable de jetter l'homme dans un déſeſpoir complet : car quand la tempête fut appaiſée, & que le gonflement des vagues fut diminué conſidérablement, nous apperçûmes au bout de quelque tems le vaiſſeau de guerre qui nous eſcortoit, & qui n'étoit pas loin de nous. Ceux qui étoient ſur ſon bord, ne tarderent pas à connoître notre détreſſe, & firent route vers nous. Quand ils furent proches, ils mirent deux chaloupes à la mer pour venir à notre ſecours ; elles ne furent pas plutôt auprès du vaiſſeau, qu'elles furent remplies incontinent : j'eus moi-même une place dans une par le moyen de mon excellent domeſtique, dont je ne puis trop célébrer & exalter l'attachement pour moi, dans toutes les oc-

caſions. En effet, j'entrai dans la chaloupe d'autant plus aiſément, qu'un grand nombre de ceux qui étoient dans le vaiſſeau étoient ivres, & incapables de ſonger d'eux-mêmes à leur propre conſervation. Il y eut cependant du tems pour paſſer & repaſſer; de ſorte que quand nous nous aviſâmes de faire l'appel, il ne ſe trouva de manque que trois hommes, de tous ceux qui étoient dans le vaiſſeau, depuis que la chaloupe avoit été ſubmergée.

Le capitaine, l'enſeigne & moi, nous fûmes reçus avec beaucoup d'accueil de tous nos officiers à bord du vaiſſeau de guerre.... Les officiers de mer pareillement, à l'exception du capitaine, nous complimenterent, quoiqu'un peu groſſiérement, & même avec quelques railleries, ſur notre délivrance. Quant au capitaine, nous ne le vîmes que pluſieurs heures après; & lorſqu'il parût, ce fut avec un air de majeſté, tel que je n'en ai jamais vu. La dignité qu'il affectoit, me préſenta l'idée d'un grand mogol, ou d'un empereur Turc, plutôt que d'aucun monarque de la chrétienté. En effet, je ne puis comparer ſa démarche ſur le pont, à rien moins, qu'à l'image du capitaine Gulliver, marchant au milieu des peuples de Liliput. Il ſembloit ſe croire d'un ordre ſupérieur à tout ce qui l'environnoit, & plus particuliérement à nous autres officiers au ſervice de terre.

Oui, telle étoit auſſi la façon d'agir de tous les officiers de mer, & même des matelots envers nous & nos ſoldats, qu'au lieu de paroître les ſujets du même prince, engagés dans la même guerre, & réunis pour ſoutenir la même cauſe; nous autres gens de terre paroiſſions plutôt comme des captifs à bord d'un vaiſſeau ennemi: c'eſt un grand inconvénient, & qui ſe trouve ſouvent ſi fatal au ſervice de la patrie, qu'il eſt fâcheux qu'on ne cherche pas les moyens efficaces d'y apporter du remede.

Ici M. Booth s'arrêta un moment pour reprendre haleine. Le lecteur nous permettra d'en faire autant.

CHAPITRE V.

Arrivée de Booth à Gibraltar, & ce qui lui arriva pendant le ſiege.

MES avantures depuis ce jour juſqu'à mon arrivée à Gibraltar, n'ont rien de bien intéreſſant. Après un voyage dont la fin fut aſſez heureuſe, nous débarquâmes dans cette ville, dont la force naturelle eſt aſſez connue de tout le monde.

Huit jours après mon arrivée, mon tour vint d'être commandé pour une ſortie, dans laquelle j'eus la jambe gauche caſſée d'une balle de mouſquet. J'y aurois péri miſérablement, ou je ſerois tombé infailliblement au pouvoir de quelques-uns des ennemis, ſi mon fidele domeſtique ne m'eût enlevé ſur ſes épaules, & ne ſe fût fait aider par un de ſes camarades pour me tranſporter dans la ville.

Les douleurs de ma bleſſure furent cruelles, & me cauſerent une fievre dont mon chirurgien appréhendoit les ſuites. Je commençai alors à les reſſentir pour ma chere Amelie, & pour moi-même à cauſe d'elle. Le trouble d'eſprit dans lequel me jetterent ces idées triſtes & mélancoliques, irrita conſidérablement la force de mon mal, de

ſorte que j'aurois eu vraiſemblablement beaucoup de peine à m'en tirer, ſans l'amitié du capitaine James, officier de notre régiment, & mon ancienne connoiſſance, qui eſt ſans difficulté un des plus agréables hommes & des meilleurs amis qu'il y ait au monde. Ce digne homme, qui avoit la tête & le cœur entiérement portés à rendre tous les ſervices de l'amitié, paſſoit preſque tous les jours & les nuits avec moi pendant ma maladie; & en fortifiant mes eſpérances, rappelant mon courage, & détournant mes idées triſtes, il me ſauva la vie.

La conduite de cet homme ſuffit toute ſeule pour fortifier la croyance où je ſuis, que tous les hommes n'agiſſent abſolument que d'après l'impulſion de leurs paſſions; car on ne peut jamais ſuppoſer que Bob James fût déterminé par aucun motif de vertu ou de religion, lui qui ſe rit conſtamment de l'une & de l'autre; cependant ſa façon d'agir envers moi annonce un degré de bonté qu'on auroit peine à trouver dans aucun des partiſans les plus zélés de la vertu ou de la religion.

Ne prenez pas tant de peine à me convaincre de votre doctrine, dit en ſouriant Miſſ Matthieu. J'ai toujours penſé ainſi: les deux mots que vous venez de nommer, ne ſont à mon avis que comme un maſque, dont l'hypocriſie ſe ſert pour mieux tromper

le monde. J'ai toujours goûté cette opinion, depuis que j'ai lu les charmans ouvrages de Mandeville.

Pardonnez-moi, madame : je ne puis croire que vous penſiez en tout comme Mandeville ; cet auteur a peint la nature humaine ſous les traits les plus difformes : il a banni de ſon ſyſtême la meilleure paſſion dont l'ame ſoit ſuſceptible, & voudroit faire dépendre les effets ou l'énergie de l'amour, des viles impulſions de l'orgueil ou de la crainte. Cependant l'amour exiſte dans le cœur de l'homme auſſi bien que la haine ſon contraire ; les mêmes raiſons prouvent également l'exiſtence de l'un & celle de l'autre.

Je n'aſſurerai rien là-deſſus, reprit la dame ; car en vérité je n'ai jamais bien réfléchi ſur cette matiere ; tout ce que je ſais, c'eſt que, quand je lis Mandeville, je penſe que tout ce qu'il dit eſt vrai : j'ai ſouvent ouï dire qu'il prouve que la religion & la vertu ne ſont que des noms en l'air. Cependant s'il nie l'exiſtence de l'amour, il ſe trompe très-certainement.... je ſerois en état moi-même de lui donner le démenti.

Je me joindrai à vous, quand vous voudrez, madame, lui répondit Booth.

Vous vous joindrez à moi, reprit-elle, en le regardant vivement..... Oh, M. Booth, je ne ſais pas ce que je vais dire....

quoi.... & où me laiſſerez-vous.... je ne veux pas vous interrompre.... Mais je ſuis impatiente de ſavoir une choſe.

Quelle choſe, madame, s'écria Booth, ſi je puis vous donner ſatisfaction....

Non, non, dit-elle, il faut entendre tout le reſte; je ne voudrois pas pour tout au monde rompre le fil de votre hiſtoire.... D'ailleurs je crains de demander... allons, monſieur, je vous prie, continuez.

Eh bien, madame, continua Booth, je crois que j'en étois à vous parler des traits d'amitié extraordinaires que je reçus du capitaine James. Je ne puis m'empêcher de remarquer auſſi la fidélité preſque incomparable du pauvre Atkinſon mon domeſtique, qui non-ſeulement fut très-aſſidu à me ſervir, mais qui montra pendant que j'étois en danger, une inquiétude & une affliction, qu'il n'eſt pas facile d'expliquer. Car ſi j'ai obtenu de ſon capitaine de le faire ſergent, c'eſt la ſeule faveur qu'il ait jamais reçue de moi; encore ne fut-ce qu'après que je fus entiérement rétabli de ma jambe caſſée. Le pauvre garçon! je n'oublierai jamais les extravagances que la joie de ſe voir ſergent lui fit faire. Je me rappelle ce jour avec d'autant plus de plaiſir, que ce fut un des plus heureux de ma vie; celui-là même, où, après un long ſilence, je reçus de ma chere Amélie une lettre qui m'ap-

prenoit qu'elle étoit quitte de tous les dangers de ſa couche.

Je me trouvai donc encore en état de reprendre mes fonctions ; mais voyez comme les haſards de la guerre me ſont confraires ; dès la ſeconde fois que je montai la garde, je reçus une violente contuſion par l'éclat d'une bombe : je tombai par terre du coup, & j'y reſtai ſans connoiſſance, juſqu'à ce que le bon Atkinſon me ſecourut, & me porta dans ma chambre, où le chirurgien ſe rendit auſſitôt pour me panſer.

Il trouva cette bleſſure beaucoup plus dangereuſe que la précédente. Elle me cauſa le crachement de ſang, & fut accompagnée de fiévre, & d'autres ſymptômes fâcheux, de ſorte que l'on en appréhendoit des ſuites fatales.

Dans cet état l'image de ma chere Amélie me tourmentoit nuit & jour ; la crainte de ne la plus voir jamais, m'étoit ſi inſupportable, qu'il me vint dans la penſée de réſigner ma commiſſion, & de retourner au pays, tout foible que j'étois, afin d'avoir au moins la conſolation de mourir dans ſes bras. Le capitaine James perſiſta à me détourner d'une telle réſolution. Il me fit ſentir que mon honneur y étoit intéreſſé : il employa toute ſon éloquence pour me faire concevoir des eſpérances de guériſon ; mais ſur-tout il me vainquit en me ſuggérant

rant que quand ce que j'appréhendois de pis arriveroit, il valoit mieux que Amélie ne fût pas préſente dans une conjoncture ſi triſte. Je ne doute point, s'écria-t-il, de la joie que vous éprouveriez en revoyant Amélie, & de la conſolation que vous auriez de mourir dans ſes bras ; mais conſidérez auſſi ce qu'elle auroit à ſouffrir elle-même dans un moment ſi affreux. Voudriez-vous acheter un peu de ſatisfaction au prix de tant de douleur de ſa part ? Ce raiſonnement me perſuada à la fin, & après de long débats entre nous, il fut réſolu qu'elle ne devoit même être informée de mon état actuel, que quand on ſauroit abſolument à quoi s'en tenir ſur les dangers d'en mourir ou l'eſpoir de la guériſon.

O ciel, que cela eſt noble & généreux ! s'écria Miſſ Matthieu : en vérité Booth, vous êtes un garçon admirable ; je ne crois pas qu'il y ait ſur la terre une femme digne d'une paſſion ſi belle.

Booth fit à ce compliment une réponſe modeſte, qui lui attira d'autres politeſſes du Miſſ Matthieu, auxquelles il répondit encore par des remercimens. Nous les paſſerons ſous ſilence, pour reprendre le fil de notre hiſtoire.

CHAPITRE VI.

Contenant des matieres qui plairont à certains lecteurs.

Il y avoit deux mois & plus que j'étois dans cet état d'incertitude, tantôt avec des eſpérances flatteuſes, tantôt avec des ſymptômes allarmans, lorſqu'un jour après midi Atkinſon entra dans ma chambre hors d'haleine, & pâle comme la mort; & me recommanda de ne point être ſurpris. Je lui demandai ce qu'il avoit à m'apprendre, & ſi c'étoit quelque choſe qui regardât Amélie? A peine avois-je prononcé ce nom chéri, que je la vis entrer bruſquement, & accourir à moi, en criant: oui, c'eſt elle, c'eſt votre Amélie elle-même.

Rien n'eſt ſi difficile à décrire que les ſcenes d'une tendreſſe exceſſive; & communément quand on l'entreprend, on y réuſſit fort mal.

Pouvez-vous le croire? dit Miſſ Matthieu: pour moi je ne connois rien de ſi charmant..... Oh, M. Booth! notre ſexe eſt malheureux par le défaut de tendreſſe du vôtre.... Si tous les hommes vous reſſembloient.... non, vous n'avez jamais eu d'égal.

Madame, s'écria Booth, vous me faites

bien de l'honneur. Mais .... Eh bien donc, quand les premiers tranſports de notre entrevue furent calmés, Amelie me gronda tendrement de lui avoir caché ma ſituation. Car dans trois lettres que je lui avois écrites depuis mon accident, je n'en avois pas fait la moindre mention, ni même rien marqué qui pût lui faire croire que je ne fuſſe pas en parfaite ſanté. Quand je me fus excuſé, en lui en rapportant les véritables raiſons; oh, M. Booth, s'écria-t-elle, vous connoiſſez bien mal votre Amelie, ſi vous penſez que je puſſe ou que je vouluſſe vous ſurvivre! ne vaudroit-il pas mieux qu'un ſpectacle affreux m'ôtât la vie tout d'un coup, que de languir & de mourir par parcelles? ô mon cher mari, y a-t-il quelque choſe qui puiſſe me payer de la perte de cet embraſſement .... Mais je vous prie de m'excuſer, madame : ma tendreſſe doit vous paroître bien ridicule? dit Booth.

Ne vous ai-je pas aſſuré vingt fois du contraire, répondit-elle .... Eh bien que voulez-vous de plus, M. Booth .... Vous dirai-je que de toutes les femmes il n'y a que Me. Booth à qui je porte envie? Voudriez-vous me croire? j'eſpere que .... qu'eſt-ce que je dis? allons, point d'excuſes davantage; continuez.

Après une ſcene trop tendre pour être ſentie par bien des gens, continua Booth, Amélie me dit qu'elle avoit reçu une lettre

écrite par une main inconnue, qui lui apprenoit ma maladie, & lui conſeilloit de venir promtement à Gibraltar, ſi elle avoit envie de me voir encore une fois. Elle m'aſſura qu'après cette lettre reçue, elle n'auroit pas différé un inſtant de partir, ſi le même vaiſſeau ne lui avoit apporté auſſi une de mes lettres écrites avec plus de gaieté qu'à l'ordinaire, & dans laquelle je ne diſois pas un mot de mon indiſpoſition. Cela les avoit jettées, elle & ſa mere dans une grande perplexité; & le bon docteur avoit tâché de lui perſuader d'ajouter foi plutôt à ma lettre, & d'imputer l'autre à une eſpece de gens dont le monde n'eſt que trop rempli, qui ſe font un amuſement cruel de faire de la peine, ſur-tout aux femmes, calomniant l'une, trompant l'autre, compromettant une troiſieme, & excitant une quatrieme à ſe compromettre; en un mot, faiſant des unes des objets de riſée, des autres des objets de mépris, & quelquefois en les expoſant à de fort grands inconvéniens, ou même à leur ruine, & tout cela ſans autre vue que de s'amuſer.

M. Harris & le docteur attribuerent cette lettre anonyme à quelque écrivain de ce genre. Cependant Miſſ Betty fut d'un avis différent; elle conſeilla à Amélie d'aller trouver un officier que le gouverneur avoit renvoyé par le même vaiſſeau; ce capitaine avoit ſi bien confirmé la nouvelle de ma

maladie, qu'Amélie avoit auſſitôt pris la réſolution de partir.

Quelque curioſité que j'euſſe de connoître l'auteur de cette lettre, je ne vis pas la moindre trace pour le découvrir. La ſeule perſonne avec qui je vécuſſe dans une certaine intimité étoit le capitaine James; mais d'après tout ce que je vous en ai dit, madame, vous ſentez que c'étoit le dernier que j'aurois pu ſoupçonner. D'ailleurs il me déclara ſur ſon honneur, qu'il n'avoit aucune connoiſſance de cela; & il n'y a perſonne pour qui l'honneur ſoit une choſe ſi ſacrée. A la vérité un enſeigne d'un autre régiment qui connoiſſoit ma femme, étoit venu me viſiter quelquefois durant ma maladie; mais il n'étoit guere homme à ſe mêler des affaires qui ne l'intéreſſoient pas; d'ailleurs il me déclara auſſi que ce n'étoit pas lui.

Vous n'avez donc jamais pu découvrir ce ſecret? interrompit Miſſ Matthieu.

Non, juſqu'à préſent, répondit Booth.

J'imagine, reprit-elle, que je pourrai vous donner quelque ſoupçon.... Ne ſeroit-il pas raiſonnable de penſer que Me. Booth, quand vous partites, auroit ordonné à ſon frere de lait de l'informer de tout ce qui pourroit vous arriver?.... cependant attendez.... cela ne peut pas être non plus: car dans ce cas elle n'auroit pas héſité à quitter l'Angleterre en recevant ſa lettre....

non, il faut qu'elle l'ait appris par quelque autre moyen.... Cependant celui-là me paroiſſoit extrêmement naturel : car pour moi ſi j'avois été quittée par un mari tel que vous, je crois que j'aurois pris toute ſorte de précautions.

Non, madame, s'écria Booth ; il faut que la nouvelle lui ſoit parvenue par un autre canal. Je ſuis ſûr que mon Amelie ignoroit abſolument la choſe. Pour Atkinſon, il n'auroit pas oſé faire une telle démarche ſans m'en avertir. Outre cela le pauvre garçon avoit tant de reſpect pour ma femme, par reconnoiſſance des bontés qu'elle avoit eues pour ſa mere, que je ne doute pas qu'il ne fût bien aiſe de lui ſauver plutôt une ſcene ſi triſte. Au reſte, quel que puiſſe être l'auteur de cette lettre, cela n'eſt pas fort important; & même je ne vous en ai parlé que comme d'un incident que je n'ai jamais pu développer.

Depuis l'arrivée d'Amelie juſqu'à mon rétabliſſement, il ne ſe paſſa rien de remarquable, ſi ce n'eſt de ſa part une conduite & des ſoins ſi prodigieux, qu'elle n'a point ſon égale dans tout le monde.

Oh, non, M. Booth, reprit la dame.... elle eſt bien égalée, j'en ſuis ſûre, par votre reconnoiſſance. Je ne connois rien de ſi rare dans votre ſexe que la reconnoiſſance, ſur-tout parmi les maris. Un reſſouvenir ſi doux eſt capable de payer & au-delà une

telle obligation. Car, au fond, où eſt le grand ſervice qu'une femme rend à ſon mari, quand elle poſſede un tréſor ineſtimable, & qu'elle a aſſez de bonté pour elle-même que d'en avoir ſoin & de le chérir? Je ne dis pas cela pour diminuer la bonne idée que vous avez de Me. Booth: je ne doute pas qu'elle n'ait pour vous tout l'amour dont elle eſt capable. Mais je ne veux pas que vous penſiez aſſez mal de notre ſexe, pour imaginer qu'il n'y ait pas mille femmes capables d'une véritable tendreſſe pour un homme qui en mérite tant.... Croyez-moi, M. Booth, ſi j'avois reçu la nouvelle d'un accident arrivé à un tel mari, il n'y a ni mere ni docteur qui eût pu m'arrêter un ſeul inſtant. Je me ferois jettée dans la premiere barque de pêcheur que j'aurois trouvée; j'aurois bravé les vents & les flots.... Oh, il n'y a de vraie tendreſſe que dans une femme de courage. Encore une fois, ne croyez pas que je veuille cenſurer madame Booth: je ne fais que défendre la cauſe de mon ſexe. Car prodiguer de pareils éloges à une femme ſeule, c'eſt faire la ſatyre de toutes les autres.

Vous voulez railler ſûrement, Miſſ Matthieu, répondit Booth en ſouriant. Cependant, ſi vous jugez à propos, je continuerai mon hiſtoire.

CHAPITRE VII.

Le capitaine continue ſon hiſtoire, & raconte certains faits qui ne paroîtront peut-être pas naturels à bien des gens.

JE ne fus pas plutôt refait de ma maladie, qu'Amelie tomba malade à ſon tour. Cela lui vint ſansdoute à l'occaſion des fatigues que je ne pus pas l'empêcher de prendre autour de moi : j'avois eu des ſueurs violentes, pendant leſquelles le chirurgien avoit ordonné expreſſément que je couchaſſe ſeul. On ne pouvoit pas déterminer Amelie à [illegible] longtems dans ſon lit. Durant mes accès & mes inſomnies, elle liſoit quelquefois longtems de ſuite, & ne voulut jamais quitter ma chambre. Ces fatigues, jointes à la perplexité de ſon ame, affoiblirent ſes eſprits, & lui occaſionnerent une des maladies les plus fâcheuſes qui puiſſent arriver à une femme ; maladie fort commune chez les dames, & ſur le nom de laquelle les médecins ne ſont pas bien d'accord. Quelques-uns l'appellent fievre nerveuſe, d'autres vapeurs, & d'autres maladie hiſtérique.

Oh, ne m'en dites pas davantage, interrompit Miſſ Matthieu : je vous plains, je vous plains de toute mon ame. Il vaudroit

autant être attaqué de toutes les plaies de l'Egypte, que d'avoir une femme vaporeuſe.

Vous me plaignez, madame, répondit Booth! plaignez plutôt cette chere femme, qui, à force d'amour & de ſoins pour moi qui n'en ſuis pas digne, avoit contracté une maladie dont l'horreur ne peut preſque pas être imaginée. C'eſt en effet comme une complication de toutes les maladies enſemble, avec une eſpece de folie qui s'y joint. Dans cette ſituation, & le ſiege fini, le gouverneur m'accorda un congé pour accompagner ma femme à Montpellier, dont l'air étoit jugé le plus propre à lui rendre la ſanté. Dans cette occaſion, elle écrivit à ſa mere pour lui demander une remiſe d'argent, & lui expoſer le mauvais état de ſa ſanté. Elle le fit dans des termes capables de toucher tout cœur ſenſible à l'humanité, & même une perſonne entiérement inconnue. Sa ſœur lui fit réponſe: je crois avoir encore une copie de ſa lettre dans ma poche. Je l'ai gardée par curioſité: vous en jugeriez encore mieux ſi je pouvois vous faire voir celle de ma femme. Alors il tira de ſon porte-feuille cette lettre, dont voici les termes.

MA CHERE SŒUR,

» Maman, qui eſt fort malade, m'ordonne de vous écrire, qu'elle eſt fort ſurpriſe, & en même tems choquée de votre demande ſinguliere, ou, comme elle dit, de votre ordre d'envoyer de l'argent. Vous ſavez, ma chere, dit-elle, que votre mariage avec cette caſaque rouge, a été fait abſolument contre ſon aveu & celui de toute la famille (car je crois pouvoir me mettre dans le nombre); que cependant après cet acte de déſobéiſſance formelle, elle a bien voulu vous recevoir comme ſon enfant; mais non comme un enfant chéri, tel que vous l'étiez auparavant; qu'elle vous a pardonné à la vérité, en qualité de chrétienne & de mere, mais en conſervant toujours dans ſon cœur le juſte ſentiment de votre déſobéiſſance, & la réſolution de s'en venger. Malgré ce mécontentement, elle vous prie de vous reſſouvenir, que, voyant que vous vous oppoſiez une ſeconde fois à ſes volontés, & que rien ne pouvoit vous détourner de faire une démarche (fort indécente à mon avis) pour courir après votre homme, elle a jugé à propos de vous montrer encore une tendreſſe de mere en vous donnant cinquante guinées pour votre extravagant voyage. Peut-elle donc ne pas être ſurpriſe que vous en demandiez encore?

que, ſi elle étoit aſſez foible pour y conſentir, vous recommenceriez tous les mois de même, pour fournir aux extravagances d'un jeune officier débauché. Vous dites qu'elle aura pitié de vos ſouffrances. Oui, ſûrement, elle en a compaſſion & moi auſſi, quoique vous ne ſoyez pas aſſez polie ni aſſez bonne pour le croire. Mais je vous pardonne tous vos mépris paſſés & actuels. Je fais plus, je prie Dieu tous les jours pour vous.... Mais, ma chere ſœur, que pouviez-vous attendre de moins que ce qui eſt arrivé? Vous auriez dû croire vos amis qui étoient plus ſages & plus vieux que vous. Je ne parle point ici de moi, quoique votre aînée d'environ onze mois & quelques ſemaines; cependant, quand j'aurois été plus jeune, j'euſſe été, peut-être, en état de vous donner des conſeils: la prudence, & ce qu'on appelle la beauté, ne vont pas toujours de pair enſemble. Ne ſoyez pas choquée de ce que je vous dis. Je ſais qu'au fond du cœur vous vous êtes toujours élevée au-deſſus de quelques perſonnes, dont d'autres ont ſu mieux juger que vous. Mais pourquoi vous parler de choſes que je mépriſe? Non, ma chere ſœur, à Dieu ne plaiſe que l'on diſe jamais de moi que je tire gloire de ma figure.... ce n'eſt pas que ſi j'en voulois croire les hommes, peut-être..... mais je hais & je mépriſe les hommes..... Vous le ſavez,

ma chere ; je ſouhaiterois que vous les euſſiez mépriſés autant que moi ; mais le ſort en eſt jetté : ce qui eſt fait, eſt fait. C'eſt à vous de ſonger à votre fortune ; j'entends celle que Maman pourra vous faire, car vous ſavez que tout eſt en ſon pouvoir. Je vous conſeille donc de prendre votre parti ; & reſſouvenez-vous (je ne ſaurois m'empêcher de vous l'écrire pour votre bien) que les vapeurs ne ſont point une maladie qui aille bien avec un havreſac. Songez à ce que vous avez fait ; ſongez à ce que Maman a fait pour vous ; ſongez que vous nous avez laiſſés après vous un dépôt à garder ; & ne vous regardez plus, ni comme fille unique.... ni comme fille chérie. Je demeure, ma chere ſœur, votre affectionnée, très-humble & obéiſſante ſervante :

E. Harris.

O brave Miſſ Betty ! s'écria Miſſ Mathieu : j'ai toujours eu une haute idée d'elle ; mais ceci ſurpaſſe tout ce que j'aurois pû en attendre.

Jugez, Madame, continua Booth, ſi cette belle lettre fut un puiſſant cordial pour remettre les eſprits de ma pauvre femme. Elle produiſit un tel effet ſur elle, qui l'avoit ouverte en mon abſence, qu'à mon retour je la trouvai dans l'accès le plus violent. Elle fut ſi long-tems à repren-

dre ſes ſens, que je crus pendant quelques heures que jamais elle n'en reviendroit. J'étois tellement agité que peu s'en fallut que je ne cédaſſe à mon déſeſpoir. A la fin, la connoiſſance lui revint; & je ſongeai auſſi-tôt aux moyens de la conduire à Montpellier, d'autant que ces ſecours lui devenoient beaucoup plus néceſſaires qu'auparavant.

Quoiqu'extrêmement choqué de la barbarie de cette lettre, je n'en appréhendai point de mauvaiſes ſuites. Toute l'armée étant perſuadée que j'avois fait un mariage fort riche, pluſieurs officiers m'avoient fait des offres de leur bourſe, en cas que j'euſſe beſoin d'argent. En effet, je n'étois point du tout embarraſſé de conduire ma femme à Montpellier; mais elle répugnoit fort à ce voyage, & déſiroit de retourner en Angleterre, comme j'en avois obtenu la permiſſion. Elle ſe trouvoit mieux de jour à autre; & ſans cette maudite lettre dont je vous ai fait lecture, je ſuis ſure qu'elle auroit été en état de repartir pour l'Angleterre dans le premier vaiſſeau.

Il y avoit dans la garniſon un colonel, qui, non ſeulement m'avoit offert de l'argent, mais m'avoit même importuné pour en recevoir. J'allai donc auſſitôt le trouver; & pour juſtifier ma démarche, je produiſis la lettre, & je l'inſtruiſis en même-

tems du véritable état de mes affaires. Le colonel ayant lu la lettre, ſecoua la tête, & après un moment de ſilence, dit, qu'il étoit fâché que je n'euſſe pas accepté plutôt ſes offres ; que depuis ce tems il avoit arrangé ſes affaires, & diſpoſé de ſon argent, de façon qu'il ne pouvoit pas retrancher un écu de ce qu'il lui en reſtoit.

Pluſieurs autres me firent une ſemblable réponſe, & je ne pus rien emprunter. J'ai été fortement perſuadé depuis, que cet honnête colonel, non content de me refuſer lui-même, avoit pris les moyens les plus ſurs pour m'empêcher de réuſſir d'un autre côté : c'eſt ainſi que ſont faits les hommes. Si quelqu'un vous refuſe un ſervice, il ne veut pas qu'un autre vous l'accorde.

Ce fut la premiere fois que j'éprouvai l'embarras qu'il y a de manquer d'argent, ſur-tout pour un homme marié. Car quoi de plus fâcheux que de ſentir quelque choſe néceſſaire à la conſervation de l'objet qu'on aime, & de ne pouvoir pas le lui procurer.

Vous ſerez peut-être ſurpriſe que je n'aie pas parlé du Capitaine James dans cette occaſion : il étoit alors à Alger, où le gouverneur l'avoit envoyé pour une fiévre qui lui étoit ſurvenue. Cependant il revint aſſez à tems pour m'aider ; & il le fit

avec le dernier empreſſement, au premier mot qu'il apprit de ma détreſſe. Ainſi le bon colonel, quoiqu'il eût diſpoſé de ſon argent, eſcompta la lettre du capitaine. Vous voyez dans l'exemple de mon ami James, un exemple qui prouve la fauſſeté de toutes les ſatyres qu'on fait contre le genre humain en général.

Mais peut-être ſerez-vous encore plus touchée de la généroſité extravagante de mon ſergent? Le jour qui précéda le retour de Mr. James, le pauvre garçon vint à moi les larmes aux yeux, & me pria de ne point me choquer de ce qu'il avoit à me dire. Alors tirant de ſa poche une bourſe qui contenoit, diſoit-il, une ſomme de douze livres ſterlings, il me pria de l'accepter, ajoutant qu'il étoit fâché de ne pouvoir me prêter toute la ſomme dont j'avois beſoin. Je fus ſi frappé de ce trait d'amitié & de généroſité dans un homme de ſa ſorte, que je lui donnai le tems de me preſſer une ſeconde fois, avant de lui répondre. J'étois ſurpris en effet, comment il avoit pû amaſſer ce petit fonds, & encore plus comment il avoit été informé de mes beſoins. Quant au premier, il paroît qu'il avoit pillé une quinzaine de piſtoles à un officier Eſpagnol; pour le ſecond point, il m'avoua l'avoir appris d'une fille de ma femme, qui avoit entendu quelques lambeaux de converſation entre Amelie & moi.

En effet, on ſe trompe fort, ſi on ſe flatte de pouvoir cacher des ſituations ſi embarraſſantes à ſes domeſtiques : ils ont toujours le coup d'œil très-pénétrant dans ces ſortes de cas.

Bon Dieu! s'écria Miſſ Mathieu, qu'une telle conduite eſt ſurprenante dans un état ſi humble!

Je le croyois auſſi moi-même, répondit Booth; cependant, en y penſant plus attentivement, je ne vois pas par quelle raiſon nous devons être plus ſurpris de trouver une ame grande dans cet état que dans tout autre. L'amitié, la bienveillance, ou de quelque nom que vous vouliez appeler cette action, peut être la paſſion dominante dans un mendiant, auſſi-bien que dans un Prince: & par-tout où elle ſe trouve, ſon énérgie ſe fait ſentir.

Je crains bien, à vous parler naturellement, que nous ne donnions ſouvent des éloges à ce que nous appelons un état relevé, un peu trop légérement, & au préjudice des autres états plus humbles. Si on voit aſſez fréquemment des exemples qui dégradent l'humanité dans les perſonnes de la plus haute extraction, & les mieux élevées, on rencontre auſſi quelquefois des preuves de grandeur & de bonté réelle parmi ceux qui ont été privés de tous ces avantages. Pour moi je crois, à n'en pouvoir douter, que quelquefois les palais ſont rem-

plis de baſſeſſe & d'indignité, & que ſouvent le ſoleil de juſtice brille de tout ſon éclat dans une miſérable chaumiere.

CHAPITRE VIII.

Suite de l'hiſtoire de Booth.

MR. Booth, après cette réflexion, continua ſon hiſtoire en ces termes.

Nous primes donc congé de la garniſon, & ayant débarqué à Marſeille, nous nous rendîmes par terre à Montpellier, ſans qu'il arrivât rien qui mérite d'être récité, ſi ce n'eſt que ma pauvre Amelie fut fort incommodée du mal de mer. Je fus enſuite bien dédommagé des peines que ce voyage m'avoit cauſées, & de mes frayeurs, par les heureuſes ſuites qu'il eut. Car je crois qu'il contribua encore plus que l'air de Montpellier au parfait rétabliſſement de ſa ſanté.

Pardonnez ſi je vous interromps, s'écria Miſſ Mathieu; vous ne m'avez pas dit, ſi vous acceptâtes l'argent du fergent.... Je ſuis devenue preſqu'amoureuſe de ce pauvre garçon.

Pouvez-vous imaginer, Madame, répondit Booth, que j'acceptaſſe d'un pauvre garçon, un argent qui étoit de ſi foible reſſource pour moi, & dont en même tems

il pouvoit avoir beſoin lui-même ? peut-être maintenant attribuerez-vous ce refus à orgueil de ma part.

Non, dit-elle, je ne regarderai cette action ni comme un orgueil, ni comme une folie ; mais il me ſemble que vous auriez pu accepter ſon offre ; & je ſuis ſûr que vous lui avez fait peine en le refuſant. Eh bien, je vous prie, continuez votre hiſtoire. Alors Booth pourſuivit ainſi.

Quand Amelie fut dans le train de recouvrer ſa ſanté de jour en jour, nous commençâmes à paſſer le tems fort agréablement à Montpellier. Les plus grands ennemis des François ſont obligés de reconnoître que c'eſt le peuple chez lequel il eſt le plus agréable de vivre, du moins pour un peu de tems. Il y a des pays où il eſt auſſi aiſé de faire une fortune qu'une bonne connoiſſance. En Angleterre ſurtout, les connoiſſances ſont preſque auſſi lentes à faire qu'un chêne à croître : la vie d'un homme ſuffit à peine pour les pouſſer juſqu'à un certain degré : & les familles ne contractent guère une grande intimité qu'à la troiſieme, ou au moins à la ſeconde génération. En effet, nos Anglois ont ſi peur de laiſſer entrer des étrangers dans leur maiſon, qu'on croiroit qu'ils les prennent tous pour des voleurs. Les François ſont d'un caractère tout oppoſé. La qualité d'étranger eſt un titre chez eux pour obtenir la

meilleure place, & plus d'égards & de politeſſes; pour peu que vous ayez l'air d'un gentilhomme, ils ne ſont jamais de doute que vous ne le ſoyez. Il eſt vrai que leur amitié ne s'étend guère juſqu'à leur bourſe: une pareille preuve d'amitié n'eſt guère plus uſitée dans les autres pays. Mais la politeſſe fait pouſſer l'amitié aſſez loin dans les circonſtances ordinaires de la vie: & ceux qui manquent de cette qualité, en dédommagent rarement par leur ſincérité. Car la groſſiéreté, plutôt la rudeſſe, comme on l'appelle communément, n'eſt pas toujours une marque d'honnêteté, comme on voudroit le faire croire.

Le lendemain de notre arrivée, nous fîmes connoiſſance avec Mr. Bagillard. C'étoit un François plein d'eſprit & de vivacité, qui joignoit à ces qualités plus de littérature que les gentilshommes n'en poſſédent pour l'ordinaire. Comme il logeoit dans la même maiſon que nous, nous ne tardâmes pas à nous connoître: je goutai ſi fort ſa converſation, que jamais je ne le trouvois de trop dans notre compagnie. En effet, je paſſois avec lui une ſi grande portion de mon tems, qu'Amelie (je ne ſais ſi je dois vous faire part de ſon inquiétude à cette occaſion,) ſe laſſa de cette familiarité, & ſe plaignit à moi de ce que mon goût trop vif pour cette connoiſſance ne lui laiſſoit à elle pas aſſez de tems pour me

voir. Nos entretiens roulant d'ordinaire ſur la littérature, & particulierement ſur les Auteurs latins (car nous lumes enſemble pluſieurs des auteurs claſſiques), elle ne pouvoit pas goûter beaucoup d'agrément avec nous. Quand une fois ma femme ſe fût miſe en tête que Mr. Bagillard la privoit de ma compagnie, il ne fut plus poſſible de lui faire changer d'opinion; & quoique je reſtaſſe alors plus de tems avec elle qu'auparavant, elle devint plus mécontente de jour à autre, juſqu'à ce qu'enfin elle me pria ſérieuſement de changer de logis, & exigea cette complaiſance avec plus de force que je ne lui en avois jamais remarqué juſqu'à ce moment. A vous parler vrai, ſi jamais cette excellente femme a pu paſſer pour déraiſonnable, je crois que ce fût dans cette circonſtance.

Sous quelque point de vue que j'enviſageaſſe ſes deſirs, comme ils naiſſoient viſiblement d'une affection dont elle me donnoit tous les jours les preuves les plus cheres, je réſolus de la ſatisfaire; je louai donc un appartement dans un autre quartier fort éloigné. Car je ſuis d'avis qu'il faut avoir bien peu d'amour pour une perſonne, quand on ne cherche pas à la contenter, même dans une demande qui n'eſt pas raiſonnable. Il eſt vrai que je m'en fis une certaine peine à cauſe de Mr. Bagillard. Ne pouvant pas lui communiquer hon-

nêtement les raiſons pour leſquelles je changeois de demeure, il étoit difficile auſſi de lui donner une fauſſe adreſſe. D'ailleurs je penſai que j'aurois bien plus rarement ſa compagnie qu'auparavant. J'aurois pu, j'en conviens, éviter cet embarras en quittant tout-à-fait Montpellier; la ſanté d'Amelie étant rétablie parfaitement; mais j'avois donné ma parole au capitaine James d'attendre ſon retour d'Italie, où il étoit allé de Gibraltar quelque tems auparavant; & Amelie étant groſſe de près de ſix mois, ce tems n'étoit guère propre à lui faire entreprendre un long voyage.

Cette difficulté ne ſe trouva néanmoins pas ſi forte que je l'avois cru. Car mon ami le François, ſoit qu'il ſoupçonnât quelque choſe par la conduite de ma femme, quoique jamais elle ne lui fît, du moins à ma connoiſſance, aucune impoliteſſe, ſoit par d'autres raiſons, devint auſſi très-froid de ſon côté. Depuis que nous eûmes changé de demeure, il ne me fit au plus que deux ou trois viſites, pour la forme: ſon tems fut bientôt après employé à une intrigue d'amour, dont le bruit s'eſt répandu dans tout Montpellier.

A peine avions-nous paſſé quelque tems dans notre nouvel appartement, qu'il arriva à Montpellier un officier anglois, qui vint loger dans la même maiſon que nous. Son nom étoit Bath; il étoit major, &

d'un caractère ſi ſingulier, que l'on n'a peut-être jamais vu ſon pareil. Il s'en falloit bien que celui-ci eût aucun goût pour les livres, comme celui qui avoit donné de l'inquiétude à mon Amelie. Il eſt vrai qu'en général ſa converſation rouloit ſur des matieres qui ne ſont pas du reſſort des femmes. Il ne parloit preſque que de guerre, de ſiéges, de batailles; mais comme il avoit une ſœur qu'Amelie goûtoit beaucoup, il ſe lia bientôt entr'elles une grande intimité, & nous ne faiſions tous les quatre qu'une famille.

Ce major étoit grand conteur de merveilles, & preſque toujours le principal héros de ſes contes. Ce talent le fit trouver fort amuſant à Amelie, qui ne le cédoit à perſonne au monde pour le vrai goût, & l'art de s'amuſer des ridicules. Mais ſi perſonne ne le ſaiſit plus promtement qu'elle dans le caractère d'un autre, nul ne réuſſit ſi bien à cacher cette connoiſſance à la perſonne intéreſſée. Permettez-moi de vous rapporter à ce ſujet une penſée d'elle, qui lui fait, je crois, beaucoup d'honneur. Si j'avois, dit-elle, pour les perſonnes ridicules autant de mépris qu'elles en inſpirent d'ordinaire, elles me paroîtroient plutôt un objet de triſteſſe que d'amuſement; mais réellement j'en ai trouvé pluſieurs qui étoient extrêmement ridicules dans une partie de leur caractère, tandis

que pour le reſte, ils étoient extrêmement aimables. Par exemple, diſoit-elle, voyez le major, il nous parle de bien des choſes qu'il n'a jamais vues, & d'autres qu'il n'a pas faites, & le tout de la maniere la plus extravagante: cependant voyez combien il tient une conduite aimable avec ſa pauvre ſœur? Non-ſeulement il l'a faite venir ici à ſes dépens pour rétablir ſa ſanté; mais encore il lui tient compagnie lui-même. Je crois, Madame, que ce ſont ſes propres termes que je vous rends; car je ſuis aſſez propre à me rappeler tout ce qu'elle dit.

Vous croirez aiſément, d'après une circonſtance que je vous ai dite en faveur du major, ſur-tout quand je vous ai dit que ſa ſœur eſt la meilleure fille de la terre, qu'il falloit néceſſairement ſe cacher d'elle pour rire des ridicules de ſon frere. A la vérité la choſe étoit aiſée; tant la pauvre fille étoit aveuglée d'amour & de reconnoiſſance: elle honoroit & reſpectoit tellement ſon frere, qu'elle n'avoit pas le moindre ſoupçon qu'il y eût au monde quelqu'un capable d'en rire.

Je ſuis perſuadé véritablement que jamais elle n'avoit ſoupçonné le ſujet de nos riſées; à coup ſûr elle en auroit marqué du reſſentiment: car outre ſon amitié pour ſon frere, elle avoit un petit orgueil de famille, qu'elle laiſſoit percer quelquefois. En effet, ſi elle avoit quelque défaut, c'étoit la vanité; en

totalité c'étoit une bonne fille : d'ailleurs, qui de nous eſt entiérement exempt de défauts ?

Que vous êtes bon, Booth ! répondit Miſſ Mathieu ; la vanité eſt une faute de la premiere claſſe dans une femme, & qui ſouvent lui en fait faire beaucoup d'autres.

A cela Booth ne fit aucune réponſe, & continua ainſi.

Nous paſſâmes deux ou trois mois aſſez agréablement avec cette compagnie, juſqu'à ce que le major & moi nous fumes obligés de nous renfermer chez nous, ma femme étant en couche, & Miſſ Bath retenue dans ſa chambre par une indigeſtion qui penſa lui cauſer la mort.

Ici Miſſ Mathieu fit un grand éclat de rire ; & Booth lui en ayant demandé la raiſon : Je ne puis, dit-elle, m'empêcher de rire de l'idée des deux gardes-malades. Mais, dites-moi, faiſiez-vous échauffer vous-même les bouillons à votre femme ?

Oui, ſans doute, Madame, je le faiſois, répondit-il : le trouvez-vous extraordinaire ?

Oui, vraiment, reprit-elle : je croyois que les meilleurs maris regardoient le tems des couches de leurs femmes, comme un tems de fête & de réjouiſſance ? Quoi ! vous ne vous êtes pas enyvré dans le moment même de ſa délivrance ? Dites-moi

moi franchement, comment vous étiez employé alors.

Fort honnêtement, répondit-il; malgré votre ton railleur, je vous dirai que j'étois à ſon chevet, & que je la tenois dans mes bras. En vérité je crois que j'ai reſſenti dans l'ame autant de douleurs qu'elle en ſentoit dans ſon corps. Maintenant, répondez-moi auſſi franchement: Penſez-vous que le moment où une femme que l'on aime à la fureur ſouffre les tourmens les plus cruels, & court riſque de la vie, ſoit un tems bien propre à la joie? Et..... je n'ai pas beſoin d'exprimer d'autres circonſtances plus attendriſſantes.

Je vais vous répondre franchement, reprit-elle..... Oui, & très-ſincérement, s'écria Booth..... Eh bien donc franchement & ſincèrement, dit-elle, que je meure ſi je ne vous regarde comme un ange.

Mais, Madame.... En vérité.... Vous me faites trop d'honneur. Il y a beaucoup de maris ſemblables..... N'avons-nous pas un exemple de la même tendreſſe dans le major? Quoique, pour lui, je crois que je vous ferai rire: tandis que ma femme étoit en couche, Miſſ Bath étant extrêmement mal, j'allai un jour me préſenter à la porte de ſon appartement pour m'informer de ſa ſanté, auſſi bien que de celle du major, que je n'avois pas vu depuis

huit jours. Je frappai doucement à la porte ; & ayant ouvert, je trouvai le major dans l'anti-chambre de ſa ſœur, occupé à faire chauffer ſon bouillon. Son habillement étoit certainement des plus ſinguliers ; il avoit un manteau de lit de femme & un bonnet de nuit de flanelle fort ſale ; cet équipage, joint à ſa mine ſinguliere (car c'eſt un grand homme, mince & ſec, de près de ſix pieds de haut), en faiſoit un objet tout-à-fait réjouiſſant. Le major ſe leva, quand j'entrai dans la chambre, & s'écria d'un air ému & en jurant : Quoi, c'eſt vous, Monſieur ? Je lui demandai des nouvelles de ſa ſanté & de celle de ſa ſœur. Il me répondit qu'il ſe portoit bien, & que ſa ſœur étoit mieux. Je ne m'attendois pas, Monſieur, ajouta-t-il, que vous me verriez dans une telle ſituation. Je lui dis que je ne croyois pas qu'il pût paroître dans un état plus convenable à ſon caractère. Vous ne le croyez pas ? répondit-il ; par Dieu, je vous ſuis fort obligé de cette opinion. Je crois, Monſieur, quoique ma foibleſſe ait pu m'en faire écarter, que perſonne n'eſt plus intimément perſuadé de ſa propre dignité que moi-même. Sa ſœur l'ayant alors appelé de la chambre du fond, il ſonna ſon domeſtique, & après avoir fait quelques pas en travers de la chambre, il me dit d'un air animé : Je n'aurois pas cru, Mr.

Booth, que pour m'avoir ſurpris dans ce déshabillé, en entrant un peu trop bruſquement, oui, un peu trop bruſquement, vous m'auriez pris pour la garde de ma ſœur. Je ſais trop ce qui eſt dû à la dignité d'un homme, & je l'ai fait voir ſur le champ de bataille..... Je crois y avoir bien figuré, Mr. Booth, & d'une maniere qui convient à mon caractere. Par Dieu, ſi mon naturel n'eſt pas tout-à-fait exemt de foibleſſe, il ne faut pas me mépriſer pour cela. Il prononça ce diſcours & pluſieurs autres de même genre avec beaucoup de majeſté, ou, comme il dit, de dignité. Il ſe ſervit même de quelques mots durs que je n'entendis pas: car tous ſes termes ne ſe trouvent pas dans les dictionnaires. J'eus peine à m'empêcher de rire. Cependant je me contins, & bientôt après je le quittai fort ſurpris, qu'un homme ſi rempli de bonté, pût être en même tems ſi honteux de le paroître.

Si je fus ſurpris de ce qui s'étoit paſſé dans cette viſite, je le fus bien davantage le lendemain matin, quand il entra chez moi de fort bonne heure, & me dit que ce qui s'étoit paſſé entre nous l'avoit empêché de dormir toute la nuit. Vous m'avez dit, ajouta-t-il, certaines choſes qui demandent une plus ample explication, avant que je ſorte d'ici. Vous m'avez dit, Monſieur, en me trouvant dans une ſituation

que je ne puis me rappeler ſans regret, que que je ne pouvois pas à votre avis, être dans un état plus conforme à mon caractère. Ce ſont vos propres termes; je ne les oublierai jamais. Croyez-vous qu'il y ait quelque choſe dans mon caractère qui ſoit au-deſſous de la dignité d'un homme? Penſez-vous que, pendant la maladie de ma ſœur, je me ſois conduit avec une foibleſſe qui ſente l'homme efféminé? Je ſais qu'il eſt au-deſſous d'un homme de pleurer & de ſe lamenter pour une fille; je le ſais auſſi bien que vous, & que tout autre: & ſi ma ſœur étoit morte, on m'auroit vu me conduire dans cette occaſion en homme. Ne croyez pas que je me ſois ſéqueſtré de la compagnie uniquement à cauſe d'elle. J'ai été fort incommodé moi-même: & quand vous m'avez ſurpris dans cette ſituation, la garde venoit de ſortir, & je ſoufflois le feu de crainte qu'il ne s'éteignit tout-à-fait..... Il parla ainſi pendant près d'un quart-d'heure, ſans me donner le tems de lui répondre. Enfin le regardant fixement; Dois-je conclure, lui dis-je, que vous parlez ſérieuſement? Sérieuſement? dit-il en répétant mes mots: prenez-vous donc mon caractère pour un jeu? Tenez, Monſieur, lui dis-je grâvement, je penſe que nous nous connoiſſons bien l'un & l'autre: & je n'ai pas lieu de ſoupçonner que vous attribuyez à la peur, ſi je vous dis que

bien loin de vous insulter, j'ai compté vous faire le plus grand compliment. La tendresse pour les femmes prouve un caractère vraiment mâle, plutôt que de nous dégrader. Brutus étoit un héros; cependant il a marqué la plus grande tendresse pour sa chere Porcie. Le grand Roi de Suéde, le plus brâve & même le plus fier des hommes, s'est enfermé trois jours entiers au milieu d'une campagne sans vouloir paroître après la mort d'une sœur favorite. A ces mots je vis son front se dérider, & il s'écria: Ma foi, j'admire le Roi de Suéde plus que tous les hommes du monde; & il n'y a qu'un sot qui soit honteux de faire tout ce que le Roi de Suéde a fait... Et si quelque Roi de Suéde en France osoit me dire que sa sœur a plus de mérite que la mienne: par Dieu il auroit affaire avec moi. La pauvre petite Betsy! C'est la plus honnête & la plus digne fille qu'il y ait jamais eu. Graces à Dieu, elle est guérie. Si je l'avois perdue, je n'aurois jamais goûté un moment de bonheur sur la terre... Il continua à parler ainsi, jusqu'à ce que ses larmes se firent passage..... Dès qu'il s'en apperçut, il s'arrêta; ou peut-être ne pouvoit-il pas aller plus loin..... car il paroissoit à bout. Après un moment de silence, ayant essuyé ses yeux avec son mouchoir, il poussa un profond soupir, & dit: Je suis honteux, Mr. Booth, que vous soiez té-

moin de ceci : mais la nature eſt plus forte que la dignité. Je le conſolai alors par l'exemple de Xerxès, comme j'avois fait auparavant avec celui du Roi de Suéde ; bientôt après nous déjûnâmes enſemble avec la plus grande cordialité. Je vous aſſure que, malgré toute ſa bizarrerie, il n'y a point d'homme d'un ſi bon caractère que le Major.

D'un bon caractère ! s'écria Miſſ Mathieu, avec mépris. C'eſt un fol ! pouvez-vous parler d'un tel homme avec éloge ?

Booth dit tout ce qu'il put pour la défenſe de ſon ami ; en effet, il le lui avoit repréſenté du côté le plus favorable, & avoit principalement obmis exprès les termes durs dont il avoit remarqué auparavant, qu'il avoit entrelardé ſon diſcours. Booth continua enſuite, comme on verra dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE IX.

Contenant bien des choſes extraordinaires.

MISS Bath, continua Booth, ſe rétablit ſi promtement, qu'elle fut en état de ſortir auſſi-tôt que ma femme. Nos petites parties redevinrent plus agréables; & nous nous répandimes dans les compagnies de la ville un peu plus que nous n'avions fait juſqu'alors. Bagillard recommença ſes aſſiduités; car ſa bonne amie étoit partie pour Paris. Ma femme n'en parut pas fâchée d'abord: j'imaginai que, comme elle avoit une compagne de ſon ſexe (car Miſſ Bath & elle avoient contracté une grande amitié, elle ſe paſſeroit plus aiſément de ma compagnie.) Je m'étois trompé: bientôt elle renouvella ſes inquiétudes, & ſon impatience de voir arriver le colonel James, afin que nous puſſions quitter tout-à-fait Montpellier.

Cette mauvaiſe humeur de ma femme ne put manquer de me faire de la peine, d'autant plus que je la jugeois un peu déraiſonnable. Un peu, dites-vous, repliqua Miſſ Mathieu? O Dieu, quel mari vous êtes!... Hélas que j'étois peu digne d'une telle femme qu'Amelie! Vous le verrez par la ſuite. Un jour que nous étions à converſer

enſemble, j'entendis un grand cri: ma femme ſe leva en criant; C'eſt la voix de Miſſ Bath: auſſi-tôt elle courut vers la chambre d'où il ſortoit. Je la ſuivis; en arrivant nous apperçumes le ſpectacle le plus affreux, Miſſ Bath tombée morte ſur le plancher, le Major tout enſanglanté à ſes genoux & criant au ſecours. Amelie, quoiqu'en preſque auſſi mauvais état que ſon amie, courut à elle, lui découvrit la gorge, & tâcha de la délacer; moi, je courois çà & là ſans ſavoir ce que je faiſois, demandant de l'eau & des liqueurs fortes, & envoyant coup ſur coup pluſieurs domeſtiques appeler des médecins & chirurgiens.

Enfin à force d'eau, de cordiaux, & de tout ce qui étoit néceſſaire, on rappela les ſens de Miſſ Bath; on la fit aſſeoir dans ſon fauteuil, & le major ſe mit lui-même à côté d'elle. La jeune Dame tout-à-fait revenue de ſa foibleſſe, le major, qui juſques-là avoit auſſi peu ſongé à lui-même, qu'il avoit attiré l'attention des autres, devint l'objet de toutes nos obſervations, & ſur-tout de ſa pauvre ſœur, qui, dès qu'elle ſe ſentit un peu de forces, s'écria que ſon frere étoit tué, & déplora amèrement ſon ſort de n'être revenue à la vie, que pour être témoin d'un ſpectaçle ſi terrible. Tandis qu'Amelie s'occupoit à appaiſer la douleur de ſon amie, je m'informai de l'état du major: en quoi je fus aidé par

le chirurgien qui venoit d'arriver. Le major dit avec aſſez de tranquillité, qu'il ne croyoit pas que ſa bleſſure fût dangereuſe, & pria ſa ſœur de ſe conſoler: diſant qu'il étoit convaincu que bientôt le chirurgien lui en donneroit les mêmes aſſurances. Mais ce bon homme n'étoit pas ſi libéral en promeſſes que le major l'avoit cru: car après avoir ſondé la plaie, il ne put nous donner que de l'eſpérance; diſant que la bleſſure étoit terrible; mais il ajouta pour motif de conſolation, qu'il en avoit guéri de bien plus mauvaiſes.

Quand le major fut panſé, ſa ſœur parut l'occuper tout entier; & ſon unique ſoin fut d'adoucir ſes chagrins. Il proteſta ſolemnellement, que ſa bleſſure n'étoit que dans les chairs, pas fort profonde; & qu'il ſentoit qu'elle ne pouvoit pas être bien dangereuſe. Cette déclaration du major, le même raiſonnement de ſes amis, & plus que tout cela peut-être, le libre cours que Miſſ Bath avoit donné à ſa frayeur, parurent un peu la tranquilliſer. Amelie l'emporta enfin; & à meſure que la terreur diminuoit, la curioſité prit ſa place. Pour moi, je m'informai de ce qui avoit occaſionné cet accident, & donné lieu à tout ce remueménage.

Le major me prit la main, & me regardant tendrement: Mon cher Mr. Booth, me dit-il, je commencerai par vous deman-

der pardon ; car je vous ai fait une injure, que la force de votre amitié peut ſeule vous faire excuſer. Vous pouvez penſer, Madame, que ce préambule allarma beaucoup toute la compagnie & moi ſur-tout. Mon cher major, lui répondis-je, je vous pardonne, quelque choſe que ce puiſſe être. Mais en quoi pouvez-vous m'avoir fait injure ? En quoi ? repliqua-t-il, en faiſant ce que tout homme qui a autant d'honneur & de dignité que vous, doit regarder comme une fort grande injure. Je vous ai ôté des mains l'occaſion de vous faire juſtice à vous-même. Je crains bien d'avoir tué l'homme qui a fait tort à votre honneur, je veux dire, ce coquin de Bagillard. Mais je ne puis pas continuer ; car, Madame, dit-il à ma femme, vous y êtes intéreſſée : & je ſais ce que je dois à la dignité de votre ſexe..... Je remarquai qu'Amelie pâlit à ces mots ; cependant elle le pria de pourſuivre. Eh bien, répondit-il, dès qu'une Dame me l'ordonne, l'obéiſſance eſt une partie de ma dignité. Enſuite il continua à nous raconter, que Bagillard l'avoit raillé, prétendant que lui major faiſoit ſa cour à Amelie ; qu'il lui avoit dit qu'il ne réuſſiroit jamais, lui donnant à entendre que, ſi cela eût été poſſible, il auroit réuſſi lui-même ; & qu'il avoit conclu par dire qu'Amelie étoit une prude achevée : ſur quoi le major lui avoit donné

un ſoufflet, & tous les deux avoient tiré l'épée.

Le major avoit à peine fini de parler, qu'un domeſtique vint m'annoncer un moine qui demandoit avec empreſſement à me parler. Je pris la main du major, & lui dis que non-ſeulement je lui pardonnois, mais même que je lui étois fort obligé de ſon amitié. Alors étant deſcendu pour parler au moine, il ſe trouva que c'étoit le confeſſeur de Bagillard, qui de ſa part venoit me demander pardon de l'injure qu'il avoit voulu me faire, & me prier de lui accorder une viſite avant de mourir. Ma femme s'oppoſa d'abord à ce que je ſortiſſe, parce qu'il lui vint quelques craintes ſoudaines à mon occaſion: quand je l'eus convaincue que c'étoit ſans fondement, elle y conſentit.

Je trouvai Bagillard au lit; le major lui avoit paſſé ſon épée au travers du corps juſqu'à la garde. Après m'avoir demandé pardon, il me félicita de poſſéder une femme qui joignoit à la beauté la plus accomplie, la vertu la plus imprénable: en témoignage de quoi il m'avouoit ſa violence, ainſi que le mauvais ſuccès de ſes tentatives; & pour rendre la vertu d'Amelie encore plus éclatante, la vanité lui fit paſſer en revue les noms de pluſieurs femmes comme il faut, leſquelles avoient cédé à ſa paſſion; mais il proteſta que jamais cette paſſion ne s'étoit fait ſentir avec

tant de force que pour ma pauvre Amelie : auſſi prétendoit-il tirer de cette violence, à laquelle il n'avoit pu reſiſter, un motif pour obtenir ſon pardon. Il n'eſt pas néceſſaire de vous répéter ce que je lui dis alors : je l'aſſurai d'un pardon ſincere, & nous nous ſéparâmes. A vous dire vrai, je me crus preſque redevable à Bagillard de mon entrevue avec Amelie, qui fut la plus délicieuſe qui ſe puiſſe imaginer.

Je courus alors à ma femme, que j'embraſſai avec des tranſports d'amour & de tendreſſe. Quand cette premiere vivacité fut appaiſée : Avouez-moi, dit-elle, mon cher : vos bontés vous empêchoient-elles de me trouver un peu déraiſonnable, d'avoir marqué tant de regret de la perte de votre compagnie ; tandis que j'aurois dû me réjouir dans l'idée que vous en ſeriez ſi bien dédommagé ? Oui, ſurement ; jugez donc de ce que je dois avoir ſenti, en voyant que je perdois tous les jours dans votre eſtime, & que j'étois forcée à tenir une conduite, qui, parce que vous en ignoriez le motif, devoit vous paroître baſſe, vulgaire & intéreſſée. Cependant, quelle autre conduite avois-je à tenir avec un homme, que les refus ni les mépris ne pouvoient faire rentrer en lui-même. Si c'étoit une tâche cruelle, que penſez-vous de la contrainte que j'étois obligée d'eſſuyer en ſa préſence ? Il falloit devant vous marquer

une politeſſe apparente à un homme que je déteſtois au fond de l'ame; & cela pour empêcher les ſuites fatales de vos ſoupçons; tandis que j'avois peur en même tems, qu'il ne la regardât comme un encouragement?..... N'avez-vous pas de pitié de votre pauvre Amelie en ſongeant à ſa ſituation? Pitié! mon amour, m'écriai-je; la pitié eſt-elle un terme propre à peindre l'eſtime, l'adoration? Mais, ma chere, comment pouvoit-il vous pourſuivre ſi ſecrétement..... par lettres? Oh non, dit-elle: il m'en a voulu donner pluſieurs, je n'en ai jamais voulu recevoir qu'une ſeule, encore la lui ai-je rendue. Bon Dieu! je ne voudrois pas pour un monde avoir une telle lettre en ma poſſeſſion: j'ai cru mes yeux ſouillés pour l'avoir lue... Bravo... s'écria Miſſ Mathieu, cela eſt héroïque, je vous en répons. Réellement, s'écria Booth, comment pouvez-vous tourner en ridicule un tel excès de tendreſſe? En ridicule la tendreſſe, repliqua-t-elle? Oh Mr. Booth, vous me connoiſſez peu. Mais, je vous prie, continuez votre hiſtoire.

CHAPITRE X.

Qui contient une lettre des plus curieuſes.

LA bleſſure du major, continua Booth, ſe trouva en effet auſſi légere qu'il l'avoit penſé; deſorte qu'en fort peu de tems il ſe rétablit parfaitement bien. Bagillard, quoique bleſſé tout au travers du corps, ne fut pas long-tems en danger de la vie. Le major me prit alors en particulier, & me marquant ſincèrement ſa joie du rétabliſſement de Bagillard, il me dit que maintenant, graces au Ciel, j'allois être à même de me faire juſtice. Je lui répondis que je ne ſongeois à rien de pareil, & que l'ayant cru prêt à mourir, je lui avois pardonné ſincérement & de bon cœur. Cela étoit fort bien & compatible avec votre honneur, dit-il, lorſqu'il étoit au lit de la mort; mais ce pardon n'étoit que conditionnel, & il eſt revoqué de droit, puiſque le voilà rétabli. Je lui dis que je ne pouvois me dédire ainſi, & que ma colere étoit paſſée. Quoi, dit-il, qu'y a-t-il de commun dans cette affaire avec de la colere? La dignité de ma nature a toujours été la raiſon qui m'a fait tirer l'épée: & quand elle eſt intéreſſée, je me battrois auſſi bien

avec l'homme que j'aime, qu'avec celui que je hais. Je ne vous laſſerai pas en vous répétant tout ce diſcours. Vous ſentez bien que le major ne l'emporta pas: & je crois réellement, que j'ai perdu un peu de ſon eſtime par cette raiſon, juſqu'à ce que le capitaine James, qui arriva quelque tems après, me remit parfaitement dans ſes bonnes graces.

Quand le capitaine James fut arrivé, nous n'eûmes plus de prétexte pour demeurer davantage à Montpellier; ma femme étoit en meilleur état de ſanté que je ne l'avois jamais vue; & Miſſ Bath avoit non-ſeulement recouvré la ſienne: mais de mince & pâle comme un ſquelette qu'elle étoit auparavant, elle étoit devenue graſſe, ronde & jolie femme. James fut encore mon caiſſier: car loin de recevoir aucune remiſe, il y avoit long-tems que je n'avois eu aucune lettre d'Angleterre, quoique nous euſſions écrit pluſieurs fois Amelie & moi à ſa mere & à ſa ſœur. Mais comme nous étions ſur le point de quitter Montpellier, je m'aviſai d'écrire à mon bon ami le docteur, & de l'informer que nous partions pour Paris, où je le priois de me faire paſſer ſa réponſe.

Nous arrivâmes à Paris ſans avoir eu ſur la route aucune avanture: & même il ne nous y arriva rien de remarquable dans les quinze premiers jours. Comme vous

ne connoiſſez ni James, ni Miſſ Bath, il eſt preſque indifférent de vous dire, qu'il ſe forma alors entr'eux une liaiſon intime, qui finit dans la ſuite par un mariage: ce que vous y trouverez de ſingulier, c'eſt que ce fut moi qui découvris le premier l'inclination de la Dame, & ma femme celle du capitaine.

Le dix-ſeptieme jour après mon arrivée à Paris, je reçus du docteur une lettre que j'ai dans ma poche; je vais, ſi vous me le permettez, vous en faire la lecture: car je ne voudrois pas en la répétant de mémoire, m'expoſer à en eſtropier les phraſes.

On peut bien croire que Miſſ Matthieu demanda avec empreſſement d'entendre la lettre; & M. Booth y lut ce qui ſuit.

MES CHERS ENFANS,

» Car je puis vous appeler ainſi maintenant, puiſque vous n'avez plus d'autre parens que moi dans le monde. Je vous aurois appris plutôt cette triſte nouvelle, ſi j'avois cru que vous ne la ſuſſiez pas déjà, ou plutôt ſi votre adreſſe m'eût été connue. Si votre ſœur a reçu de vous quelques lettres, elle en a fait un myſtere; peut-être par amitié pour vous, les a-t-elle dépoſées dans le même lieu où elle renferme ſa bonté, ou ce qui, je crois, lui eſt plus cher encore, ſon argent. On a tenu ſur

votre compte différens diſcours ; c'eſt ce qui arrive toujours dans les choſes que l'on ignore. Quand on ne ſait pas la vérité, chacun ſe croit en liberté de dire ce qu'il lui plaît. Ceux qui vous veulent du bien, mon fils Booth, diſent ſimplement que vous êtes mort ; d'autres que vous vous êtes enfui du ſiege, & que vous avez été caſſé. Pour ma fille, tout le monde s'accorde à dire qu'elle eſt là-haut dans le ciel ; il ne manque pas même de gens qui inſinuent que ſon mari lui en a hâté le voyage. D'après un tel commencement, vous attendez peut-être de meilleures nouvelles que je n'en ai à vous apprendre. Mais, je vous prie, mes chers enfans, moi qui ai toujours ri de mes propres afflictions, pourquoi ne pourrois-je pas badiner des vôtres ſans être taxé de mauvais cœur ? Je ſouhaite que vous appreniez de moi à vous poſſéder. Rien n'eſt ſi vrai que ce paſſage d'un philoſophe Païen :

» *Le fardeau devient léger, quand on ſait bien le porter.*

» Ariſtote (qui n'étoit pas ſi ſot que certaines gens, faute de l'avoir lu, le penſent) a élevé un doute dans ſes livres de la morale, ſavoir, ſi l'on peut appeler heureux un homme auſſi accablé d'infortunes que le roi Priam ? J'avoue que je n'ai pas trouvé que ce philoſophe ait bien expliqué ce doute ; j'ai pourtant penſé depuis longtems,

qu'il n'y a point de calamité, pour grande qu'elle ſoit, dont un philoſophe chrétien ne puiſſe raiſonnablement ſe moquer ; puiſque Ciceron, qui étoit un philoſophe Païen, doutant de l'immortalité de l'ame (car on peut dire qu'il en a douté, puiſqu'il a employé des raiſons ſi foibles pour la ſoutenir) a aſſuré comme une régle de ſageſſe, qu'*il falloit mépriſer les choſes humaines, & les regarder comme au-deſſous de ſoi.* Vous pouvez voir ce paſſage, & pluſieurs autres ſemblables dans le troiſieme livre des Tuſculanes.

» Avec combien plus de confiance un bon chrétien ne doit-il pas mépriſer, & même ſe moquer de tous les maux temporels & paſſagers ? Si le pauvre qui travaille dans ſa miſérable chaumiere, peut ſe moquer des orages & des tempêtes, de la pluie & des coups de vent qui l'entourent, tandis que ſa plus riche eſpérance n'eſt que celle du repos, avec quelle ſérénité un homme ſage ne doit-il pas ſupporter ces maux paſſagers. Lorſque ſon eſprit eſt pénétré de l'attente certaine de trouver un beau palais, & le plus ſomptueux repas prêts à le recevoir ? Je ne goûte pas beaucoup cette comparaiſon, mais je n'en ſaurois trouver une meilleure. Toute imparfaite qu'elle eſt, nous pouvons conclure d'après les actions des hommes, qu'ils ne la regardent que comme trop forte : car, dans la ſuppoſition que j'ai

miſe d'un banquet, y a-t-il un ſeul homme, dont l'eſprit ſoit aſſez foible ou aſſez bas, pour ne pas mépriſer, & même affronter le plus fâcheux des contretems dont j'ai fait mention ? Mais dans notre voyage vers le ſéjour glorieux du bonheur éternel, rencontre-t-on la moindre petite ronce, l'accident le plus foible; on s'en plaint amèrement : & ſi la fortune verſe ſur nous quelques-uns de ſes revers les plus fâcheux, combien ne paſſons-nous pas pour miſérables, tant à nos yeux propres, qu'à ceux des autres ? On ne ſauroit en donner d'autre raiſon que notre peu de fermeté dans la foi; & tout au moins le peu d'attention que nous donnons à l'affaire la plus importante : tandis que les objets les plus mépriſables de ce monde, des bagatelles pitoyables, des jouets d'enfans nous occupent très-ſérieuſement, & attirent toutes nos penſées, nous négligeons l'affaire intéreſſante de l'immortalité, nous la mettons de côté, & ne daignons pas même la faire marcher de pair avec celles de ce monde. Si un homme de mon état alloit faire un ſermon ſur le ciel, au milieu du tumulte des affaires & des divertiſſemens, pourroit-il ſe faire entendre, ſi ce n'eſt de quelque méchant railleur qui voudroit le tourner en ridicule ? Ne paſſeroit-il pas pour un inſenſé ? Et tout le monde ne le jugeroit-il pas digne des *Petites maiſons* ? Mais

pourquoi parler ici des lieux d'affaires & de plaiſirs ? Qu'on prolonge un ſermon un peu plus qu'à l'ordinaire, la moitié de l'auditoire ne s'endort-elle pas ? Vous avez peut-être été vous-mêmes dans le cas, mes enfans.... Eh bien donc, comme un bon chirurgien, qui diſpoſe ſon patient à une opération douloureuſe, en tâchant, autant qu'il peut, d'amortir la ſenſation de la douleur, je vais vous faire part dans votre état d'engourdiſſement, des nouvelles dont je vous ai menacés. Votre bonne mere eſt morte depuis quelque tems, & a laiſſé tout ſon bien à ſa fille aînée. Voilà les mauvaiſes nouvelles que j'avois à vous dire. Avouez-le maintenant, ſi vous êtes éveillés, ne vous attendiez-vous pas encore à quelque choſe de pis ? N'appréhendiez-vous pas que votre charmant enfant ne fût mort ? Non, il eſt en parfaite ſanté, & fait l'admiration de tout le monde. Il y a plus : on en aura ſoin, & on le traitera juſqu'à votre retour avec une tendreſſe de pere. Quel plaiſir ne vous donnera-t-il pas, ſi en effet quelque choſe peut ajouter au bonheur de deux époux qui ont l'un pour l'autre un amour bien tendre & bien mérité ; & qui, comme vous me l'écrivez, jouiſſent d'une parfaite ſanté ? Un Païen ſuperſtitieux redouteroit dans votre ſituation la colere de Néméſis ; mais moi qui ſuis chrétien, je m'avanturerai d'ajouter une autre circonſtance à votre

bonheur, en vous assurant qu'outre votre femme il vous reste encore un ami fidèle & zélé.... N'allez donc pas, mes chers enfans, tomber dans une faute que l'excellent Thucydides ne trouve que trop ordinaire chez les hommes, de ressentir avec chagrin la privation des plus petits biens, sans concevoir en même tems aucune reconnoissance pour les avantages, beaucoup plus importans, dont vous avez le bonheur de jouir. Je n'ai plus qu'une chose à vous dire, mon fils, c'est que vous pouvez aller chez M. Morand, rue Dauphine; vous y trouverez pour vous une somme de cent livres sterlings. Bon Dieu! combien de millions de gens, sans manquer de rien, sont cependant moins riches que vous! Adieu, reconnoissez-moi toujours pour votre ami sincere & affectionné. »

Eh bien, madame, comment trouvez-vous cette lettre, s'écria Booth?

Extrêmement belle, répondit-elle. Le docteur est un homme charmant. J'ai toujours aimé beaucoup à l'entendre prêcher. Je me souviens d'avoir ouï dire, que madame Harris étoit morte plus d'un an avant que je quittasse le pays; mais je n'avois pas encore su les particularités de son testament. J'en suis extrêmement mortifiée; en vérité.

Fi donc, madame, s'écria Booth; avez-

vous ſitôt oublié le principal objet de la lettre du docteur ?

Bon, bon, répondit-elle, ce ſont de fort bonnes choſes à lire, je l'avoue : mais la perte d'une fortune eſt une affaire très-ſenſible ; & je ſuis ſûre qu'un homme qui a autant de raiſon que M. Booth, doit être de mon avis. Il y a, je vous l'avoue, madame, dit Booth, une réflexion qui détruiſoit entiérement tous les argumens du docteur ; c'étoit l'inquiétude pour ma petite famille naiſſante, qui devoit un jour reſſentir cette perte. Je n'étois pas non plus ſi aiſé à tranquilliſer ſur le compte d'Amelie que ſur le mien propre, quoiqu'elle prit elle-même la choſe avec réſignation, & qu'elle fît les plus grands efforts pour me conſoler.... Mais auſſi, madame, il y a dans la lettre du docteur quelque choſe de digne d'admiration, indépendamment de la philoſophie qui y regne ; c'eſt la façon, belle, généreuſe & pleine d'amitié avec laquelle il m'envoye les cent livres ſterlings.

Cela eſt en effet bien noble & bien généreux, répliqua-t-elle : mais, je vous prie, continuez votre hiſtoire ; car je deſire de ne pas en perdre un mot.

CHAPITRE XI.

Booth raconte ſon retour en Angleterre.

JE ne me rappelle pas qu'il nous ſoit rien arrivé de plus durant notre ſéjour à Paris, que nous quittâmes peu de tems après pour venir à Londres. Nous n'y reſtâmes que deux jours, & alors ayant quitté nos compagnons de voyage, nous prîmes la route de la comté de Willishire ; car ma chere femme étoit ſi impatiente de voir ſon enfant qu'elle avoit laiſſé, que celui qu'elle menoit avec elle penſa périr de la fatigue du voyage.

Nous arrivâmes à l'auberge le ſoir bien tard. Quoiqu'Amelie n'eût pas lieu de ſe louer beaucoup de la conduite de ſa ſœur, elle réſolut de ſe comporter avec elle comme s'il ne fût jamais rien arrivé de déſagréable. Elle lui envoya donc un petit billet dès l'inſtant de notre arrivée, pour lui propoſer, ou de venir à notre auberge, ou de recevoir notre viſite ce ſoir chez elle. Après avoir attendu une heure, le domeſtique nous apporta ſa réponſe ; elle s'excuſoit de venir nous voir ſi tard, ſur ce qu'elle étoit incommodée d'un rhume, & prioit ma femme de ne point riſquer de ſortir à

une telle heure, à cauſe de la fatigue d'un long voyage, diſant que par cette raiſon elle remettoit le plaiſir de la voir juſqu'au lendemain, ſans faire plus de mention de moi que ſi jamais je n'avois exiſté, quoique je n'euſſe pas manqué de lui préſenter très-poliment mes reſpects. Je ne rappellerois pas cette bagatelle, ſi ce n'étoit pour faire voir le caractere de cette femme, & ce qui doit ſervir à expliquer toute ſa conduite avec nous.

Quand le domeſtique revint, le bon docteur, qui avoit été avec nous preſque tout le tems de ſon abſence, nous mena dans ſa maiſon, où nous trouvâmes à ſouper, & un lit préparé pour nous. Ma femme auroit deſiré avec ardeur de voir ſa fille dès le ſoir même; mais le docteur n'y voulut pas conſentir; elle étoit en nourrice dans un quartier éloigné de la ville; le docteur l'aſſurant de l'avoir vue en bonne ſanté le ſoir même, elle ſe laiſſa perſuader enfin d'attendre au lendemain.

Nous paſſâmes la ſoirée de la maniere la plus agréable; l'eſprit & la bonne humeur du docteur, jointe à ſa ſérénité ordinaire & à ſon bon naturel, en faiſoient la plus charmante ſociété du monde; il étoit alors dans la ſituation d'eſprit la plus enjouée, & jugea à propos de nous en attribuer la cauſe. Nous reſtâmes enſemble fort tard: car ma femme, qui eſt d'un tempérament excellent,

excellent, nous certifia qu'à peine lui reſtoit-il la moindre fatigue de notre voyage.

Amelie ne put fermer les yeux de toute la nuit; & le matin de très-bonne heure le docteur nous mena voir notre petite fille. Il eſt difficile d'exprimer les tranſports que nous éprouvâmes dans cette occaſion. Il n'y a que des peres & meres tendres qui puiſſent s'en former une juſte idée. Notre imagination nous ſuggéra cent circonſtances agréables, dont aucune peut-être n'avoit le moindre fondement. Chaque ſon qu'elle proferoit, nous en faiſions des mots que nous entendions; je trouvois dans chaque trait quelque reſſemblance avec ceux d'Amelie, & Amelie avec les miens.

Pardonnez, ſi je m'arrête à des bagatelles ſi puériles. Je vais paſſer tout-à-l'heure à des ſcenes qui paroîtront plus amuſantes à certaines perſonnes.

Delà nous allâmes rendre viſite à Miſſ Harris; la reception qu'elle nous fit, fut à mon avis des plus ridicules; comme vous connoiſſez cette Dame, je tâcherai de vous la rapporter avec toutes ſes particularités. A notre arrivée on nous fit aſſeoir dans un parloir, où on nous laiſſa attendre près d'une heure; alors la Dame du logis parut en grand deuil, avec un air encore plus lugubre, s'il eſt poſſible, que ſon habillement, mais où l'on pouvoit cependant

remarquer les apprêts de l'art. Les traits de ſon viſage étoient montés ſur le plus haut degré de l'affliction. Avec cet air & l'appareil du monde le plus compoſé, elle s'approcha d'Amelie, qu'elle ſalua froidement. Après quoi elle me fit une politeſſe de cérémonie, comme à un inconnu, & nous nous aſsîmes tous. On fut quelque tems ſans proférer une ſeule parole; alors Miſſ Harris rompit le ſilence la premiere, par un profond ſoupir, & dit: Ma ſœur, il eſt arrivé ici bien du changement depuis que vous avez quitté cette maiſon: il a plu au Ciel d'appeler à lui ma pauvre mere..... Ici elle eſſuya ſes yeux, & enſuite continua. Je crois connoître mes devoirs; & j'ai appris qu'il falloit ſe réſigner à la volonté de Dieu; mais il faut donner quelque choſe à l'affliction pour la meilleure des meres: car en effet elle nous en a toujours donné des marques à toutes deux; & ſi, dans ſes derniers momens, elle a fait quelque diſtinction entre nous, elle a eu ſans doute, des raiſons pour en agir ainſi. Je puis dire avec vérité, & vous le proteſter, que je ne l'ai jamais demandé ni même deſiré. Ici les larmes vinrent aux yeux de ma pauvre Amelie: elle en avoit déja trop donné à la mémoire d'une mere ſi dénaturée. Elle répondit avec une douceur d'Ange, qu'elle étoit fort éloignée de blâmer les mouvemens de ſa ſœur dans une

circonſtance ſi tendre ; qu'elle partageoit ſincèrement ſes chagrins ; que rien de ce que ſa mere avoit fait dans les derniers tems de ſa vie, ne pourroit effacer la tendreſſe qu'elle lui avoit marquée précédemment. *Effacer*, s'écria Miſſ Harris! O Miſſ Amelie ! Car vous ne devez pas plus attendre de me voir employer des noms qui me ſeront pour toujours odieux ; je voudrois bien en effet que tout pût être effacé ! *Effacer ?* O plût à Dieu que cela fût poſſible ! Nous jouirions peut-être encore de ma pauvre mere : car je ſuis convaincue qu'elle n'a pu ſurmonter ſa douleur dans une certaine occaſion.... C'eſt ainſi qu'elle cauſa pendant long-tems, & après avoir lancé quelques traits durs & amers contre ſa ſœur, elle rejetta directement la mort de ſa mere ſur mon mariage avec Amelie. Je ne pus me taire plus long-tems. Je lui rappelai la reconciliation ſincere qui s'étoit faite entre nous avant mon départ, & l'amitié tendre qu'elle avoit montrée pour moi. Enfin je ne pus m'empêcher de lui dire en termes fort clairs, que ſi jamais elle avoit pris d'autres idées ſur mon compte, j'étois bien convaincu de n'avoir jamais mérité un tel changement par ma conduite, & que je n'étois pas embarraſſé de ſavoir aux bons offices de qui j'en étois redevable. Le crime a les oreilles fines quand on l'accuſe. Miſſ Harris me répondit auſſi-tôt, que de

pareils ſoupçons ne l'étonnoient pas, qu'elle s'y étoit attendue; qu'ils alloient de pair avec tout le reſte de ma conduite: mais qu'elle y trouvoit une conſolation, puiſqu'ils ſervoient à expliquer le peu d'amitié de ſa ſœur Amelie, tant pour elle que pour ſa pauvre mere, & diminuoit en quelque ſorte le reproche qu'elle avoit à lui en faire, d'autant plus qu'il n'eſt pas facile de connoître juſqu'à quel point une femme eſt au pouvoir de ſon mari. Ce reproche, qui tomboit directement ſur moi, fit rougir Amelie; elle ſomma ſa ſœur de lui citer un ſeul exemple de manquement de reſpect & d'amitié, dont elle ſe fût jamais rendue coupable. A quoi l'autre répondit: (Voici à coup ſûr ſes propres paroles, mais je ne ſaurois imiter le ton dont elle les prononça). Miſſ Amelie, dites-moi, je vous prie, qui eſt-ce qui nous jugera? eſt-ce vous, ou ce Gentilhomme? Je me rappelle bien un tems où je m'en ſerois rapportée à votre jugement ſur toutes ſortes d'affaires; mais n'étant plus maîtreſſe de vous-même, vous ne pouvez répondre de vos actions. En effet ç'a toujours été ma priere conſtante, que vos actions ne puſſent pas vous être imputées.... C'eſt ce qu'a toujours demandé à Dieu cette chere mere qui eſt maintenant une ſainte dans le Ciel, & dont je ne puis encore répéter le nom ſans répandre des larmes, quoique je vous l'en-

tende proférer d'un œil ſec.... Je ne puis m'empêcher de vous marquer quelque chagrin à cette occaſion ; vous devriez donner du moins quelque choſe à la décence : mais peut-être vous empêche-t-on de pleurer (car je ſouhaite toujours de pouvoir vous excuſer)? L'idée de commander ou d'interdire les larmes, me frappa tellement, que l'indignation ſeule me retint de lui faire un éclat de rire au nez. Mais ſans doute mon récit commence à vous ennuyer. Après avoir eſſuyé pendant près d'une heure, toutes les réflexions malignes qu'un génie fertile peut inventer, nous prîmes congé d'elle, & nous nous ſéparâmes, comme des gens qui n'avoient pas envie de ſe revoir du reſte de leurs jours.

Le lendemain matin, après cette entrevue, Amelie reçut une longue lettre de Miſſ Harris, dans laquelle, après mille invectives contre moi, elle excuſoit ſa mere, en diſant que ce qui l'avoit excité à faire ce qu'elle avoit fait, étoit la crainte de la ruine d'Amelie, ſi le bien étoit tombé entre mes mains : qu'elle lui inſinuoit même foiblement qu'elle ne vouloit être que fidéi-commiſſaire pour les enfans de ſa ſœur; & déclaroit qu'elle conſentiroit de vivre avec elle comme avec une ſœur, ſi elle pouvoit trouver quelques moyens de ſe ſéparer abſolument de cet homme, [c'étoit

moi qu'elle vouloit bien nommer ainſi] qui avoit cauſé tant de malheurs dans la famille.

Je fus ſi outré de cet indigne traitement, que ſi Amelie ne m'en eût empêché, je crois que je ſerois allé de ce pas trouver un Magiſtrat pour obtenir la permiſſion de viſiter chez elle, à cauſe de ce portrait que j'avois tout lieu de la ſoupçonner d'avoir dérobé, & que je ſuis perſuadé, qu'en faiſant bien perquiſition, on auroit pu trouver en ſa poſſeſſion.

Cela eſt aſſez poſſible, s'écria Miſſ Mathieu; car je ne crois pas qu'il y ait de méchancetés, dont cette fille ne ſoit capable.

Cette agréable lettre fut ſuivie d'une autre à peu-près auſſi conſolante, qui m'apprenoit que la compagnie dans laquelle je ſervois, n'étant qu'une augmentation faite au commencement de la guerre, venoit d'être reformée; de ſorte que je n'étois plus que Lieutenant à la demi-paye.

Tandis que nous étions occupés à méditer ſur notre ſituation préſente, le bon Docteur vint nous voir. En apprenant la maniere dont ma ſœur nous avoit reçus, il s'écria: Pauvre ame! je la plains de tout mon cœur: car voilà le reſſentiment le plus violent qu'on lui voye jamais marquer. En effet, je lui ai ſouvent entendu dire, qu'une ame méchante eſt l'objet qui mérite la plus forte compaſſion. C'eſt un ſentiment que je laiſſe au Lecteur le loiſir de digérer.

CHAPITRE XII.

M. Booth finit le récit de ſon hiſtoire.

LE lendemain le Docteur partit pour ſon bénéfice, qui étoit à environ dix lieues de la ville. Amelie & moi nous l'y accompagnâmes, & y reſtâmes tout le tems de ſa réſidence, qui fut de près de trois mois.

La Paroiſſe confiée aux ſoins de ce bon ami eſt dans une ſituation fort agréable, au milieu de prairies qui ſont arroſées par un ruiſſeau abondant en truites, & flanqué de Dunes de côté & d'autre. Il eſt vrai que ſa maiſon n'eſt pas propre à attirer l'admiration des amateurs d'architecture : il l'a faite conſtruire lui-même, & elle n'eſt remarquable que par ſa ſimplicité. Ses ameublemens répondent à cette ſimplicité de l'édifice ; on n'y trouve rien qui ne ſoit abſolument néceſſaire, ſi ce n'eſt des livres & des gravures de M. Hogarth, qu'il appelle une peinture morale ; il prétend qu'un Eccléſiaſtique ne doit pas manquer d'avoir tous ſes ouvrages, dans la connoiſſance deſquels il ſouhaiteroit qu'il inſtruiſît tous ſes Paroiſſiens, comme il le fait lui-même très-ſouvent.

On ne peut cependant rien imaginer de

plus agréable que la vie que mène le Docteur dans cette maiſon, qu'il appelle ſon Paradis terreſtre. Ses Paroiſſiens, qu'il traite comme ſes enfans, le regardent tous comme leur pere commun. Une fois par ſemaine, il viſite réguliérement toutes les maiſons de la Paroiſſe, examine, ordonne, & reprend ſelon qu'il le juge néceſſaire. C'eſt ce que pratique auſſi ſon Curé pendant ſon abſence; & ce ſoin, dont ils ne s'écartent jamais l'un ou l'autre, produit un ſi bon effet, qu'il n'y a jamais entre eux de différends qui en viennent aux coups ni aux procès; on ne trouve point de mendians dans cette Paroiſſe; & je n'y ai jamais entendu prononcer un ſeul jurement dans tout le tems que j'y ai paſſé.

Après une digreſſion ſi agréable, paſſons à mes propres affaires, qui ſont beaucoup moins dignes de votre attention. Au milieu des plaiſirs que je goutois dans cet endroit délicieux, avec la plus aimable compagnie, la femme & l'homme que j'aimois par-deſſus toutes choſes, des réflexions triſtes ſur mon état venoient ſouvent empoiſonner ma ſatisfaction. Ma fortune étoit maintenant réduite au-deſſous de quarante livres ſterling par an. J'avois déja deux enfans, & ma chere Amelie étoit encore enceinte.

Un jour le Docteur me trouva ſeul, aſſis, & plongé dans des réflexions mélancoliques:

il me dit qu'il avoit remarqué depuis peu en moi un air fort ſérieux ; qu'il en ſavoit la cauſe, dont il ne pouvoit, ni être ſurpris, ni me blâmer. Enſuite il me demanda ſi j'avois encore quelque deſſein de retourner à l'armée; ou bien quel genre de vie je me propoſois de ſuivre.

Je lui répondis que n'ayant point des amis bien accrédités, je ne pouvois pas eſperer beaucoup d'avantage du côté des troupes; que j'étois auſſi incapable de penſer à tout autre état, parce que toutes les affaires demandoient une certaine connoiſſance, de l'expérience, même un certain fonds pour ſe mettre dans le train: & que je n'avois rien de tout cela.

Sachez mon enfant, me dit le Docteur, que j'ai réfléchi ſur tout cela, auſſi-bien que vous : car je ſais penſer auſſi; ajouta-t-il d'un air agréable. Voici ſes propres termes. A l'égard de l'armée, peut-être pourroit-on trouver les moyens de vous faire obtenir une autre commiſſion. Mais il me ſemble que ma fille eſt fort oppoſée à ce parti là, & s'il faut que je vous le diſe franchement, je m'imagine que vous n'avez pas dans l'idée que la gloire puiſſe vous dédommager de votre éloignement d'auprès d'elle. A mon égard, je n'ai jamais regardé comme bien ſages, ceux qui, pour un vil intérêt, abandonnent la plus grande félicité de leur vie. Si je ne me trompe, ajouta-t-il, une vie

champêtre, où vous ſeriez toujours enſemble, vous rendroit tous les deux beaucoup plus contens.

Je lui répondis que c'étoit véritablement le parti que je choiſirois le plus volontiers: & que je croyois qu'Amelie ſeroit de même opinion que moi.

Après avoir un peu heſité, le Docteur me propoſa de devenir fermier; & offrit de me louer la ferme de ſon bénéfice, qui ſe trouvoit alors vacante. Il me dit que c'étoit un bien qui ne demandoit pas de grandes avances, & qu'une petite ſomme ne me manqueroit pas.

J'acceptai cette offre avec beaucoup d'empreſſement & de reconnoiſſance. Auſſitôt j'allai trouver Amelie pour lui faire part de cette ouverture, & apprendre ſes ſentimens.

Amelie reçut cette nouvelle avec les plus grands tranſports de joie; elle me dit que ſa plus forte appréhenſion avoit toujours été que je ne vouluſſe encore rentrer dans les troupes. Elle fut même aſſez bonne pour me proteſter que tous les états de la vie lui étoient parfaitement égaux, à moins que l'un ne lui fournit plus d'occaſions d'être avec l'autre. Quant à nos enfans, ajouta-t-elle, élevons-les dans un état humble, & ils en ſeront contens; car, dit encore mon Ange, perſonne ne mérite d'être heureux, ou même n'eſt

capable de le devenir, à moins qu'il ne faſſe de quelque état particulier le principal moyen de ſa félicité.

Ainſi, Madame, vous me voyez dégradé de l'état dans lequel j'avois-vécu juſqu'alors ; je ne ſuis plus le capitaine Booth, mais le fermier Booth à votre ſervice.

Pendant la premiere année que je paſſai dans cette nouvelle ſituation de vie, il ne m'arriva rien de bien remarquable, l'hiſtoire d'un jour ſeroit, je crois, l'hiſtoire de toute l'année.

Eh bien ; dit Miſſ Matthieu, apprenez-la-moi donc l'hiſtoire de ce jour. J'ai une curioſité extrême de connoître comment vous pouviez charmer le tems, & trouver, s'il eſt poſſible, ce jour même le plus agréable pour vous.

Si vous l'ordonnez, Madame, vous ſerez ſatisfaite, repliqua Booth; mais prenez-vous-en à vous-même ſi ce récit ne vous amuſe pas. Je crois même qu'en cela vous exigez de moi une tâche aſſez difficile ; car le plus grand bonheur ne peut guère ſe décrire.

N'importe, repliqua-t-elle, je puis bien deviner votre plus grand bonheur ; mais tâchez de me le décrire autant que vous le pourrez.

Je me levois donc, Madame, reprit Booth.....

Oh, sans doute, à l'instant que vous vous éveilliez, dit Miss Mathieu.....

Peut-être que non, Madame, dit-il; mais ordinairement c'étoit entre cinq & six heures du matin.....

Je ne veux point d'ordinaire, s'écria Miss Mathieu; vous vous êtes restreint à un seul jour; & ce doit être le meilleur & le plus heureux de l'année.

Eh bien, Madame, s'écria Booth, je dois donc vous parler de celui où Amelie accoucha après un travail pénible & fort dangereux. Car je crois bien que ce fut le jour le plus heureux de ma vie.

Je vous proteste, dit-elle, que vous voilà devenu réellement le fermier Booth. Quel bonheur avez-vous là peint à mon imagination! Vous me rappelez le style d'une gazette, où l'on dit; Miladi telle est accouchée d'un fils, à la grande satisfaction de toute sa famille.

En vérité, Miss Mathieu, dit Booth, je ne vois guère de circonstance qui ait distingué aucun jour d'avec un autre. Tout étoit une suite continue d'amour, de santé, de tranquillité. Notre vie ressembloit à une mer calme.....

Voilà la plus sotte de toutes les idées, dit la Dame.

Je le sais, dit-il; elle doit paroître telle dans la description. Car, qui peut décrire les plaisirs que l'air du matin donne à une

perſonne qui jouit d'une parfaite ſanté ? le cours des eſprits qui provient d'un exercice de corps modéré, les charmes que reſſentent un pere & une mere du babil & des jeux innocens de leurs petits enfans ; la joie que le ſourire d'une femme chérie inſpire à ſon mari ; ou enfin la conſolation ferme & ſolide qu'éprouvent deux epoux tendres dans la converſation l'un de l'autre ? Ces plaiſirs, & tous les autres dont notre ſituation étoit ſuſceptible, nous les goutions dans le degré le plus parfait. Notre bonheur étoit ſans doute trop grand, la fortune ſembla en devenir envieuſe, & nous ſuſcita un des plus cruels accidens, en nous enlevant notre cher ami le Docteur.

J'en ſuis bien fâchée, reprit Miſſ Matthieu ; c'étoit en vérité un homme bien eſtimable : je n'avois pas encore entendu dire qu'il fût mort.

Plaiſe à Dieu qu'on n'entende pas ſitôt annoncer un pareil malheur, dit Booth. Il eſt véritablement mort pour nous ; mais j'eſpere qu'il aura encore bien des années à jouir de la vie. Vous ſavez les obligations qu'il avoit au Comte de ***. Il n'étoit pas poſſible de ſe trouver une ſeule fois en ſa compagnie ſans lui en entendre parler. Vous ne ſerez donc pas ſurpriſe d'apprendre qu'il fut choiſi pour accompagner le fils de ce lord dans ſes voyages, en

qualité de gouverneur ; quelque déſagréable que pût être pour lui cette fonction, & contraire à ſon inclination, il n'héſita point de s'en charger à la priere de ſon patron & ſon ami.

Ce contre-tems me priva non-ſeulement de la meilleure compagnie du monde, mais du meilleur conſeil : j'ai ſenti depuis des ſuites bien amères de ſa perte. Car il ne peut point arriver rien de plus avantageux à mon avis pour un jeune homme qui a un peu d'entendement, que de former une liaiſon intime avec un homme d'un âge mûr, qui non-ſeulement eſt capable de lui donner des conſeils, mais encore ſait la maniere de les lui faire embraſſer. C'eſt par de tels moyens que la jeuneſſe peut profiter des avantages de l'âge mûr, dans des circonſtances ſur-tout, où une telle expérience eſt plus utile à un homme, que quand il a vécu aſſez long-tems pour en acquérir par lui-même.

Pendant l'abſence de mon ſage conſeiller, je ſuis tombé dans quantité de fautes. La premiere de toutes a été d'augmenter mon labour, en ajoutant une ferme de cent livres ſterlings de redevance à celle du bénéfice ; pour l'obtenir, j'ai fait un marché auſſi mauvais que celui que j'avois avec le docteur étoit favorable. La ſuite de tout cela fut que moi, qui, au bout d'un an, me voyois avec un profit de plus de

quatre-vingt livres ſterlings ; aujourd'hui à la fin de la ſeconde année, je me trouve, comme on dit, à près de moitié de cette ſomme au-deſſous de rien.

Ma ſeconde ſottiſe, fut de ne former qu'une ſeule famille avec le curé de la paroiſſe, qui étoit marié depuis peu, parce que ma femme & moi nous goûtions aſſez la ſienne. Cependant nous ne vécumes pas un mois enſemble ſans nous appercevoir clairement que cette femme avoit pris contre mon Amelie un travers conſidérable, que j'aurois été fort embarraſſé d'expliquer, ſi je n'avois été un peu au fait des paſſions humaines, & du pouvoir que l'envie a ſur les femmes. Car mon Ange bien loin de lui avoir jamais donné le moindre ſujet de plainte, l'avoit traitée avec toute ſorte de politeſſes & d'amitiés.

Outre la ſupériorité de beauté, que perſonne n'auroit pu refuſer à Amelie, il y avoit une autre cauſe de cette envie que je ſuis preſque honteux de vous dire, par ce qu'on peut la regarder comme ma plus grande folie. Vous ſaurez donc, Madame, que j'ai toujours aimé à mener un caroſſe, & que je me faiſois gloire d'y être fort adroit. Ce plaiſir étoit peut-être innocent en lui-même, j'avoue qu'en tout autre cas ç'eût été une vanité d'enfant ; mais ayant eu l'occaſion d'acheter un caroſſe avec les harnois à très-bon compte, puiſque le

tout ne me couta que douze guinées, & que j'enviſageai que les mêmes chevaux qui menoient ma charette, iroient pareillement au caroſſe, j'eus la foibleſſe de me donner ce plaiſir.

L'achat de ce vieux caroſſe a eu des ſuites inconcevables. Avant ce moment, ma femme & moi nous ne nous étions guère diſtingué des autres fermiers & de leurs femmes, ni par les habillemens, ni par nos façons de vivre ; ils nous traitoient comme leurs égaux : actuellement, nous prenant pour des gens qui vouloient prendre ſur eux un état de ſupériorité, ils commencerent à nous envier, à nous haïr, & à nous déclarer la guerre. Les petits gentilshommes du voiſinage prirent de l'ombrage de voir un pauvre laboureur devenir leur égal dans les choſes où ils font conſiſter tout leur mérite ; ne doutant pas que je ne l'euſſe fait par obſtination, ils commencerent auſſi à me haïr, & à railler ſur mon équipage, diſant que mes chevaux qui étoient auſſi bien appareillés qu'aucuns du royaume, n'étoient ni de même couleur, ni de même hauteur, & beaucoup d'autres ſemblables gentilleſſes dont le menſonge étoit la baſe.

Ce qui vous paroîtra plus ſurprenant, Madame, c'eſt que la femme du curé, qui étant boiteuſe avoit plus beſoin du caroſſe que mon Amelie (en effet, elle n'alloit

guère autrement à l'Egliſe) ſe montra dans cette occaſion une de mes plus mortelles ennemies. Si elle avoit quelque diſcuſſion avec mon Amelie, ce que toute la douceur du caractere de ma pauvre fille ne pouvoit pas éviter quelquefois, elle ne manquoit jamais de lui dire avec un ſourire méchant: *quoique mon mari ne ſoit pas un homme à équipage;* bien plus, elle ſaiſit cette occaſion pour reprocher à ma femme la perte de ſa fortune, en diſant; que *certaines gens auroient pu avoir d'auſſi bonnes prétentions que d'autres pour avoir un caroſſe, & même de meilleures en ce qu'elles apportoient plus de biens à leurs maris; que tout le monde n'avoit pas le ſecret de faire des briques avec de la paille.*

Vous ſerez peut-être ſurpriſe, Madame, comment je puis me rappeler de pareilles ſottiſes, qui à la vérité nous ſervirent longtems d'amuſement à Amelie & à moi. A la fin nous reſſentîmes les effets pernicieux de l'envie. Mes voiſins ſe liguerent contre moi, ils me ſurnommerent par dériſion l'*Ecuyer fermier.* Tout ce que j'achetois, il falloit le payer plus cher. Si je vendois quelque denrée, j'étois obligé de la donner à meilleur marché que les autres. En un mot, ils s'étoient tous donné le mot: & tandis que tous les jours ils me faiſoient des friponneries ſur mes terres impunément, ſi par haſard quelques-uns de mes

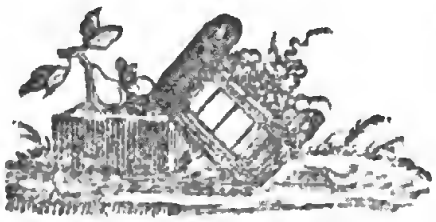
beſtiaux s'échappoient dans leurs champs, j'étois auſſitôt forcé de ſoutenir un procès contre eux, ou de leur payer le dommage au quadruple.

La fin de tout cela fut ma ruine totale. Sans vous fatiguer par des détails inutiles, je me trouvai au bout de quatre ans endetté de près de trois cent livres ſterlings au-delà de tout ce que je poſſédois. Mon propriétaire fit ſaiſir mes effets pour ſes redevances, & pour éviter la priſon, je fus forcé de quitter le pays avec tout ce que j'ai de plus cher au monde, ma femme & ma pauvre petite famille.

Dans cet état je ſuis arrivé à la ville, il y a cinq ou ſix jours. Je venois d'arrêter un logement dans l'étendue des libertés de Weſtminſter, & j'avois écrit à ma chere Amelie où elle pourroit me joindre, quand elle auroit arrangé ſes affaires le mieux qu'elle pourroit. Le ſoir même, en retournant du caffé chez moi, il arriva une batterie dans la rue: je tâchai de ſecourir le malheureux qui étoit attaqué, lorſque je fus ſaiſi par le Guet; & après avoir été retenu toute la nuit dans le corps de garde, on me mena le lendemain matin devant un Juge de paix, qui m'a envoyé ici, où probablement je ſerois mort de faim, ſi je n'euſſe reçu de vos mains le ſecours le plus imprévu. Permettez-moi ici de vous aſſurer, ma chere Miſſ Matthieu, que quelque

avantage qu'ait pu me procurer votre mauvaiſe fortune, je vous plains ſincérement, & je ne voudrois pas acheter les ſecours les plus néceſſaires dans mon état au prix de vous voir dans cette demeure affreuſe.

Il prononça ces derniers mots d'un ton fort attendri. Car il étoit d'un naturel excellent, & avoit eu anciennement beaucoup d'affection pour cette Dame, plus même que la plupart des gens ne ſont capables d'en reſſentir pour quelque perſonne que ce ſoit.



LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

Contenant des choſes myſtérieuſes.

MISS Mathieu ne reſta pas en arriere de Mr. Booth pour les expreſſions de tendreſſe. Ses yeux, orateurs très-éloquens dans ces ſortes d'occaſions, s'exprimerent avec la plus grande énergie: en finiſſant ſon diſcours, elle jetta ſur lui un regard auſſi languiſſant & auſſi doux que ceux de Cléopatre à Antoine. Dans le fait, M. Booth avoit été ſa premiere inclination; il avoit fait ſur ſon jeune cœur ces impreſſions que les grands maîtres dans ce genre de philoſophie aſſurent, peut-être avec raiſon, ne pouvoir jamais être effacées.

Quand Booth eut fini ſon hiſtoire, il ſe fit un ſilence de quelques minutes, intervalle dont l'expreſſion eſt plus du reſſort du peintre que de l'écrivain. Il y a un petit nombre de lecteurs, qui, d'après ce que j'ai rapporté, pourront tirer des conjectures aſſez raiſonnables, ſur-tout en appre-

nant que Miſſ Mathieu rompit ce ſilence par un ſoupir, & s'écria : Quoi ! Mr. Booth m'envieroit-il le bonheur de penſer que mes infortunes ont pu lui être de quelque avantage ? Amelie elle-même ne ſeroit pas aſſez injuſte pour m'interdire cette conſolation : non, quand elle ſeroit la plus amoureuſe comme elle eſt la plus heureuſe des femmes. Bon Dieu, Madame, dit-il, pouvez-vous appeler ma pauvre Amelie la plus heureuſe des femmes ? Oui, en vérité, répondit-elle vivement. O Mr. Booth, il y a dans la fortune une certaine teinte de félicité qui, quand elle tombe en partage à une femme ſenſible, la dédommage complettement de toutes les traverſes qui peuvent lui arriver : peut-être le ſent-elle ; pour moi, ſi mon ſort eût été aſſez heureux..... Oh Mr. Booth, ſi j'avois pu penſer, quand nous commençames à nous connoître, que le plus aimable homme de la terre eût été capable de faire le tendre, le doux, l'affectionné mari...., L'heureuſe Amelie vous étoit inconnue dans ce tems-là ; le ciel ne lui avoit pas encore donné d'idée du bonheur qu'il lui deſtinoit..... cependant il le lui deſtinoit déjà : car à coup ſûr, il y a de la fatalité dans les affaires d'amour ; & plus je fais de réflexions ſur les avantures de ma vie, plus j'en demeure convaincue. Oh ! Ciel, que de petites circonſtances ſe raſſemblent en foule dans mon eſprit ! Quand vous

vintes pour la premiere fois dans notre ville, vous portiez alors le drapeau; en paſſant ſous la fenêtre où j'étois, mon gand, par un effet du haſard, tomba dans la rue; vous vous arrêtâtes, & ramaſſant ce gand, vous le mîtes au bout de la pique du drapeau, & me le hauſſâtes à ma croiſée. Une jeune Dame qui étoit à côté de moi, s'écria auſſi-tôt: Miſſ, le jeune officier accepte votre défi. Je rougis alors, & je le fais encore, en vous avouant que je vous trouvois le plus aimable cavalier que j'euſſe encore vu: ſur mon ame, je crois que vous étiez le plus beau garçon du monde. Booth s'inclina, & dit: hélas, Madame, comment ai-je pu ignorer mon bonheur! Auriez-vous réellement penſé ainſi ſur mon compte? reprit-elle: au reſte, ſi ce que vous dites n'eſt pas ſincere, du moins il eſt poli. Ici le Gouverneur du Château enchanté vint les interrompre; il entra ſans cérémonie, avertit la Dame & le gentilhomme qu'il étoit tems de fermer les portes; & ſe tournant vers Booth, & le traitant de capitaine, il lui demanda s'il ne ſouhaitoit pas d'avoir un lit, ajoutant qu'il en avoit un dans la chambre voiſine de la Dame; mais qu'il ne donnoit jamais ce lit au deſſous d'une guinée; qu'il ne pourroit pas le fournir à meilleur marché, fût-ce à ſon pere.

On ne répondit point à cette propoſition; mais Miſſ Mathieu, qui avoit déjà

appris les uſages de la maiſon, dit que Mr. Booth boiroit volontiers un verre de quelque choſe. Alors le Gouverneur leur vanta beaucoup ſon punch, & ſans ſe le faire redire, il apporta auſſi-tôt une jatte de cette liqueur.

Le Gouverneur en ayant exalté la bonté par une bonne raſade, remit l'autre matiere ſur le tapis, dit qu'il étoit tems de ſe coucher, & qu'il étoit obligé de fermer les portes..... Suppoſons, dit Miſſ Mathieu en ſouriant, que le capitaine & moi fuſſions d'humeur de faire la converſation toute la nuit..... Ah! de tout mon cœur, dit le Gouverneur; mais cela mérite une petite attention: je ne m'inquiéte jamais de ce qui ne me regarde pas; mais ſimple & double ſont deux choſes. Si je vous renferme deux, il me faut une demi-guinée: je ſuis perſuadé que le capitaine ne trouvera pas que ce ſoit trop.....

A ces mots le viſage de Miſſ Mathieu devint auſſi rouge que de l'écarlate..... cependant elle paſſa la choſe, & ſe tournant vers Booth: Qu'en dites-vous, capitaine? pour moi je ne me ſuis jamais ſenti moins d'envie de dormir: pour lequel vous ſentez-vous plus de goût, le punch ou le ſommeil? Madame, répondit Booth, vous avez trop bonne opinion de moi, pour douter que je ne préfere la converſation de Miſſ Mathieu à l'un & à l'autre. En vé-

rité, repliqua-t-elle, ſans compliment, je préfere la vôtre au ſommeil, du moins pour le moment.

Le Gouverneur donc ayant perçu ſon droit, ſortit; & fermant la porte, laiſſa enſemble le gentilhomme & la dame.

A ſon exemple nous tirerons le rideau ſur une ſcene que nous ne croyons pas propre à expoſer aux yeux du public. Si quelques lecteurs trop curieux ſe trouvent fruſtrés de leur attente dans cette occaſion, nous les renverrons aux deſcriptions dont certaines dames de bonne humeur ont eu l'attention de régaler le public; ils y verront rapporté tout ce qui ſe paſſa dans ce tête à tête.

Mais quoique je m'excuſe de peindre toute la ſcene, je n'ai pas intention de cacher entierement la foibleſſe de M. Booth & de ſa belle amie, qui certainement paſſerent la ſoirée d'une maniere qui n'eſt pas trop compatible avec les regles étroites de la vertu & de la décence.

A parler franchement, nous ſommes plus inquiets de la conduite du gentilhomme que de celle de la dame, tant pour lui-même que pour la meilleure des femmes, que nous ſerions fâchés de conſidérer comme liée à un homme ſans mérite & ſans honneur.

Nous prions donc le lecteur bien intentionné, de peſer attentivement les circonſtances

tances malheureuſes qui concoururent ſi viſiblement à cette avanture, que la fortune ſembloit avoir réuni ſes plus grands efforts, pour tendre des embûches à la conſtance du pauvre Booth. Que le lecteur ſe remette devant les yeux une jolie perſonne, &, en quelque ſorte, une premiere inclination, rendant des ſervices, & employant toute ſorte d'artifices pour attendrir, attirer & enflammer ſon cœur; qu'il conſidere le tems & le lieu; qu'il ſe ſouvienne que Mr. Booth étoit un jeune homme dans toute la force de la jeuneſſe; qu'enfin il y joigne la circonſtance qu'ils étoient ſeuls: alors, s'il n'excuſe pas notre cavalier, il faut le condamner; car je n'ai rien à dire de plus pour ſa défenſe.

CHAPITRE II.

Dont nous eſpérons que la fin plaira plus au lecteur que le commencement.

LA Dame & le jeune homme vécurent une ſemaine entiere dans ce commerce criminel; le bonheur de la premiere étoit plus complet ſans doute que celui du dernier: car quoique les charmes de Miſſ Mathieu & ſes careſſes exceſſives abſorbaſſent quelquefois toutes ſes penſées dans un abyme de plaiſirs, dans les intervalles de ſon délire, ſa vertu allarmée prenoît le deſſus, & rappeloit l'image de la pauvre Amelie outragée. A la vérité, ſi on ne conſidere que le monde, tout homme eſt intéreſſé à être entiérement bon ou mauvais: il vaut mieux détruire tout-à-fait ſa conſcience, que de la bleſſer légérement. Les réflexions triſtes que toute action mauvaiſe coute à un cœur en qui il reſte encore quelques reſtes de bonté, ne peuvent être compenſées par les plaiſirs que cauſe une telle action.

C'eſt ce qui arriva à Mr. Booth: le repentir ne manquoit jamais de ſuivre de près ſes fautes; cependant telle eſt la perverſité de notre nature, la route du vice eſt ſi gliſ-

ſante, quand une fois on y eſt entré, que le crime dont nous nous repentons à l'inſtant, eſt une raiſon pour faire ce qui doit encore exciter notre repentir; ainſi Booth continua de pêcher préciſément par la raiſon qu'il avoit commencé. Son repentir revenoit toujours de plus en plus tourmentant, juſqu'à ce qu'enfin il le jetta dans une mélancolie, dont Miſſ Mathieu s'apperçut fort bien; elle ne put s'empêcher de marquer quelque reſſentiment en termes couverts, & par des complimens ironiques, de l'avantage qu'avoit Amelie ſur tout ſon ſexe de ne pouvoir laſſer un jeune homme par pluſieurs années de poſſeſſion: elle voulut donc lui répéter les éloges que d'autres avoient faits de ſa propre beauté.... & ne put s'empêcher une fois de s'écrier: Sur mon ame, mon cher Booth, je crois que c'eſt ma tendreſſe exceſſive qui met le déſavantage de mon côté; car l'amour dans le cœur des hommes a ſouvent une des qualités de la fiévre, qui eſt de préférer la froideur dans ſon objet. Avouez-moi, mon cher, n'y a-t-il pas quelque choſe de bien attrayant dans l'air glacé d'une prude? ..... Booth fit un profond ſoupir, & la pria de ne plus prononcer le nom d'Amelie. Booth, s'écria-t-elle, ſi cette demande provenoit du motif que je ſouhaite, je ſerois la plus heureuſe femme du monde..... Madame, lui répondit Booth, vous ne voudriez pas,

je crois, exiger un ſacrifice que je ne pourrois vous faire ſans être un miſérable ? Je ne voudrois pas, dites-vous ? y a-t-il donc des bornes aux deſirs de l'amour ? N'ai-je pas été ſacrifiée moi ? mon premier amour n'a-t-il point été arraché à mon cœur ſanglant ? Je ne fais que reclamer un droit que j'ai eu la premiere.... Quant aux ſacrifices, je puis en faire auſſi ; je ſacrifierois le monde entier au moindre deſir de mon amant.

Ici elle remit à Booth une lettre qu'elle avoit reçue une heure auparavant, dont voici les termes.

MA CHERE DAME,

« Il n'y a que ceux qui connoiſſent véritablement l'amour, qui puiſſent ſe former une idée de l'horreur que m'a cauſée la nouvelle de votre détention ce matin en arrivant à la ville ; j'ai auſſitôt envoyé mon Procureur s'informer des circonſtances de votre affaire ; il m'a rapporté la nouvelle agréable que l'homme, dont tout le ſang ne mérite pas d'être eſtimé autant qu'un de vos cheveux, eſt entiérement hors de danger, & que vous pouvez obtenir votre élargiſſement avec caution. Je lui ai dit ſur le champ d'aller chez deux de mes correſpondans, qui doivent s'engager, pour

» quelque ſomme que ce ſoit, de vous
» repréſenter, s'il étoit aſſez effronté pour
» vous pourſuivre. Quoique mon Procu-
» reur doive bientôt vous aller voir, je
» n'ai pu différer de vous envoyer cette
» nouvelle, qui, je crois, ne vous ſera
» pas déſagréable. Mon caroſſe ira vous
» prendre, pour vous conduire où vous
» jugerez à propos. Vous pouvez aiſément
» deviner la violence qu'il a fallu me faire,
» pour ne pas vous aller chercher moi-
» même; mais, connoiſſant votre délica-
» teſſe, j'ai craint de vous offenſer, &
» que vous ne me cruſſiez aſſez peu déli-
» cat, pour eſpérer de vos malheurs une
» félicité que je ſuis réſolu de ne tenir que
» de votre cœur généreux, lorſqu'il vous
» parlera en ma faveur, & vous détermi-
» nera à m'accorder ce qu'aucun mortel
» ne peut mériter. Pardonnez le contenu
» de cette lettre que j'ai écrite à la hâte,
» & faites-moi l'honneur de me croire, ma
» chere Dame, votre très-paſſionné ado-
» rateur, & très-humble & obéiſſant
» ſerviteur.

DAMON.

Booth crut avoir déjà vu quelque part de cette écriture; mais, dans le trouble où étoient ſes ſens, il ne put ſe rappeler de qui elle étoit. La Dame ne lui laiſſa pas le tems de la réflexion; il avoit à peine achevé

de lire, qu'elle lui montra un petit morceau de papier, & s'écria : Voilà, Mr., le contenu dont il craint que je ne ſois offenſée : alors elle lui mit un billet de cent livres ſterlings entre les mains, & lui demanda en ſouriant, s'il croyoit qu'elle dût s'offenſer d'une telle inſolence ?

Avant que Booth pût lui répondre, le gouverneur introduiſit M. Rogers le procureur, qui apportoit l'ordre de ſa ſortie, & qui avoit à la porte un caroſſe pour la conduire où elle voudroit.

Elle reçut ſon élargiſſement des mains de M. Rogers ; lui dit qu'elle étoit fort obligée au gentilhomme qui l'avoit employé ; mais qu'elle ne feroit point uſage du caroſſe, n'ayant point envie de ſortir de ce maudit endroit d'une maniere triomphante. Quand le procureur la vit obſtinée à ſuivre cette réſolution, il la quitta ainſi que le geolier après bien des révérences & des complimens.

Ils ne furent pas plutôt ſortis que Booth demanda à la dame pourquoi elle refuſoit le caroſſe d'un ſeigneur qui s'étoit conduit ſi généreuſement : elle le regarda d'un air ſérieux & s'écria : que cette queſtion eſt déplacée ! vous imaginez-vous que je puiſſe partir & vous laiſſer dans une telle ſituation ? Vous connoiſſez bien peu Miſſ Matthieu. Quoi ! vous penſez que je voudrois accepter ces cent livres d'un homme que

je n'aime point, ſi ce n'étoit pour rendre ſervice à celui que j'aime? je prétends que vous vous en ſerviez pour vos beſoins.

Booth proteſta très-poſitivement qu'il n'en toucheroit pas un ſchelling, qu'il n'avoit déjà accepté que trop de ſervices de ſa part, plus même qu'il ne ſeroit jamais en état de rendre. Que ce propos eſt déſagreable! que voulez-vous parler d'obligations! l'amour n'en exigea jamais: il fait tout pour ſoi-même: je ne ſuis donc pas obligée envers l'homme que ſa paſſion a rendu ſi généreux; car je ſens juſqu'à quel point tout le monde me paroîtroit peu conſidérable, ſi je pouvois le ſacrifier à l'idole de mon cœur.

Après bien des propos de cette eſpèce, la dame preſſant Booth d'accepter le billet de banque, & lui le refuſant abſolument, Booth alla ſe promener dans la cour de la priſon, pour laiſſer à Miſſ Matthieu le tems de s'habiller.

Miſſ Matthieu fit appeler le geolier pour s'inſtruire des moyens de procurer la liberté au capitaine; le geolier lui répondit: il n'a point de caution à donner; ce ſera une choſe difficile: il faudra à coup ſûr répandre de l'argent; car on veut en toucher dans ces occaſions. Quand les priſonniers n'ont pas à leur diſpoſition ce que la loi exige pour leur donner droit à ſes faveurs, il faut qu'ils aient recours à d'autres gens

pour leur obtenir la liberté ; & à coup sûr ces gens ne veulent pas obliger gratis. Il y en a une bonne raison : sans ces sortes d'avantures, comment ferions-nous pour vivre ? Eh bien, dit-elle, combien en couteroit-il ? combien, répondit-il, combien ? mais.... voyons.... Après avoir un peu hésité, il répondit, que pour cinq guinées il se chargeroit de procurer au capitaine son élargissement. Or c'étoit la somme qu'il comptoit rester encore dans la bourse de la dame : pour celle du gentilhomme, il y avoit longtems qu'il la savoit très-vuide.

Miss Matthieu, qui n'estimoit pas plus l'argent que la boue (on ne peut pas penser même qu'elle en connût seulement la valeur) lui remit le billet de banque pour le changer : M. dit-elle, quand il faudroit le tout pour lui procurer la liberté, je le donnerois, & il faut qu'il l'ait ce soir.

Le tout ? Madame ; reprit le gouverneur, sitôt qu'il eut repris haleine ; car il avoit été tout stupéfait à la vue du mot *cent livres sterlings !* non, non.... il y auroit peut-être des gens.... mais je ne suis pas de ce nombre.... cent livres ! oh non : pas à beaucoup près.... quant à moi, comme je vous l'ai dit, je me contenterai de cinq guinées, & assurément c'est assez peu. Pour les autres, je ne puis pas le dire exactement.... je compte que le Clerc du juge exigera un certain droit : pour le juge lui-

même, il ne touche jamais rien, c'eſt-à-dire, ouvertement; mais auſſi le connétable exige quelque choſe : il faut encore pour les gens du guet ; les procureurs de part & d'autre ont des honoraires pour terminer. Eh bien, dit-elle, je laiſſe tout à votre diſpoſition ; quand il en couteroit vingt livres, il faut que le capitaine ſorte cet après midi. Vous me remettrez ſa décharge entre les mains ſans qu'il en ſache rien.

Le gouverneur promit d'exécuter ſes ordres de point en point, & même il fut ſi empreſſé, que quoique l'on fût prêt à mettre le dîner ſur table, à ſa priere il ſortit exprès, dit-il, pour aller charger le procureur.

Toute la compagnie ſe remit à la table comme à l'ordinaire : & le pauvre Booth étoit le ſeul triſte. On imputoit ſon inquiétude à quelque mauvais tour que prenoit ſon affaire : Miſſ Matthieu, elle-même, ne put ou ne voulut pas ſoupçonner qu'il y eût autre choſe que le déſeſpoir de ſortir qui lui tourmentoit l'eſprit.

Cependant la joie des autres, & une bonne quantité de punch qu'on lui fit boire après le dîner (car Miſſ Matthieu en avoit commandé une jatte pour faire ſes adieux à la compagnie) éveilla tellement ſes eſprits, que quand la dame & lui ſe retirerent pour prendre le thé, il avoit toutes les marques

de la gaieté peintes ſur ſon viſage, & ſes yeux pétilloient de joie.

Ils avoient paſſé environ deux heures à converſer, quand le geolier revint, & remit ſecrettement à la dame la décharge de ſon ami, & la ſomme de quatre-vingt-deux livres cinq ſchellings, le reſte ayant été débourſé, diſoit-il, pour l'expédition de l'affaire, comme il etoit prêt de le lui juſtifier par un compte exact.

Miſſ Matthieu étant reſtée ſeule avec M. Booth, elle lui remit l'ordre de ſa ſortie entre les mains, & ajouta : je crois, M. que nous n'avons plus rien à faire ni vous ni moi dans cette priſon ; alors elle demanda au gouverneur l'état de la dépenſe du jour ; car on ne faiſoit point là de longs mémoires : & elle envoya chercher un caroſſe de louage ; ſans avoir encore déterminé où elle iroit ; mais bien réſolue, en quelque endroit qu'elle allât, de mener Booth avec elle.

Le gouverneur s'approchoit alors avec un long rôle de papier, quand on entendit une voix foible & éteinte s'écrier avec empreſſement : où eſt-il ? Un fantôme femelle paſſe, &, hors d'haleine, entra dans la chambre, ſe jetta dans les bras de M. Booth & s'évanouit ſur le champ.

Booth fit ſes efforts pour ſoutenir ce cher fardeau, quoiqu'il étoit lui-même dans un état peu différent du ſien. Miſſ Matthieu

ſe rappela le viſage d'Amelie : elle fut frappée de ſurpriſe & reſta ſans mouvement. Il n'y eut pas jusqu'au gouverneur lui-même, qui, quoique peu ſenſible à de pareils ſpectacles, reſta tout étonné & ſans pouvoir proférer une ſeule parole.

Heureuſement pour Amelie, la geoliere de cette priſon l'avoit ſuivie par curioſité dans la chambre : ce fut de tous les aſſiſtans la ſeule perſonne utile dans cette occaſion ; elle demanda auſſitôt de l'eau, & courut au ſecours de la dame, deſſerra ſon lacet, & lui rendit les ſervices ordinaires en pareils cas, ce qui produiſit un ſi bon effet, qu'Amelie revint en peu de tems du trouble que la violente agitation de ſes eſprits lui avoit cauſé, & ſe trouva remiſe & rappelée comme d'un profond ſommeil dans les bras de ſon mari.

Booth & ſa femme ſe firent quelques careſſes, & ſe dirent un ou deux mots à l'oreille ; ce ne fut pas ſans beaucoup de peine que la pauvre Amelie modera ſes innocens tranſports ; le lieu n'étoit pas des plus propres à une tendre entrevue. Elle jetta ſes regards tout autour de la chambre, & les fixant ſur Miſſ Matthieu, qui étoit reſtée immobile comme une ſtatue ; elle la remit bientôt, & lui adreſſant la parole : madame, lui dit-elle, je ne puis me méprendre à ces traits ; cependant en

vous rencontrant ici, je ſerois preſque tentée d'accuſer ma mémoire.

Le viſage de Miſſ Matthieu devint auſſi rouge que du feu. Le Lecteur peut bien penſer que la préſence d'Amelie n'étoit pas pour elle un objet agréable : elle s'attendoit même de ſa part à quelques-uns de ces propos, que les femmes vertueuſes prodiguent ordinairement à des femmes galantes ; mais elle avoit tort : Amelie n'étoit pas de ces femmes qui croyent *qu'une nation ne peut jamais proſpérer, que toutes les femmes dérangées ne ſoient brulées vives.* Sa vertu étoit en état de ſe ſoutenir par ſon propre mérite, ſans emprunter aucun ſecours des vices des autres femmes ; & leurs infirmités naturelles étoient pour elle des objets de pitié, plutôt que de mépris & d'horreur.

Lors donc qu'Amelie apperçut la confuſion de Miſſ Matthieu, elle ſe rappela quelques avantures qu'elle avoit entendues ſur ſon compte ; mais comme de ſa nature elle ne prêtoit pas volontiers l'oreille aux mauvais diſcours, & qu'elle avoit été peu répandue depuis ſon retour en Angleterre, il s'en falloit beaucoup qu'elle ne ſût toute l'hiſtoire de cette dame. Cependant elle en avoit appris aſſez pour imputer ſa confuſion à ſa véritable cauſe ; elle s'avança vers elle, & lui dit qu'elle étoit fâchée de la trouver dans un tel en-

droit ; mais qu'elle eſpéroit que ſa détention n'étoit occaſionnée par aucune affaire fâcheuſe.

Miſſ Matthieu reprit courage peu-à-peu, elle répondit d'un air réſervé : je vous ſuis fort obligée, madame, de votre inquiétude ſur mon compte : nous ſommes tous ſujets à des infortunes dans le monde : au reſte je ne ſais pourquoi je ſerois honteuſe de me trouver dans ce lieu en ſi bonne compagnie.

Booth ſe mêla dans la converſation. Il avoit dit auparavant tout bas à Amelie que ſa détention étoit à ſa fin. Ma chere, dit-il, l'affaire malheureuſe qui avoit conduit ici cette jeune dame, eſt entiérement terminée, & actuellement elle eſt auſſi abſolument en liberté que moi.

Amelie imputant la froideur extrême & la réſerve de la dame à la cauſe que j'ai déjà dite, s'avançoit de plus en plus à proportion que Miſſ Matthieu s'éloignoit ; enfin le gouverneur qui s'étoit abſenté quelque tems, revint & annonça à Miſſ Matthieu que ſon caroſſe étoit à la porte ; ſur quoi toute la compagnie ſe ſépara. Booth partit dans le caroſſe de ſa femme ; & la pauvre Miſſ Matthieu fut obligée de ſortir ſeule, après avoir ſatisfait aux demandes du gouverneur, qui pour ce ſeul jour avoient monté à une ſomme aſſez conſidérable ; car il avoit le ſecret de propor-

tionner ſes mémoires aux facultés de ſes hôtes.

Nos lecteurs ſeront peut-être ſurpris que Miſſ Matthieu ait gardé cette réſerve avec Amelie, & qu'elle ſe ſoit ſimplement renfermée dans les bornes de la politeſſe, au lieu de profiter de l'occaſion qui ſembloit s'offrir, de former quelque eſpèce de liaiſon avec une femme dont elle aimoit ſi tendrement le mari : mais, outre qu'un contretems ſi imprévu avoit porté le trouble dans ſon ame, outre qu'elle concevoit une horreur extrême en préſence de ſa rivale, je crois qu'il y a dans la nature de tout vice, ſurtout quand il eſt joint à un grand fond d'orgueil, quelque choſe de ſi ſoupçonneux & de ſi jaloux, que la vue de ceux que nous imaginons inſtruits de nos fautes nous eſt inſupportable, & que nous nous repréſentons les idées qu'ils ont de nous ſous une face beaucoup plus déſavantageuſe qu'elles ne le ſont réellement.

CHAPITRE III.

Contenant quelques obſervations ſages de l'auteur, & autres matieres.

RIEN n'eſt plus difficile que de fixer des régles certaines au bonheur, ou même de juger avec préciſion du bonheur des autres par la connoiſſance des circonſtances extérieures. Il y a quelquefois une nuance de noir dans les couleurs les plus vives & les plus gaies de la fortune, qui ſouille & amortit le tout : au contraire, quand tout au dehors ſemble prendre une couleur noire & triſte, il y a ſouvent un rayon ſecret de lumiere dans l'eſprit, qui donne à tout un air de gaieté & de ſatisfaction.

J'ai eu dans le cours de ma vie quantité d'occaſions de faire cette remarque, & M. Booth étoit actuellement une preuve bien manifeſte de cette vérité. Nouvellement délivré d'une priſon, il rentroit en poſſeſſion d'une épouſe chérie & de ſes enfans, &, ce qu'on peut regarder comme un moyen d'augmenter encore ſa joie, la fortune avoit fait tout cela pour lui dans une heure de tems, ſans lui en donner le moindre avertiſſement, ni qu'il eût aucune raiſon apparente d'eſpérer cette étrange révolution

dans ſes affaires : cependant il eſt certain qu'il y a peu de gens dans le monde plus ſérieuſement miſérables qu'il l'étoit dans ce moment. Son ame étoit en proie à une mélancolie profonde ; ſon corps étoit à chaque inſtant ſaiſi de ſueurs froides, de ſorte qu'il vivoit à peine. La pauvre Amelie, au lieu de trouver un mari chaud & tendre, prodiguoit ſes careſſes à un homme froid & inanimé. Il tâcha d'abord de lui cacher ce qu'il ſentoit, & ſe propoſa la plus difficile de toutes les tâches, de jouer le perſonnage d'un homme heureux ; mais il ne trouva pas dans ſes eſprits les reſſources néceſſaires pour ſoutenir ce déguiſement ; & il auroit probablement ſuccombé dans ſon projet, ſi la ſimplicité de la pauvre Amelie ne lui eût facilité l'eſſai d'une autre ruſe qui lui réuſſit beaucoup mieux.

Cette digne femme apperçut viſiblement du trouble dans l'eſprit de ſon mari, & ne doutant point du ſujet qui le cauſoit, ſurtout en remarquant que les larmes lui vinrent aux yeux à la vue de ſes enfans ; elle ſe jetta à ſon col, & l'embraſſant avec mille tranſports de tendreſſe : mon cher mari, s'écria-t-elle, que rien ne vous inquiette. Le ciel, je n'en doute pas, pourvoira pour nous & pour ces pauvres enfans. Les grandes fortunes ne ſont pas néceſſaires au bonheur ; pour moi je ſaurai conformer mon eſprit à tous les états. A l'égard de

ces pauvres petits enfans, à quelque condition que nous les puiſſions élever, elle ſera ſuffiſante pour les ſoutenir. Combien de milliers de gens vivent dans l'affluence, qui ont encore moins de fortune que nous? car ce n'eſt pas de la nature, mais de l'éducation & de l'habitude, que nos beſoins prennent le plus ſouvent leur origine. Mettez-vous donc l'eſprit à l'aiſe, mon cher amour : votre femme s'eſtimera heureuſe de vivre avec vous, & tachera, dans quelque ſituation que ce ſoit, de contribuer à vous rendre tel : ne craignez rien, mon ami, l'induſtrie nous procurera toujours une nourriture honnête & ſaine ; & je prendrai ſoin que la propreté & la ſatisfaction la rende agréable.

Booth prit ſur le champ la voie ſur laquelle elle venoit de le mettre. Il fixa pour une minute ſes regards ſur elle avec un grand ſérieux & une tendreſſe inexprimable, & s'écria : ô ma chere Amelie, que vous l'emportez ſur moi pour toutes ſortes de perfections ! Que ne puis-je imiter ce qui me cauſe tant d'admiration ! Que ne puis-je regarder avec autant de conſtance que vous ces chers gages de notre amour : toute ma philoſophie eſt à bout, quand je ſonge que les enfans de mon Amelie vont avoir affaire à un monde cruel, dur & inſenſible, & être balottés par les mêmes flots de la fortune qui ont ſubmergé leur

pere.... J'avoue que je n'ai pas tant de fermeté que vous, & je ne ſuis pas ſans excuſe d'en manquer ; car n'eſt-ce pas moi qui ſuis la cauſe cruelle de toute votre infortune ? Ne me ſuis-je pas mis comme une barriere entre vous & la fortune ? n'ai-je pas été l'obſtacle maudit qui a détruit toute votre grandeur & votre félicité ?

Ne dites pas cela, mon cher, répondit-elle : j'aurois pu vivre dans l'opulence, mais je n'aurois pas été heureuſe avec tout autre que vous. En effet, mon tendre mari, je ris des craintes que vous me faiſiez autrefois entrevoir. Ce qui me paroiſſoit ſi terrible d'un certain éloignement, ne me paroît plus, maintenant qu'il eſt proche de nous, qu'un vain fantôme : qu'il ſuffiſe pour votre conſolation, que je m'eſtime aujourd'hui la plus heureuſe des femmes ; je n'ai rien fait dont je me répente, & que je ne fuſſe encore diſpoſée à faire, quand j'aurois le don de deviner.

Booth fut tellement charmé d'une telle façon de penſer, qu'il manquoit de termes pour y répondre. Il ſe proſterna à ſes pieds ; & la pauvre Amelie eut toutes les peines du monde à le relever & le faire aſſeoir.

Tel eſt l'aſcendant de l'innocence véritable, & l'humiliation que le crime jette dans les cœurs qui ne ſont pas encore totalement abandonnés. Booth étoit d'un tempérament naturellement vif : toutes les

appréhenſions, dont il avoit fait mention, n'auroient pas été capables de réprimer ſa joie, quand il rencontra ſon Amelie. Dans l'exacte vérité, l'idée de l'injuſtice qu'il lui avoit faite, étoit la ſeule cauſe de ſa peine. Voilà ce qui énervoit ſon cœur, & le jettoit dans des agonies qu'augmentoit encore cette profuſion de tendreſſe héroïque que la plus excellente de toutes les femmes deſtinoit à ſa conſolation; plus elle excitoit ſon admiration, plus elle augmentoit en lui le ſentiment de ſon indignité & les reproches de ſa conſcience.

Dans cette ſoirée déſagréable, la premiere de cette eſpece qu'il eût jamais paſſée avec Amelie, il eut toutes les peines du monde à feindre un peu de ſatisfaction; & le courage d'Amelie étoit prêt à l'abandonner, ſur-tout en remarquant l'abattement de celui de Booth; ils ſe coucherent enfin, moins pour gouter du repos, que pour céder à un accablement qui n'eſt pas exprimable.

Le lendemain au déjeuner, Booth commença à revenir un peu de ſa mélancolie, & à gouter la compagnie de ſes enfans. Il ſongea alors, pour la premiere fois, à demander à Amelie par quels moyens elle avoit appris le lieu de ſa détention. Amelie, après l'avoir grondé tendrement de ne la lui avoir pas fait ſavoir, lui apprit que tout le pays en étoit déjà informé, &

qu'elle en avoit cherché l'origine juſqu'à ſa ſœur, qui en avoit divulgué la nouvelle avec une joie maligne, en ajoutant une circonſtance qui lui auroit donné un effroi mortel, ſi la connoiſſance de ſon caractère ne l'eût ſuffiſamment autoriſée à n'en rien croire, ſavoir, qu'il avoit été mis en priſon pour un meurtre. Quoiqu'elle n'eût pas voulu croire cette circonſtance, n'entendant point de ſes nouvelles pendant pluſieurs ordinaires, elle avoit appréhendé que le reſte ne fût vrai. Elle avoit trouvé une commodité pour conduire elle & ſa famille à Salisbury, d'où le caroſſe public l'avoit amenée à Londres; &, ayant dépoſé ſes enfans dans le logement dont il lui avoit envoyé l'adreſſe à ſon arrivée dans cette ville, elle avoit pris un caroſſe, & s'étoit fait mener droit à la priſon.

Booth s'excuſa du reproche de n'avoir point écrit. Véritablement il lui avoit écrit deux fois de la priſon, quoiqu'il ne lui eût rien marqué de ſa détention; mais comme il avoit envoyé ſes lettres après neuf heures du ſoir, le garçon à qui il les avoit confiées, les avoit brulées toutes deux pour mettre les deux ſols dans ſa poche.

A l'égard du récit qu'Amelie lui avoit fait, il ſervit plutôt à exciter qu'à ſatisfaire ſa curioſité. Il ſoupçonna que quelqu'un l'avoit vû avec Miſſ Mathieu dans la pri-

ſon, & avoit confondu les deux affaires enſemble ; la circonſtance du meurtre étoit ce qui rendoit cette conjecture plus probable ; mais il ne pouvoit deviner l'auteur de ce potpourri. Après donc s'être donné la torture pour former des conjectures fort inutilement, il fut forcé de reſter dans ſon ignorance de la vérité du fait.

Il ſe paſſa deux ou trois jours ſans qu'il leur arriva rien de remarquable, ſi ce n'eſt que Booth reprenoit de plus en plus ſa premiere tranquillité & ſon air gai, lorſque la lettre ſuivante qu'il reçut, vint le replonger dans le trouble.

MON CHER BOOTH,

« Pour vous convaincre que je ſuis la » plus raiſonnable des femmes, je vous ai » laiſſé trois jours entiers ſans vous interrompre dans la poſſeſſion de mon heureuſe rivale. Je ne puis m'empêcher plus » long-tems de vous marquer que je loge » dans *Dean-Street* tout proche de l'Egliſe, » à l'enſeigne du pelican & de la trompette, où je compte vous voir ce ſoir... » Croyez que je ſuis avec plus d'affection » qu'aucune autre femme ne peut être, » votre affectionnée, tendre & fidèle Miſſ » Mathieu.

Booth en fureur déchira la lettre & la jetta au feu, bien réſolu de ne jamais re-

voir cette femme que pour lui rendre l'argent qu'elle lui avoit prêté, ce qu'il ſe propoſoit de faire à la premiere occaſion; car pour le préſent cela lui étoit impoſſible.

Cette lettre le replongea dans ſon premier abattement, où il n'eut pas reſté longtems, qu'il reçut de la campagne un paquet contenant la lettre ſuivante de ſon ami le Docteur Harriſon.

Lyon le 21 Janvier nouveau ſtile.

MONSIEUR,

« Quoique je ſois prêt à m'en retourner au pays, j'ai pris la plume pour vous faire part de quelques nouvelles que j'ai appriſes d'Angleterre, qui me font beaucoup de peine, & ſur leſquelles il m'eſt plus facile de vous dire ce que je penſe par écrit qu'autrement. Dans ma réponſe à votre derniere, je vous ai dit librement mon avis, & j'ai eu le malheur de déſapprouver toutes vos démarches; mais ces fautes étoient pardonnables. Votre derniere conduite me paroît une extravagance, ſi monſtrueuſe, que ſi je l'euſſe appriſe de tout autre que d'une perſonne d'honneur, je l'aurois rejettée comme tout-à-fait incroyable. Vous devinez, ſans doute, de quoi je prétends vous parler, puiſque, grace au ciel, vo-

» tre conduite ne vous permet pas le choix
» de foibleſſes plus groſſes. Vous avez donc
» pris équipage : que pourrai-je imaginer
» pour vous excuſer, ſoit dans l'eſprit des
» autres, ſoit dans le mien ? Je ne vois
» point d'excuſe, & je ſuis perſuadé que
» vous-même n'en pourriez pas trouver
» une bonne. Il faut donc vous parler clai-
» rement & ſincèrement. La vanité eſt tou-
» jours mépriſable ; mais quand elle eſt
» jointe au défaut de probité, elle eſt
» odieuſe & déteſtable. Aux dépens de qui
» ſoutiendrez-vous cet équipage ? N'eſt-ce
» pas entierement aux dépens des autres ;
» & ne finirez-vous pas par ruiner votre
» femme & vos enfans ? Vous ſavez que
» vous me devez deux années d'arrérages.
» Si vous pouviez imputer ce retard à quel-
» que accident, extraordinaire ou non,
» n'importe, je crois que jamais je ne vous
» en aurois parlé ; mais je ne ſouffrirai
» pas que mon argent ſerve à entretenir
» la ridicule, je puis dire même la coupa-
» ble vanité de qui que ce ſoit. J'exige donc
» qu'à mon retour, vous vous acquittiez
» entierement avec moi, ou que vous ayez
» quitté votre équipage. Examinez ſérieu-
» ſement vos facultés & votre état ; reſ-
» ſouvenez-vous bien que votre ſituation
» ne vous permet pas de faire la moindre
» dépenſe ſans néceſſité. Etre ſimplement
» pauvre, dit mon Hiſtorien grec favori,

» n'étoit point regardé comme un vice
» chez les ſages Atheniens ; mais il étoit
» honteux de devoir ſa pauvreté à ſon peu
» de conduite. Préſentez mes amitiés à Ma-
» dame Booth, & ſoyez sûr que ce ne
» ſera jamais ſans de grandes raiſons &
» qu'avec douleur que je ceſſerois d'être
» votre fidele ami.

R. HARRISON.

Cette lettre, dans tout autre tems, auroit cauſé à Booth la plus ſenſible affliction ; mais l'affaire de Miſſ Mathieu avoit ſi parfaitement rempli ſon eſprit, que, comme un homme ſaiſi d'un accès le plus cruel de la goutte, ſon tourment n'étoit preſque pas ſuſceptible d'augmentation ; bien plus, l'uſage qu'il fit de cette derniere lettre, lui ſervit à expliquer à Amelie le chagrin qu'il ſentoit réellement pour une autre cauſe. La pauvre Dame abuſée, s'appliqua donc à le conſoler ſur un objet pour lequel il avoit le moins beſoin de l'être. Elle lui dit qu'il étoit aiſé d'appercevoir qu'on avoit empoiſonné les choſes en inſtruiſant le Docteur, qui aſſurément ne conſerveroit pas la moindre colere contre lui, quand il ſauroit les choſes telles qu'elles étoient réellement.

Après une converſation courte ſur ce ſujet, dans laquelle Booth parut conſolé

pas

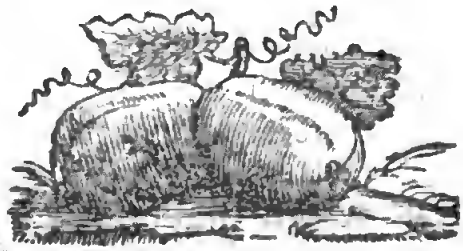
par les raiſons de ſa femme, ils ſe ſéparerent. Il alla ſe promener dans le parc, & elle reſta au logis pour préparer le dîner.

Il ne fut pas plutôt ſorti, que ſon petit garçon, qui n'avoit pas encore ſix ans, dit à Amelie: Maman, qu'eſt-ce qu'a mon pauvre papa: il a l'air comme s'il alloit pleurer? Il n'eſt pas à moitié ſi aiſe qu'il l'étoit ordinairement à la campagne. Amelie lui répondit: Ah mon cher, votre papa eſt ſeulement un peu rêveur; il ſera bientôt plus joyeux... Alors, regardant tendrement ſes enfans, elle répandit un torrent de larmes & s'écria: O ciel! que vous on fait ces pauvres petits? Pourquoi le monde barbare cherche-t-il à les faire mourir de faim, en nous privant du ſeul ami qui nous reſte: ô mon cher! votre pere eſt ruiné; nous ſommes perdus. Les enfans ſe mirent à pleurer avec leur mere, & la fille s'écria..... Pourquoi donc tout le monde fait-il du tort à mon papa? Eſt-ce qu'il a fait du mal à quelqu'un? Non, ma chere enfant, dit la mere; c'eſt le meilleur des hommes: c'eſt pour cela qu'on le hait: ſurquoi le garçon, qui étoit extrêmement ſenſé pour ſon âge, répondit: Mais, maman, comment cela ſe peut-il! ne m'avez-vous pas dit ſouvent, que ſi j'étois bon, chacun m'aimeroit? Tous les honnêtes gens vous aimeront, répondit-elle. Pourquoi donc n'aiment-ils pas papa? repliqua

l'enfant; je ſuis sûr qu'il eſt bon. Auſſi l'aiment-ils, mon cher, dit la mere. Mais il y a dans le monde plus de méchans que de bons..... & ils vous haïront pour votre bonté. Quoi! les méchans ſont donc aimés par plus des gens que les bons, s'écria l'enfant? N'importe, mon cher, dit-elle, l'amour d'une bonne perſonne vaut mieux que celui de mille méchans. Bien plus, quand il n'y en auroit point du tout dans le monde, il faudroit toujours être bon garçon; car il y a dans le ciel un Etre qui vous aimera, & dont l'amour vaut mieux pour vous que celui de tout le genre-humain.

Je crains que pluſieurs perſonnes ne liſent ce petit dialogue avec mépris: nous ne l'aurions pas rapporté ſans l'exemple excellent qu'Amelie donne par là à toutes les meres. Cette admirable femme ne laiſſoit jamais paſſer un jour ſans donner à ſes enfans quelques leçons de morale & de religion; par ce moyen elle avoit ſi fortement inculqué dans leurs tendres cœurs les idées de crainte & de honte pour toute idée de mal dont ils étoient ſuſceptibles, qu'il auroit fallu bien de la peine & une longue habitude pour les leur faire perdre. Quoique la plus tendre des meres, elle ne ſouffroit jamais l'ombre de méchanceté dans leurs actions les plus indifférentes, ſans les en gronder, & même ſans les punir, pour

peu que la faute fût grâve : auſſi réuſſit-elle ſi heureuſement, qu'on ne remarquoit jamais dans leurs paroles ni dans leurs actions les moindres marques d'orgueil, d'envie, de malice ou de dépit.



CHAPITRE VI.

Dans lequel Amelie paroît ſous un jour bien aimable.

AMELIE, après avoir préparé ſon dîner à l'aide d'une petite fille, qui étoit leur unique ſervante, s'étoit habillée auſſi proprement qu'une Dame qui auroit eu un grand nombre de domeſtiques, lorſque Booth revint, & ramena avec lui ſon ami James qu'il avoit rencontré au parc. Celui-ci voyant que Booth refuſoit de dîner hors de chez lui, parce qu'il avoit promis à ſa femme de retourner, s'étoit prié de lui-même de dîner avec lui. Amelie n'avoit pas ce ſot orgueil de tant de perſonnes de ſon ſexe, qui les deconcerte, & leur donne l'air & les regards de furies, lorſque leur mari amène quelque hôte ſans les avertir à tems, pour faire un ſacrifice à leur propre vanité. Elle reçut l'ami de ſon mari avec toute la bonne humeur & la complaiſance poſſible. A la vérité elle lui fit des excuſes de la ſimplicité de leur dîner; elle les tourna comme un compliment à l'amitié de M. James, qui le menoit où il étoit ſûr d'être ſi mal régalé, ſans faire oſtentation de la maniere dont elle l'auroit reçu, ſi elle eût pu

prévoir la faveur d'une ſi bonne compagnie, façon de parler, qui, dans l'uſage ordinaire, renferme une apologie pour la maîtreſſe de la maiſon, & peut-être une ſatire indirecte de l'imprudence de ſes hôtes, ou du moins leur fait ſentir aſſez clairement qu'ils n'auroient pas dû venir.

Amelie demanda avec empreſſement des nouvelles de Miſſ. Bath, & fut très-fachée d'apprendre qu'elle n'étoit point à la ville. La vérité eſt que James l'ayant épouſée par goût & par inclination, la poſſeſſion l'avoit ſatisfait; & il étoit devenu ſi las de ſa femme, qu'il n'aimoit guère ſa compagnie. Elle fut donc forcée de ſe contenter d'une belle maiſon à la campagne, & d'un bon équipage pendant dix mois de l'année, & jouïſſoit les deux autres de tous les amuſemens de la ville. Quoiqu'ils logeaſſent alors ſous le même toit, elle ne ſe rencontroit guère plus ſouvent avec ſon mari, que quand ils étoient éloignés de trente-cinq lieues: malgré cela, ayant les paſſions fort tranquilles, elle s'en contentoit: jamais elle n'avoit eu pour M. James une affection bien vive; ſon mariage avec lui avoit été une union de convenance, où elle avoit trouvé ſon avantage; car ſa fortune étoit devenue fort conſidérable par la mort d'un oncle; & elle avoit tout gagné à ce marché, excepté un mari: encore ſon peu de tem-

pérament empêchoit-il que cet inconvénient nuisît à ſa ſatisfaction.

Quand Amelie ſe fut retirée après le dîner avec ſes enfans, James fit des queſtions à ſon ami ſur ſes affaires; il lui conſeilla ſérieuſement de ſonger à rentrer dans le ſervice, où lui-même avoit ſi bien réuſſi, qu'il avoit obtenu le commandement d'un régiment, dont ſon beau-frere étoit Lieutenant-Colonel: ils ne doivent tous les deux leur avancement qu'à la faveur; car quoiqu'on ne put rien reprocher à l'un ni à l'autre, pour les talens militaires, aucun d'eux cependant n'avoit un mérite bien extraordinaire; & ſi la bravoure étoit une recommandation ſuffiſante dans le ſervice, Booth, qui avoit été bleſſé deux fois pendant le ſiége, ſembloit avoir les prétentions les mieux fondées: cependant il étoit demeuré ſimple lieutenant à la demi-paie, tandis que ces autres étoient, comme nous l'avons dit, l'un Lieutenant-Colonel, & l'autre Commandant d'un régiment. Nous voyons ſouvent dans le monde de ces exemples, ſans pouvoir en développer les moyens d'une façon ſatisfaiſante; auſſi les attribue-t-on à la bonne fortune de ceux qui en ſont les objets.

Le colonel James & ſon beau-frere étoient membres du Parlement; car l'oncle du premier lui ayant laiſſé avec ſes terres un crédit preſque certain dans un bourg, celui-ci

voulut tranſporter cette faveur ſur le colonel Bath, circonſtance qu'il auroit été très-indifférent de remarquer ici, ſi elle ne ſervoit à faire connoître les qualités de James, qui tâchoit de compenſer par ſes bontés pour la famille, ce qu'il lui manquoit du côté de la tendreſſe pour ſa femme.

Il fit donc tout ſon poſſible pour perſuader à Booth de penſer encore à rentrer dans le ſervice, & lui offrit poliment ſon crédit, pour obtenir une compagnie dans le régiment qu'il commandoit. Dans les circonſtances où ſe trouvoit Booth, il n'auroit pu ſans extravagance héſiter un inſtant à accepter de pareilles offres: il ſavoit bien qu'Amelie, malgré ſon averſion pour l'armée, étoit trop ſage pour faire la moindre difficulté d'y donner ſon conſentement. On verra par la ſuite qu'il ne s'étoit pas trompé dans ſon opinion du bon ſens de ſa femme. Quand on lui fit part de ce projet, elle n'y apporta pas le moindre obſtacle; mais elle ſe contenta de ſtipuler expreſſément, que par-tout où il auroit ordre de joindre, (car le régiment étoit alors en Angleterre,) elle partiroit avec lui & l'accompagneroit.

Booth accepta donc la propoſition de ſon ami avec la plus vive reconnoiſſance: il fut convenu qu'il dreſſeroit un mémoire de ſes prétentions; que le colonel James ſe chargeroit de le préſenter à quelques perſonnes

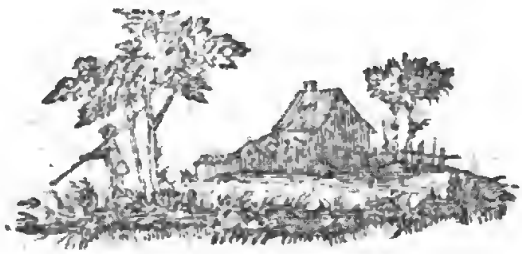
en place, & qu'il l'épauleroit de tout le crédit dont il ſeroit capable.

L'amitié du colonel ne s'en tint pas à ce projet. Mon cher Booth, lui dit-il; après la confidence que vous m'avez faite, (car il lui avoit détaillé au naturel le véritable état de ſes affaires,) je ſoupçonne que vous pouvez actuellement manquer d'argent: ſi cela eſt, comme j'en ſuis preſque certain, j'ai cinquante guinées à votre ſervice. Cette généroſité toucha Booth juſqu'aux larmes; il lui avoua enfin qu'il n'en poſſédoit pas cinq dans ſa maiſon: James lui donna un billet de banque de vingt livres, & promit de lui compter les trente reſtans la premiere fois qu'il le verroit.

Ainſi ce colonel généreux (car il l'étoit réellement au dernier point) rétablit la paix & la tranquillité dans cette petite famille; & par ce ſeul ſervice, il rendit heureux dans cette ſoirée les deux plus dignes époux.

Le lecteur me permettra ici de déplorer la rareté des cœurs doués d'une diſpoſition ſi bonne. Tandis que l'amour du luxe, la vanité, l'avarice & l'ambition regnent tous les jours, & triomphent par des folies & des foibleſſes à la ruine & la déſolation du genre-humain, à peine ſe trouve-t-il un homme entre mille, capable de goûter le bonheur des autres. Qu'on me permette en-

core de marquer ma ſurpriſe, de ce que l'orgueil, qui s'efforce conſtamment & ſe tourmente pour acquérir la plus petite prééminence, nous indique ſi rarement la ſeule route certaine & louable de nous élever au deſſus d'un autre, en devenant ſon bienfaiteur.



CHAPITRE V.

Qui contient un éloge de l'innocence, & d'autres matieres importantes.

BOOTH paſſa cette ſoirée & le jour ſuivant avec Amelie, ſans être interrompu par aucune penſée qui concernât Miſſ Mathieu; il avoit réſolu d'y aller le dimanche ſuivant, qui étoit le ſeul jour qu'il pouvoit ſortir hors des limites des libertés de la Cour, de peur d'être arrêté; il comptoit alors lui payer ce qu'elle avoit avancé pour lui dans la priſon. Ce terme étoit trop long pour elle; le troiſieme jour, lorſqu'il étoit aſſis près d'Amelie, on lui apporta une lettre: il en connut le caractère, & la mit dans ſa poche ſans l'ouvrir, non ſans laiſſer paroître quelque altération ſur ſon viſage. Si Amelie, qui jouoit alors avec un de ſes enfans eût jetté les yeux ſur lui, elle l'eût infailliblement remarqué: heureuſement cette circonſtance lui donna le tems de ſe remettre; car Amelie, fortement occupée avec le petit, ne s'apperçut pas même qu'on lui eût remis une lettre. La fille revint bientôt après dire à Booth que le porteur demandoit la réponſe à la lettre..... Quelle lettre, s'écria Booth? Celle que je

viens de vous donner tout à l'heure, répondit la ſervante. A coup sûr, s'écria Booth, cette fille eſt folle, vous ne m'avez point remis de lettre..... Pardonnez-moi, Mr. dit cette pauvre fille. Il faut donc, s'écria Booth, que dans ma rêverie je l'aie jettée dans le feu. Pourquoi, ma fille, ne me diſiez-vous pas que c'étoit une lettre? faites monter le porteur.... Non, non, je vais deſcendre moi-même; il ſâliroit tout l'eſcalier avec ſes pieds.

Amelie grondoit doucement la fille de ſon peu de ſoin, lorſque Booth revint en diſant qu'à la vérité elle lui avoit remis une lettre du colonel James, qui étoit peut-être de conſéquence; mais, dit-il, j'irai au café, je lui écrirai cet étrange accident, & je ſuis sûr qu'il voudra bien m'excuſer dans ma ſituation actuelle.

Booth fut tranſporté de joie d'avoir trouvé ce ſubterfuge pour ſortir d'embarras. La confiance de la pauvre Amelie, bien éloignée de toute jalouſie & des ſoupçons, la lui rendit très-facile à conduire. Cette ſatisfaction ſe diſſipa bientôt; car ayant ouvert la lettre, il y trouva à travers de fortes expreſſions d'amour, certains termes qui ſentoient la menace: ce qui l'allarma le plus, fut que Miſſ Mathieu lui déclaroit avoir de quoi rendre Amelie auſſi miſérable qu'elle-même. Outre qu'il ſavoit en général de quoi eſt capable une femme en

colere, il avoit d'autres raiſons particulieres de craindre la fureur de celle-ci, qui avoit donné de ſi fortes preuves qu'elle ſavoit ſe vanger; elle avoit déjà envoyé chez lui un porteur, avec ordre poſitif de ne point revenir ſans une réponſe: cela ſeul pouvoit faire tout découvrir; il ſentit qu'il avoit de juſtes raiſons de craindre que ſi elle portoit les choſes au point de réveler le ſecret à Amelie, ſon indiſcrétion ne produiſit au moins la découverte d'une choſe qu'il vouloit cacher à quelque prix que ce fut. Agité de cette frayeur, on pouvoit, je crois, le regarder comme le plus malheureux des hommes.

O innocence! que tu es un charmant partage pour les cœurs qui te poſſédent! tu ne crains ni les regards, ni les diſcours des hommes: la vérité eſt ta meilleure amie; plus tu parois au grand jour, plus on découvre en toi des beautés tranſcendantes. Le crime au contraire, ſemblable à un voleur qui cherche l'obſcurité, ſoupçonne tous les yeux qui le regardent, de connoître ſa difformité: tous ceux qui prononcent ſon nom, lui ſemblent prêts à l'accuſer. La fraude & la fauſſeté vont toujours à ſa ſuite; il marche en tremblant dans les ténébres, redoute le moindre rayon de lumiere, & craint toujours qu'on ne le livre à la honte & au ſupplice.

Booth ſe promenant dans le parc, l'eſ-

prit rempli de toutes ces horreurs, rencontra encore ſon ami le colonel James, qui ne tarda pas à s'appercevoir du profond chagrin que l'autre n'étoit pas capable de déguiſer. Après quelques momens de converſation, Booth lui dit: mon cher Colonel, je ſerois le plus ingrat des hommes, ſi je ne vous regardois comme le meilleur & le plus véritable ami, je vais donc ſans ſcrupule vous faire une confidence importante; je vous ai ſouvent fait l'aveu de mes beſoins; il faut maintenant que je vous déclare ma honte, ſi vous avez le loiſir de m'entendre. L'hiſtoire eſt longue: car je ne puis vous révéler mes fautes ſans vous informer en même tems de certaines circonſtances, qui, je l'eſpere, pourront me ſervir d'excuſe.

Le colonel conſentit volontiers à donner à ſon ami une audience tranquille. En ſe promenant ils s'en allerent dans un caffé à Covent-Garden, où, s'étant retirés en particulier, Booth ouvrit ſon cœur, & déclara au Colonel ſon intrigue avec Miſſ Matthieu, depuis ſon origine juſqu'à la lettre qui cauſoit ſon chagrin actuel, & qu'il remit à l'inſtant entre les mains de ſon ami.

Le Colonel relut deux fois cette lettre avec beaucoup d'attention, & ſe tournant vers Booth, il lui dit: Fort bien, Mr., eſt-ce donc un ſi grand malheur d'être l'objet des affections d'une jeune Dame, que vous

convenez ſur-tout être extrêmement belle? Non, mais mon cher ami, s'écria Booth, ne vous moquez-vous pas de moi, vous qui connoiſſez mon Amelie. Eh bien, mon cher, répondit James, vous connoiſſez Amelie & cette Dame auſſi..... mais que voulez-vous que je faſſe pour vous? Que vous me donniez votre avis, dit Booth, comment je pourrois me tirer des mains de cette terrible femme, ſans que rien éclatte. Et vous deſirez réellement de vous en défaire? Pouvez-vous en douter, dit Booth, après ce que je viens de vous communiquer, & ce que vous avez vu vous même dans ma famille? car j'eſpere, malgré ce faux pas fatal, ne point paſſer à vos yeux pour un débauché. Fort bien, répondit James; quoi que vous puiſſiez penſer de moi, ſi vous êtes las de cette Dame, & qu'elle ſoit réellement telle que vous me la peignez, je tâcherai de la tirer de vos mains; mais j'exige ſur-tout que vous ne me trompiez pas dans la moindre circonſtance. Booth lui proteſta de la maniere la plus ſolemnelle, que tout ce qu'il lui avoit dit étoit vrai au pied de la lettre: il lui donna ſa parole d'honneur de ne jamais aller voir cette femme, & lui remit même à ſa priere la lettre de Miſſ Matthieu, qui contenoit une ſeconde adreſſe, en lui déclarant que, s'il le pouvoit jamais tirer heureuſement de cette terrible affaire, il croi-

roit lui avoir encore plus d'obligations que pour aucun des ſervices qu'il en avoit déja reçus.

Booth preſſa le Colonel d'aller dîner avec lui; celui-ci s'en excuſa, ſous prétexte qu'il étoit déja engagé: cependant il promit de faire l'après midi même tout ſon poſſible pour que Booth ne reçut plus de nouvelles allarmes de la part de Miſſ Matthieu, & de lui rembourſer tout ce qu'il pouvoit lui devoir, après quoi ils ſe ſéparerent, & Booth retourna dîner avec Amelie.

Le lendemain matin, Mr. James alla au caffé, envoya chercher ſon ami qui logeoit dans le voiſinage, & lui dit: Vous avez un peu exagéré la beauté de cette Dame; cependant je vous le pardonne: vous avez cru ſans doute que votre inconſtance pour la plus belle femme du monde, en ſeroit plus excuſable; quoiqu'il en ſoit, reſtez tranquille; je ſuis convaincu que ce ſera votre faute, ſi vous êtes jamais inquietté de la part de Miſſ Matthieu.

Booth lui marqua avec empreſſement ſa reconnoiſſance. Il ne ſe paſſa rien de plus dans cette entrevue, qui fut fort courte, le Colonel étant fort embarraſſé, diſoit-il, à cauſe d'une affaire de la derniere importance, qu'il avoit à conclure le matin même.

Le Colonel avoit déja revû Booth deux fois ſans ſonger à lui compter les trente

guinées. Ce dernier imputoit ce retard à défaut de mémoire ; car il avoit toujours éprouvé que la parole du Colonel valoit mieux qu'une obligation de tout autre. Il fut bien plus ſurpris de ce qui lui arriva le lendemain ; car l'ayant rencontré dans le parc, il n'en reçut qu'un ſalut très-froid ; & quoi que Booth paſſât cinq ou ſix fois devant lui, que le Colonel ſe promenât avec un ſimple officier, & que leur converſation lui ſemblât aſſez indifférente, Booth qui étoit ſeul ne pût en obtenir rien de plus.

Le pauvre homme fut allarmé, ſans pouvoir ſe perſuader qu'il eût donné lieu à cette froideur ou à cet oubli : il en vint une fois juſqu'à penſer, que peut-être le colonel lui avoit ôté ſon eſtime, depuis qu'il lui avoit fait confidence de ſon inconſtance pour Amelie ; mais le caractère connu du colonel, le guérit bientôt de ce ſoupçon : Il n'étoit pas fort ſcrupuleux du côté des femmes ; c'étoit le principal défaut de ſon caractère ; ſans cela il auroit mérité les plus grands éloges pour ſa bonté, ſa généroſité & ſon amitié. Mais il portoit ce défaut à un degré impardonnable, & ne faiſoit pas difficulté de dire, que ſi jamais il aimoit aſſez une femme, pour ſentir de l'inquiétude pour l'amour d'elle, il ſe guériroit, s'il le pouvoit, par la jouiſſance, quelque choſe qui pût lui en arriver.

Booth ne put croire que le colonel prît ſi fort à cœur une faute, dont lui-même étoit ſi ſouvent coupable. Après bien des réflexions, il ne put attribuer cette conduite qu'à un caprice de caractère & à une inconſtance d'eſprit, qui fait que les hommes ſe laſſent de leurs amis ſans autre raiſon, ſinon qu'ils ſe laſſent auſſi de leurs maîtreſſes. Il y a des papillons en amitié comme en amour; & d'après la conduite de certaines gens dans l'un comme dans l'autre cas, on imagineroit preſque qu'ils ne cherchent à gagner l'affection des autres que préciſément pour les rendre miſérables.

Telle fut la conſéquence que Booth tira de la façon d'agir du colonel. Si ſes malheurs précédens l'avoient affligé, celui-ci penſa lui faire perdre la tête.

A ſon retour Amelie s'apperçut du trouble de ſon ame, quoiqu'il fît ſon poſſible pour le cacher; à la fin il céda à ſes prieres & lui en déclara le ſujet. Elle ne l'eut pas plutôt appris, qu'elle propoſa à ſon eſprit troublé, un remede auſſi judicieux que Ciceron & Ariſtote, ces grands médecins de l'ame, en auroient jamais pu inventer. Elle employa bien des raiſonnemens pour lui perſuader qu'il étoit dans l'erreur, & qu'il avoit pris mal à propos une diſtraction ou un oubli pour un éloignement réfléchi.

Comme ce remede n'étoit bon que par

événement, & que ſon efficacité dépendoit de ce qu'elle eût viſé juſte, ce qui étoit un point dont elle ne pouvoit répondre poſitivement, elle crut devoir ajouter quelque motif de conſolation, plus poſitif & plus certain. Suppoſez, dit-elle, mon cher, que Mr. James ſoit réellement tel que vous le ſoupçonnez, & que ſans pouvoir en alléguer aucune cauſe, il vous ôtât ſon amitié (car ſûrement l'accident d'avoir brûlé ſa lettre eſt une bagatelle trop ridicule pour en parler) faudroit-il tant vous déſoler? Je conviens que les ſervices qu'il vous a rendus doivent vous faire regarder ſes infortunes comme les vôtres propres; mais ils ne doivent pas, je penſe, vous faire reſſentir ſi vivement ſes fautes, ſur-tout quand, par un travers qu'il prend contre vous, il a diminué conſidérablement les obligations que vous lui devez. Si la même perſonne, qui a contribué une fois à mon bonheur, fait par malice ou par libertinage tout ce qu'il peut pour me rendre miſérable dans un autre tems, je ne ſuis guère tenue de reconnoiſſance envers lui: quand vos autres amis ſe trouveroient faux & infideles, il vous en reſte un, que ni inconſtance de ſa part, ni le changement de fortune, ni le tems, l'age, la maladie, ni aucun accident ne peuvent jamais changer, qui vous eſtimera, aimera & chérira toujours. En parlant ainſi elle,

lui paſſa deux bras d'albâtre autour du col, & lui fit des careſſes ſi tendres, qu'elle parut preſque balancer toute la malignité de ſon ſort.

Cette conduite d'Amelie l'auroit rendu complettement heureux, malgré toutes les circonſtances fâcheuſes où il ſe trouvoit, ſans ces ingrédiens amers, dont lui-même avoit empoiſonné ſa coupe, & qui l'empêchoient de gouter la douceur de ſon Amelie, en lui retraçant cruellement combien il méritoit peu l'amour d'une ſi excellente créature.

Booth ne reſta pas longtems dans l'incertitude ſur la conduite de Mr. James, qui d'abord lui avoit paru un myſtère. L'après-midi même il reçut de la part de Miſſ Matthieu une lettre qui lui développa toute l'affaire. Par cette lettre, remplie de fiel & de reproches, il découvrit que James étoit ſon rival auprès de cette Dame, & préciſément le même qui avoit envoyé à Miſſ Matthieu le billet de cent livres ſterlings dans la priſon. Il eut lieu de croire auſſi, tant par la lettre que par d'autres circonſtances, que James avoit été juſqu'alors un amant malheureux: car, quoique cette femme eût perdu toute prétention à la vertu, elle n'avoit pourtant pas renoncé à toute délicateſſe; elle ne prodiguoit ſes faveurs qu'à ceux pour qui elle ſe ſentoit du goût; & ſans doute le colonel n'avoit

pas eu le bonheur d'être de ce nombre.

Quand Booth eut fait cette découverte, il n'étoit pas assez novice dans la connoissance du monde, pour hésiter plus longtems à deviner le véritable motif de la conduite du colonel : il savoit bien jusqu'à quel point la vue d'un rival heureux est odieuse à un amant rebuté. Je crois qu'il ne fut pas réellement fâché d'assigner le traitement glacé de son ami à une cause, qui, quoique déraisonnable, est cependant assez naturelle, & de pouvoir l'excuser de légéreté, & de caprice, défauts que, malgré lui, il auroit été forcé d'envisager d'un œil moins favorable.

Il résolut donc, à la premiere occasion, d'acoster le Colonel, & d'en venir avec lui à une explication préciſe. Il agita aussi en lui-même s'il ne se jetteroit pas aux pieds d'Amelie pour lui avouer un crime, qu'il voyoit si peu d'apparence de pouvoir cacher, & qu'il prévoyoit devoir lui occasionner tant d'embarras & de craintes pour en dérober la connoissance. Il eut sagement fait de suivre cette idée. Probablement il eût reçu à l'instant son pardon de la meilleure des femmes; mais il manqua de résolution; ou pour mieux dire, peut-être, il avoit trop d'orgueil pour confesser son crime, & aima mieux s'exposer aux plus grands inconvéniens qu'à la certitude d'avouer sa honte.

CHAPITRE VI.

Dans lequel on pourra voir que la violence ſe fait quelquefois ſous le nom de l'amour.

QUAND l'heureux jour fut arrivé, où des mains mercenaires n'ont pas le droit de ſouiller les épaules des malheureux débiteurs, Booth ſe tranſporta de bonne heure chez le Colonel; &, ayant été introduit dans ſon appartement, il commença avec liberté, quoiqu'avec douceur, à ſe plaindre d'en avoir été traité ſi froidement. Quoi, mon cher Colonel, lui dit-il, voudriez-vous me cacher un ſecret que cette lettre m'a développé? James lut la lettre, & changea plus d'une fois de viſage; enſuite ayant gardé un moment le ſilence, il lui dit: M. Booth, je ſuis blâmable, je l'avoue, & vous me faites un reproche juſte. La vérité eſt, que j'ai honte de ma propre folie..... Que je meure, Booth, ſi je n'ai été un ſot achevé, & une véritable dupe de cette femme; & elle a pris en cela un plaiſir ſingulier. Je connois juſqu'où la vertu porte l'impertinence, & je puis bien m'y ſoumettre: mais être traité ainſi par une..... Pardonnez, mon cher Booth; vos ſuccès ont été pour vous une eſpèce de triomphe que je n'ai pu ſouffrir. J'avoue que je n'ai pas le

moindre ſujet de vous en vouloir ; mais je crois que j'euſſe été moins fâché de vous voir coucher avec ma femme. Il y a plus : j'aurois plus volontiers partagé avec vous ma fortune, que de ſouffrir que vous reçuſſiez cette bagatelle de mon argent que vous avez reçu de ſes mains. Quoi qu'il en ſoit, je vous promets que jamais je ne conſerverai contre vous aucune rancune par rapport à cette femme ; mais pour elle, parbleu j'en jouirai de façon ou d'autre, quoi qu'il m'en puiſſe couter. J'en ſuis déja pour deux cent guinées hors de ma poche, ſans en avoir jamais pu obtenir un ſeul ſourire.

Booth marqua un grand étonnement de cette déclaration ; il lui dit qu'il ne concevoit pas qu'on eût tant de paſſion pour une femme, qui ne marquoit pas la moindre inclination de payer de retour. James fit un jurement contre elle, & dit : Au diable ſoit ſon inclination ; je ne veux que poſſéder ſa perſonne, & vous m'avouerez qu'elle eſt bien jolie. Mais, outre ma paſſion pour elle, elle a piqué mon amour-propre. Un homme comme moi peut-il ſoutenir de ſe voir rebuté par une fille galante ? Puiſque vous êtes ſi fort butté à cette affaire, excuſez-moi ſi je vous donne un conſeil, dit Booth ; je crois que vous feriez mieux de changer de batterie auprès d'elle : c'eſt peut-être la femme la plus

vaine qu'il y ait ſur la terre : vos bontés ſeront probablement infructueuſes ; peut-être même actuellement la déſobligent-elles ? La vanité eſt viſiblement ſa paſſion dominante : ſi vous la prenez par là, infailliblement elle ſe jettera d'elle-même dans vos bras. C'eſt à cela que j'attribue mes malheureux ſuccès. Tandis qu'elle me ſecouroit dans ma détreſſe & mes beſoins, elle flattoit toujours ſa vanité. Au lieu que chaque libéralité de votre part, lui faiſant connoître votre ſupériorité, l'offenſe plutôt qu'elle ne lui plaît. Sérieuſement, les femmes aiment à être dans le cas d'obliger, & ſi l'on conſidere leurs amans favoris, on trouvera que ce ſont plutôt ceux à qui elles ont rendu des ſervices que ceux de qui elles en ont reçu.

Le Colonel trouva ce diſcours aſſez juſte, & lui dit, en ſouriant : Je ne ſais comment vous faites, mon ami ; mais vous connoiſſez mieux les femmes que moi. Colonel, répondit Booth, c'eſt que j'ai peut-être plus étudié leur eſprit. Je ne vous envie pas beaucoup cette connoiſſance, reprit l'autre ; je ne trouve pas que leur eſprit vaille la peine d'être étudié : cependant j'eſpère tirer bon parti de votre expérience avec Miſſ Mathieu. Au diable ſoit l'inſolente & orgueilleuſe drôleſſe ! Que le diable m'emporte, ſi je ne l'aime plus que jamais je n'ai aimé femme au monde.

Le reſte de la converſation roula ſur les affaires de Booth. Le Colonel reprit le perſonnage d'ami, lui donna le reſte de l'argent qu'il lui avoit promis, & lui renouvella l'offre de préſenter ſon mémoire à un grand Seigneur.

Enchanté de ce ſuccès, Booth n'avoit plus rien qui l'inquiétât, que le ſoin de cacher ſa foibleſſe à Amelie, à qui il appréhendoit que Miſſ Mathieu ne découvrît tout dans la rage de ſon reſſentiment. Cette appréhenſion le fit preſque toujours garder le logis; il trembloit chaque fois que l'on frappoit à la porte: ſa crainte lui fit même prendre une précaution qu'il auroit mépriſée ſincèrement dans toute autre occaſion: ce fut d'ordonner à ſa ſervante de lui remettre toutes les lettres qui ſeroient adreſſées à Amelie, lui recommandant en même tems de ne point dire à ſa maîtreſſe qu'il eût donné un tel ordre.

Une ſervante un peu fine auroit formé delà d'étranges conjectures; mais la pauvre fille étoit ſi ſimple, que ſi Amelie n'eût pas été auſſi éloignée qu'elle l'étoit de tout ſoupçon ſur ſon mari, cette fille auroit bientôt trahi ſon maître.

Une après midi, qu'ils étoient à prendre le thé, la petite Letti, (c'eſt ainſi qu'on appeloit cette fille) vint appeler ſon maître, & lui remit une carte qu'on avoit apportée pour Amelie. Booth l'ayant lue,

à ſon retour gronda la fille de l'avoir appelé, diſant: Vous ſavez lire, mon enfant, vous deviez voir qu'elle étoit adreſſée à votre maîtreſſe. A quoi la fille répondit un peu aigrement: Vous m'avez ordonné, Monſieur, de vous apporter toutes les lettres d'abord. Avec la plupart des femmes cette circonſtance auroit ſuffi pour éventer toute l'affaire; mais Amelie, qui ne voyoit que par les yeux de l'amour & de la confiance, vit la choſe ſous un jour plus favorable qu'elle ne le méritoit; & regardant tendrement ſon mari, lui dit: Mon cher, j'ai lieu de vous blâmer d'une conduite, qui dans le fond eſt peut-être plutôt digne d'éloges, parce qu'elle prend ſa ſource dans la délicateſſe de votre affection; mais pourquoi chercheriez-vous à me faire un ſecret de vos affaires? pour l'amour de moi, vous ne le devez pas. Vous ne pouvez pas me cacher les ſuites; ainſi vous me feriez imaginer les choſes dix fois plus fâcheuſes qu'elles ne le ſont réellement. Tant que je vous verrai vous & mes enfans en bonne ſanté, je ſuis capable de ſupporter tous les événemens. A moins qu'il ne ſoit queſtion de notre enfant qui eſt en nourrice, quelles mauvaiſes nouvelles peut-il nous arriver, qui n'aient rapport au mauvais état de nos affaires? Pour celles-là, graces au ciel, nous avons bonne eſpérance d'en ſortir: d'ail-

leurs, mon cher ami, quoique avec moins d'intelligence que vous, j'ai cependant eu quelquefois le bonheur de vous ſuggérer des motifs de conſolation. Vous le ſavez; c'eſt ce qui eſt arrivé à l'égard du colonel James; je vous ai perſuadé que vous vous étiez trompé; & l'événement a prouvé que j'avois rencontré juſte. Ainſi, heureuſement pour Amelie & pour Mr. Booth, l'excellence de ſon caractère la trompoit, & lui faiſoit voir tout ſous la face la plus avantageuſe à ſon mari.

Cette carte contenoit des complimens de Mr. James à Me. Booth, avec la nouvelle qu'elle étoit arrivée à la ville, & avoit attrapé dans la route un grand rhume. Amelie en fut comblée de joie: elle s'habilla à la hâte, laiſſa ſes enfans à la garde de ſon mari, & courut rendre ſes devoirs à ſon amie, pour qui elle avoit l'affection la plus ſincere. Mais quel fut ſon étonnement, lorſque, preſſée de la plus grande impatience, & ſe réjouïſſant de l'idée de voir auſſi-tôt ſa bonne amie, on lui répondit à la porte que la Dame n'étoit pas au logis, & qu'en déclinant ſon nom elle ne put pas en obtenir l'entrée? Elle en fut fort étonnée, vu l'avis qu'elle avoit reçu du rhume de cette Dame: & revint chez elle fort fâchée de ce contretems.

Amelie, qui n'imaginoit pas que Me. James fût chez elle, & ſe fît céler, lui auroit

fait une ſeconde viſite le lendemain matin, ſans un rhume accompagné d'un peu de fiévre, qui la retint elle-même à la maiſon pluſieurs jours, durant leſquels Booth lui tint fidele compagnie, & ne la quitta pas un inſtant.

Pendant tout ce tems elle n'entendit point parler de Me. James, ce qui lui donna un peu d'inquiétude, & encore plus de ſurpriſe. Le dixieme jour, ſur les neuf heures du ſoir, elle ſe trouva parfaitement rétablie, & alloit ſe mettre à table pour ſouper avec ſon mari, lorſqu'elle entendit frapper un grand coup à la porte, & auſſitôt après le bruit d'une étoffe de ſoie dans l'eſcalier, & une voix de femme qui crioit: Quoi donc! faudra-t-il encore monter un étage? Amelie qui reconnut la voix, courut à la porte pour la recevoir. Me. James, magnifiquement habillée, prit une mine ſérieuſe, & fit à ſon amie un compliment auſſi froid, que ſi elle eût été pour elle une ſimple connoiſſance. La pauvre Amelie, qui alloit ſe précipiter dans les bras de ſon amie, fut ſi frappée de cette conduite, qu'elle reſta immobile. Comme elle avoit beaucoup de préſence d'eſprit, elle ſe remit bientôt, & comprenant ce que vouloit dire cet accueil de la Dame, elle réſolut de la traiter à ſa maniere. On s'aſſit, & on reſta quelques momens ſans parler, Me. James parcourant des deux yeux toute la

chambre avec plus d'attention ſans doute que ſi elle eût été plus belle. Enfin la converſation commença, & on épuiſa les propos de la pluie, du beau tems & des amuſemens de la ville. Amelie, qui étoit une femme de bonne converſation, tint admirablement ſa partie; deſorte qu'en tout, à l'habillement près, on auroit pu douter laquelle des deux étoit la plus grande Dame.

Après une viſite d'un bon quart d'heure, durant lequel il ne fut pas dit un mot de leur ancienne connoiſſance, ni même agité aucun ſujet de converſation ſuivi, Me. James leva le ſiége, & ſe retira avec autant de cérémonie qu'elle étoit entrée. Nous la ſuivrons à cauſe du contraſte pendant le reſte de la ſoirée. Elle alla de chez Amelie dans une académie de jeu, où elle paſſa deux heures avec une compagnie tumultueuſe, parla encore des nouvelles & des amuſemens de la ville, joua deux parties de *Whiske*, & enſuite ſe retira dans ſon appartement, où, après avoir paſſé une autre heure à ſe déshabiller, elle ſe mit au lit toute ſeule.

Booth & ſa femme, ſi-tôt que la compagnie fut partie, ſe mirent à ſouper d'une piece de rôti froid, des reſtes de leur dîner: après quoi ils s'entretinrent quelque tems de la conduite ridicule de Me. James. Amelie lui déclara qu'elle lui faiſoit plus

de pitié que de colere, & fit tourner la converſation ſur un ſujet plus agréable. Les petites actions de leurs enfans, les ſcènes précédentes, & l'expectative d'un ſort plus heureux, leur fournit beaucoup d'idées agréables, & la vue du rétabliſſement d'Amelie plongea Booth dans des tranſports de tendreſſe. A la fin ils ſe retirerent, & preſſés par leurs deſirs mutuels, ils ſe coucherent dans les bras l'un de l'autre.

Peut-être nos lecteurs ne ſeront pas moins ſurpris qu'Amelie de la conduite de Me. James, après s'en être formé une idée ſi favorable d'après le recit de M. Booth; ſa conduite actuelle leur paroîtra peu naturelle, & incompatible avec ſon précédent caractère; mais leur étonnement ceſſera, s'ils conſiderent le changement ſubit qui s'étoit fait dans ſon état, ſon paſſage de la dépendance d'un frere ſoldat de fortune, à l'état de la femme d'un homme fort riche, & d'un rang diſtingué. Au reſte, cette conduite étoit celle d'une belle Dame, qui conſidere la cérémonie & l'appareil comme une partie eſſentielle du bonheur, & qui imaginoit que toute amitié devoit conſiſter dans les cérémonies, les révérences, les meſſages & les viſites. Dans cette perſuaſion, elle reſſembloit à la plus grande partie de ſon ſexe, & à un grand nombre de gens de l'autre.

CHAPITRE VII.

Qui contient un incident extraordinaire & plaiſant.

LE lendemain au ſoir, Booth & Amelie allerent ſe promener dans le parc avec leurs enfans. Booth faiſoit à ſa femme le détail & la deſcription des maiſons qui l'environnent, lorſqu'Amelie ne voyant plus ſon petit garçon, s'écria: Où eſt Billy? Booth jettant les yeux ſur le gazon, vit un ſentinelle qui ſecouoit ce petit garçon à quelque diſtance de là. A cet aſpect, ſans répondre à ſa femme, il ſauta par deſſus la barriere; & courant droit à cet homme, qui avoit dans ſa main un mouſquet avec la bayonette au bout, il le ſaiſit au collet, le renverſa par terre, & en même tems lui jetta ſes armes au loin. Un ſergent de ſervice entendant du bruit à quelque diſtance, accourut auſſi-tôt; & ayant appris ce qui étoit arrivé, il gronda fortement le ſentinelle, & lui dit qu'il méritoit d'être puni. Ce fut un ſpectateur qui lui donna cet avis; car Booth étoit retourné avec ſon petit garçon auprès d'Amelie, qui s'avançoit à lui le plus vîte qu'elle pouvoit, pâle & tremblante, & à peine ſe ſoutenant ſur ſes jambes. Le ſergent s'avança alors vers

Booth, pour lui demander excuſe de l'impertinence du ſoldat; mais auſſi-tôt il devint auſſi pâle qu'Amelie elle-même. Il garda le ſilence, tandis que Booth étoit occupé à conſoler ſa femme, & à la faire revenir: puis s'adreſſant à lui: O Ciel! mon lieutenant; qui ſe ſeroit imaginé vous trouver ici? Quoi, c'étoit donc mon petit maître que ce brutal traitoit ainſi? Je ſuis bien aiſe de ne l'avoir pas ſu; je lui aurois paſſé ma hallebarde au travers du corps.

Booth reconnut auſſi-tôt ſon ancien & fidèle ſerviteur Atkinſon, & lui fit de bon cœur ſon compliment, diſant qu'il étoit charmé de le voir dans cette ſituation. Dans quelque ſituation que je puiſſe être, je reconnoîtrai toujours, Monſieur, que c'eſt à vous que j'en ai l'obligation: enſuite prenant le petit enfant par la main, il s'écria: Le bel enfant, Monſieur, que vous avez là! puis maudiſſant l'inhumanité du ſoldat, il jura ſolemnellement que le coquin le lui payeroit.

Comme la frayeur avoit jetté Amelie dans le plus grand trouble, elle ne reconnut pas ſon frere de lait, juſqu'à ce que Booth le lui préſenta. Dès qu'elle l'eut reconnu, elle lui fit le ſourire le plus obligeant, & l'appelant ſon pauvre Joſeph, elle lui marqua ſa joie de le voir en Angleterre. Voyez, ma chere, s'écria Booth, combien votre ancien ami eſt avancé. Vous

auriez eu peine, je crois, à le reconnoître ſous ce bel habit. Je ſuis extrêmement charmée de le voir, répondit Amelie: je le félicite, & je lui fais de tout mon cœur mon compliment de ſon avancement au grade d'officier. En effet ce que Booth venoit de dire, joint à l'habit galonné du ſergent, lui avoit fait croire qu'il avoit obtenu une commiſſion. La vanité de l'homme eſt ſi foible & ſi abſurde, que la mépriſe d'Amelie penſa mettre le pauvre Atkinſon hors des gonds, & lui faire perdre toute contenance: car il avoit en cet inſtant l'air plus embarraſſé qu'il ne l'avoit eu de ſa vie; &, en faiſant un ſalut reſpectueux, il marmotta dans ſes dents quelques mots de remercimens mal arrangés.

Le ſergent avoit entr'autres qualités celle qu'un auteur latin a honoré du nom d'*ingénuïté*: la nature la lui avoit donnée, malgré la baſſeſſe de ſa naiſſance; & ſix ans paſſés à l'armée ne la lui avoient pas encore ôtée. Franchement c'étoit un digne garçon; & Amelie, en ſuppoſant qu'il avoit une commiſſion dans les Gardes, ne faiſoit point de déshonneur à cet honorable corps.

Booth avoit pour Atkinſon une affection véritable, quoiqu'il ne connût pas encore la moitié de ſon mérite. Il lui donna ſon adreſſe avant que de le quitter, & le pria inſtamment de venir le voir.

Amelie, qui n'étoit pas encore bien revenue des frayeurs où l'avoit jettée la vue de ſon mari luttant contre le ſoldat, deſiroit de s'en retourner; mais elle n'étoit gueres en état de marcher ſans quelque ſoutien: ainſi, tandis qu'elle s'appuyoit ſur le bras de ſon mari, elle dit à Atkinſon qu'elle lui ſeroit obligée, s'il vouloit prendre ſoin de ſes enfans. Il s'en chargea volontiers; mais quand il offrit ſa main à Miſſ, elle le refuſa, & ſe mit à pleurer: ſur quoi la tendre mere donna les enfans à Booth, & ſe mit ſous la conduite du ſergent, qui la ramena ſans accident chez elle, quoiqu'elle lui dit ſouvent qu'elle craignoit de tomber, tant elle étoit foible. Le ſergent en avoit une grande appréhenſion: car, outre les égards qu'il avoit lui-même pour la Dame, il ſavoit combien ſon mari la chériſſoit tendrement; & ſi ſes nerfs n'euſſent pas été ſi fermes que rien ne pouvoit les ébranler, la crainte que la Dame ne fît quelques faux pas, l'auroit fait trembler preſque auſſi fort qu'elle.

Quand ils arriverent à la maiſon, l'hôteſſe leur ouvrit la porte; & voyant l'état où ſe trouvoit Amelie, elle la fit entrer dans ſa ſalle baſſe, où elle s'aſſit dans un fauteuil: chacun crut qu'elle alloit tomber en défaillance; cependant elle tint bon, & ayant bu un verre d'eau avec un peu de vin blanc, elle reprit un peu ſes couleurs,

& enfin aſſura Mr. Booth qu'elle étoit parfaitement remiſe, & en même tems le pria de ne jamais commettre à l'avenir une action ſi téméraire : enſuite elle appela ſon petit garçon, & lui dit, en le grondant avec douceur : Ne vous aviſez plus de faire jamais pareille choſe ; vous voyez quel malheur vous avez penſé cauſer à votre pére, & tout ce que vous m'avez fait ſouffrir. Quoi donc, maman, dit l'enfant, quel mal avois-je fait ? je ne ſavois pas qu'il étoit défendu de ſe promener à Londres ſur le gazon. Si j'ai fait mal, cet homme m'en a bien aſſez puni ; il m'a pincé le bras bien fort : enſuite il découvrit ſon petit bras qui étoit tout noir. Booth, en voyant cela, entra dans une colere terrible, ainſi que le ſergent qui étoit préſent alors.

Atkinſon retourna enſuite à ſon ſervice, & s'en alla trouver l'officier, pour l'inſtruire de l'inhumanité du ſoldat ; celui-ci, qui étoit un jeune homme de quinze ans, ſe mocqua du ſergent, & dit que le ſoldat avoit bien fait, qu'il falloit corriger tous ces petits coquins d'enfans. Cela ne contenta pas le pauvre Atkinſon, qui, le lendemain, dès que la garde fut levée, battit rigoureuſement le ſoldat, & lui dit qu'il s'en reſouviendroit auſſi long-tems qu'il reſteroit dans le régiment.

Ainſi finit cette petite avanture, que quelques-uns des lecteurs ne ſeront peut-

être pas fâchés d'avoir vue dans ſon entier. Je penſe même que tous en tireront la remarque ſuivante, ſavoir, que ſouvent un accident, peu important en lui-même, eſt capable de troubler le bonheur des hommes, & de produire les événemens les plus imprévus & les plus terribles: cette réflexion peut ſervir dans bien des cas qui touchent de fort près à la religion & à la morale.

Ce fut cet accident qui fit lier connoiſſance entre la maîtreſſe de la maiſon & ſes locataires. Juſqu'alors ils s'étoient à peine dit un mot en paſſant. L'inquiétude que la bonne femme eut alors de l'état d'Amelie, méritoit bien que le mari ou la femme allaſſent l'en remercier. Auſſi, dès qu'Amelie fut en état de monter dans ſon appartement, elle invita Me. Elliſon (c'eſt ainſi que ſe nommoit l'hôteſſe) à entrer chez elle, & la pria de reſter à ſouper, ce qu'elle fit. Elles paſſerent enſemble une ſoirée fort agréable, & ces deux femmes parurent prendre un goût particulier l'une pour l'autre.

Quoiqu'en général la beauté d'une femme ne ſoit pas un grand mérite près d'une autre femme, de qui elle eſt ſujette à exciter l'envie, on peut dire cependant que quand cette paſſion ne ſe mêle point de la partie, une belle femme eſt ſouvent un objet agréable, même pour une perſonne

de ſon ſexe, ſur-tout quand cette beauté eſt jointe avec un certain air de douceur, tel qu'Amelie le poſſédoit au plus haut degré.

Me. Elliſon fut donc auſſi charmée des attraits de ſa belle locataire que de ſes autres qualités engageantes. En la conſidérant de près, elle ne put s'empêcher de s'écrier avec une eſpece de tranſport d'admiration: Sur ma foi, M. Booth, vous êtes le plus heureux des hommes: votre femme eſt ſi régulierement belle: qu'on ne ſauroit s'empêcher de goûter du plaiſir à la voir.

Cette bonne femme par elle-même n'avoit aucun de ces charmes qui attirent les regards: elle étoit d'une taille courte, & extrêmement graſſe; ſes traits n'étoient pas des plus réguliers, & ſon teint, ſi jamais elle l'avoit eu paſſable, ſe ſentoit des ravages du tems.

Cependant elle plut à Amelie par ſa bonne humeur & par ſa complaiſance. Pourrions-nous même déguiſer la ſecrette ſatisfaction que celle-ci reſſentit des complimens de Me. Elliſon? Non: je ſuis ſûr que ceux de mes Lecteurs qui l'aiment le mieux, ne ſeront pas fâchés de trouver qu'elle étoit femme en cela.

CHAPITRE VIII.

Qui contient différentes matieres.

Il y avoit déja quinze jours que Booth n'avoit vu le Colonel, ni entendu parler de lui; il en étoit ſurpris d'autant plus, qu'ils s'étoient quittés bons amis, & que M. James avoit pris ſes intérêts fort à cœur, au ſujet du mémoire ſur lequel étoient fondées ſes eſpérances.

L'inquiétude qu'il en reſſentoit augmenta encore, quand il apperçut que ſon ami refuſoit de le voir : il avoit fait une viſite au Colonel à neuf heures du matin ; on lui avoit dit qu'il n'étoit pas jour encore; & y étant retourné une heure après, le même domeſtique lui avoit dit que ſon maître étoit ſorti. Or Booth étoit ſûr que cela n'étoit pas vrai : car, s'étant promené pendant plus d'une heure en long & en large devant la porte du Colonel, il n'auroit pas manqué de le voir, s'il fût ſorti pendant ce tems.

Le Colonel ne laiſſa pas pourtant ſon ami languir long-tems dans cet état d'inquiétude : le lendemain matin Booth reçut ſon mémoire, avec une lettre, par laquelle

M. James lui donnoit avis qu'il avoit parlé de ſon affaire à la perſonne en queſtion; mais que ce Seigneur avoit tant d'affaires ſur les bras, qu'il ne lui étoit pas poſſible alors de prendre d'autres engagemens.

Le ſtyle froid & indifférent de cette lettre, ainſi que la conduite de James, ſi changée depuis un certain tems, avoit quelque choſe de myſtérieux qui intrigua fort le pauvre Booth: il fut ſi long-tems à pouvoir réſoudre ſes doutes, que la curioſité du Lecteur nous ſaura peut-être gré de ne pas le laiſſer davantage dans l'incertitude ſur ce point. Voici donc la véritable raiſon de cette conduite: ſa généroſité ſans bornes, jointe avec une extravagance déméſurée, & conſéquemment les grandes néceſſités de Miſſ Mathieu, avoient à la fin ſurmonté la cruauté de la Dame, près de qui, heureuſement, il n'avoit point de rival. Peut-être auſſi le deſir de ſe vanger ſur Booth, contre qui elle étoit irritée au dernier point, avoit-il contribué à ſes ſuccès. Elle n'eut pas plutôt favoriſé ſon nouvel amant, & découvert que c'étoit le Capitaine James dont elle avoit tant entendu parler à Booth, qu'elle employa tout l'art dont elle étoit capable, pour détruire entierement l'amitié qui étoit entr'eux: elle eut la malice de faire entendre au Colonel qu'il n'avoit pas lieu d'être content du portrait que Booth

faiſoit de lui, & rejetta ſur le compte de celui-ci en bonne partie la cruauté qu'elle avoit eue pour lui.

Si le Colonel eut fait un judicieux uſage de ſa raiſon, & refléchi au peu de vraiſemblance du fait, il auroit eu peine à croire une hiſtoire ſi peu d'accord avec tout ce qu'il connoiſſoit de Booth, & à imaginer que ce Gentilhomme eût pu violer toutes les loix de l'honneur, ſans aucun intérêt: mais la vérité eſt que le Colonel étoit tellement dominé par ſa paſſion, qu'il n'y avoit rien au monde que ſa maîtreſſe n'eût pu lui perſuader: d'ailleurs, il avoit intérêt à lui donner créance; car il étoit charmé de trouver une raiſon de ſe plaindre d'un homme qu'il ne pouvoit s'empêcher de haïr, même ſans raiſon, du moins ſans aucune qu'il pût ſe juſtifier à lui-même. Ainſi, il renonça à l'avenir à toute amitié pour Booth, & ſe ſentit plus porté à l'écarter des emplois, qu'à tâcher plus long-tems de le ſoutenir dans le monde.

Booth fit part de cette lettre à ſa femme, qui, ſuivant ſa coutume, fit tous ſes efforts pour le conſoler d'une des plus grandes afflictions qui, je crois, puiſſe arriver à un homme, c'eſt-à-dire, de la perte d'un ami. Heureuſement, il poſſédoit en même tems la plus grande des félicités, l'affection d'une

femme fidele & chérie : cependant ce bonheur, tout grand qu'il eſt, & capable de compenſer preſque tous les maux de la vie, ne ſert ſouvent qu'à aggraver encore les horreurs du beſoin, par l'idée que ce qui nous eſt le plus cher, doit les partager avec nous.

Amelie reçut le même jour une ſeconde viſite de Me. Elliſon, qui l'informa qu'on lui avoit fait préſent d'un billet de galerie pour deux perſonnes à l'*Oratoire*, où elle la prioit de l'accompagner.

Amelie fit à Me. Elliſon bien des remercimens de ſa politeſſe ; mais elle s'excuſa d'accepter ſon offre. Booth la preſſa fortement d'y aller, en diſant : Ma chere, ſi vous ſongiez à la ſatisfaction que j'ai, quand vous goutez quelque plaiſir, vous ne refuſeriez pas l'offre obligeante que vous fait Me. Elliſon : je ſais que vous aimez la muſique ; vous n'imaginez pas, vous, qui n'avez jamais été à l'Oratoire, combien vous y aurez d'agrément. Je connois vos bontés, mon cher, répondit Amelie ; je ne puis me réſoudre à quitter mes enfans, ſans qu'il y ait auprès d'eux quelqu'un plus en état d'en prendre ſoin que cette pauvre fille. Me. Elliſon écarta cette objection, en offrant ſa propre ſervante, qui étoit une femme faite, pour en avoir ſoin. Malgré tout ce qu'elle

put dire, ſecondée par Booth & par les enfans eux-mêmes, Amelie perſiſta dans ſon refus: & la maîtreſſe de la maiſon, qui n'ignoroit pas que la politeſſe ne veut pas que l'on ſoit trop preſſant dans ces occaſions, tira ſa révérence, & ſe retira.

Elle ne fut pas plutôt partie, qu'Amelie regardant ſon mari tendrement, lui dit: Comment pouvez-vous, mon cher mari, penſer que la muſique ait pour moi quelques charmes actuellement? croyez-vous que je ſois capable de quelque ſenſation qui mérite le nom de plaiſir, quand ni vous, ni mes enfans ne pouvez le partager avec moi?

Un Officier du régiment dans lequel Booth avoit ſervi, ayant appris d'Atkinſon où il étoit logé, vint lui rendre une viſite: il lui dit que pluſieurs de leurs anciennes connoiſſances devoient s'aſſembler le mercredi à une taverne, & le preſſa très-fort de s'y trouver. Booth étoit ce qu'on appelle un bon vivant, & aimoit aſſez à ſe divertir avec ſes amis; mais il s'en excuſa pour cette fois. Son ami dit qu'il ne vouloit point de refus: & le preſſant encore plus fortement, Amelie le ſeconda. Booth répondit: Eh bien, ma chere, puiſque vous le voulez, j'y conſens; mais à condition que vous irez en même tems à l'Oratorio. Amelie trouva

la demande assez raisonnable, & donna son consentement. On l'alla dire sur le champ à Me. Ellison, qui en fut fort satisfaite.

On demandera peut-être pourquoi Booth pouvoit aller à la taverne & non à l'Oratorio avec sa femme? Le voici: c'est que la taverne étoit un endroit privilégié, & situé dans les limites des franchises de la Cour. De cinq Officiers qui devoient s'y trouver, il y en avoit trois, qui, comme Booth, étoient réduits à respirer cet air, qu'on a toujours trouvé extrêmement sain pour le tempérament militaire un peu dérangé. Le Lecteur est prié de me passer ce mot sans s'offenser de ma remarque: car comment des gens peuvent-ils, sans s'endetter, soutenir l'état & le train de Gentilhommes, tandis qu'ils n'ont pas moitié autant de revenu qu'un portefaix? il est vrai que ces appointemens, tout minces qu'ils sont, causent encore bien de la dépense au public; mais si l'on supprimoit quantité d'emplois beaucoup moins nécessaires, ou pourroit augmenter la paye de ceux-ci, sans que le peuple s'en ressentît: on n'auroit sûrement pas tant de raisons de se plaindre, en contribuant à l'entretien d'un nombre de braves gens, qui ont soutenu la sûreté & l'honneur de leur pays aux dépens de leur santé, de leurs membres, de leur vie, que quand on se voit taxé pour fournir à la subsistance de

tant de frélons, qui n'ont ni mérite, ni une juſte prétention à cette faveur, & qui, ſans contribuer en aucune ſorte au bien de la ruche, vivent abondamment du travail de l'induſtrieuſe abeille.

CHAPITRE IX.

Amelie va avec ſon amie à l'Oratorio.

Il n'arriva rien du Lundi au Mercredi qui mérite d'être placé dans cette hiſtoire. Le Mercredi au ſoir, les deux Dames allerent à l'Oratorio, & y arriverent aſſez à tems pour être placées au premier rang de la galerie. Il n'y avoit encore qu'une perſonne quand elles arriverent. Comme Amelie aimoit beaucoup la muſique, & ſur-tout celle de la compoſition de M. Handel, ſon inclination, quand elle s'y livroit, la portoit avec ardeur à cette ſorte de plaiſir. Me. Eliſon, à ce que je préſume, avoit auſſi du goût pour la muſique; car c'étoit la plus impatiente des deux; ce qui eſt d'autant plus extraordinaire, que cet amuſement n'étoit pas ſi nouveau pour elle que pour Amelie.

Quoique ces Dames arrivaſſent deux bonnes heures avant que de voir M. Handel, le tems qu'il fallut attendre ne leur cauſa point d'ennui: outre leur propre babil, elles eurent la compagnie d'un Gentilhomme, qu'elles trouverent dans la galerie en arrivant, & qui, quoique mis tout ſimplement, ou plutôt groſſierement, ſe trouva, par bon-

heur pour ces Dames, un homme bien élevé, & d'une converſation fort amuſante. Cet homme de ſon côté fut charmé d'Amelie, & la goûta fort: quoiqu'il ſe contint abſolument dans les bornes de la politeſſe, il étoit officieux, & ſaiſiſſoit toutes les occaſions de lui marquer ſon reſpect, & de lui rendre de petits ſervices. Il lui procura un livre & une bougie pour elle ſeule pendant tout le divertiſſement.

A la fin de l'Oratorio, il proteſta qu'il ne quitteroit point ces dames, ſans les avoir remiſes dans leurs chaiſes ou leur caroſſe; en même tems il leur demanda d'un air empreſſé la permiſſion de les accompagner. A quoi Me. Elliſon, qui étoit une femme de bonne humeur, répondit: comme il vous plaira, monſieur, vous avez eu tant d'attentions pour nous. J'aurai toujours une taſſe de thé à votre ſervice: & en même tems elle lui dit où elle demeuroit.

Les dames ne furent pas plutôt montées dans leur fiacre, que Me. Elliſon fit un grand éclat de rire, en s'écriant: je veux être pendue, madame, ſi vous n'avez fait une conquête ce ſoir; ce qu'il y a de plaiſant, je crois que le pauvre homme vous prend pour une fille à marier. Je vous proteſte, répondit Amelie ſérieuſement, que je commençois au moins à le trouver un peu trop familier, quoiqu'il n'ait pas dit un mot dont je doive m'offenſer: mais ſi vous

imaginiez quelque choſe de pareil, je ſuis fâchée que vous l'ayez invité à prendre le thé. Pourquoi donc, dit Me. Elliſon ? êtes-vous fâchée qu'un homme vous aime ? ſi cela eſt, vous en voudrez à preſque tous ceux qui vous verront. Si j'étois homme, moi, je vous déclare que je groſſirois le nombre de vos adorateurs. Le pauvre gentilhomme ! il me fait pitié vraiment : il ne ſait guere que vous n'avez point un cœur à donner. Pour moi je ne ſerois pas ſurpriſe qu'il vint vous faire ſérieuſement une propoſition de mariage. Je ſuis convaincue que c'eſt un homme comme il faut, à en juger non-ſeulement par ſes façons polies, mais par la beauté de ſon linge & par ce beau diamant qu'il avoit au doigt. Au reſte vous en ſaurez davantage, quand il viendra prendre le thé. Non en vérité, répondit Amelie, je crois que vous vouſez rire. Vous avez trop bonne opinion de moi pour croire que je veuille me trouver à la compagnie d'un homme qui auroit pris mal-à-propos du goût pour moi ? Me. Elliſon, qui étoit une des femmes du monde les plus gaies, répéta ces mots, *pris mal-à-propos du goût*, avec un éclat de rire & s'écria : ma chere Me. Booth, croyez-moi, vous êtes trop belle & d'une humeur trop charmante pour être prude. Comment pouvez-vous feindre de la colere, de ce qui, j'en ſuis ſûre, eſt le plus grand plaiſir de notre

ſexe, & ſur-tout de nous autres femmes vertueuſes? Je me flatte, malgré ma gaieté, d'être auſſi vertueuſe qu'aucune prude de l'Europe. A Dieu ne plaiſe, madame, reprit Amélie, que je ſoupçonne le contraire ſur quantité de femmes qui ſe donnent beaucoup plus de liberté que je n'en prendrois, ou que je n'ai aucun plaiſir d'en prendre: je proteſte ſolemnellement que, ſi je connois bien mon cœur, tous les hommes, à l'exception d'un ſeul, me ſont abſolument indifférens; & même le goût qu'ils prendroient pour moi, me déplairoit très-fort.

Cette converſation dura juſqu'à leur arrivée à la maiſon. Amelie trouva ſes enfans endormis; ſon mari n'étoit pas encore de retour: elle invita ſa compagne à partager ſon ſouper ſans façon; & elles paſſerent la ſoirée enſemble. Minuit ſonna; n'ayant point de nouvelles de Booth, Me. Elliſon commença à marquer quelqu'inquiétude de ſon retard; elle en prit occaſion de blâmer en général les maris, & bientôt en vint à quelques reproches particuliers ſur Booth. Ma chere dame, dit-elle, je connois l'état actuel de votre ame, par ce que j'ai éprouvé moi-même autrefois. Je n'ignore pas que l'horloge à minuit a un ſon aſſez triſte. J'ai eu le malheur de traîner pendant plus de quinze ans une chaîne bien peſante avec un ſot mari. Mais devois-je être ſurpriſe de mon ſort, quand je vois que des charmes

auſſi ſupérieurs que les vôtres ne peuvent pas détourner un mari des plaiſirs attrayans de la bouteille. En vérité, madame, dit Amelie, je n'ai pas lieu de me plaindre; M. Booth eſt un des hommes les plus rangés; il eſt bien pardonnable, je crois, de paſſer de tems à autre une heure de plus avec ſes amis. Oh ſans doute, dit madame Elliſon, il faut l'excuſer; mais ſi j'étois homme.... Booth, qui arriva, mit fin à cette converſation. Les yeux d'Amelie pétillerent de joie au moment qu'il parut; & il ne marqua pas moins de plaiſir de la revoir. A la vérité il étoit un peu plus animé qu'à l'ordinaire, aſſez pour augmenter ſa bonne humeur, ſans déranger tant ſoit peu ſa raiſon, & pour rendre ſa compagnie ſi agréable, que, quoiqu'il fût une heure du matin, ſa femme ni madame Elliſon ne ſongerent pas de plus d'une heure encore à s'aller coucher.

Le lendemain, dès le matin, le ſergent vint au logis de M. Booth, & lui dit d'un air triſte, qu'étant le ſoir précédent dans un cabaret à bierre, il avoit entendu dire à un nommé Murphy procureur, qu'il alloit obtenir un décret de priſe de corps contre un certain capitaine Booth: excuſez-moi, monſieur: à ce diſcours j'ai craint que ce ne ſoit vous dont il veut parler; ainſi je vous en avertis, & j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de le faire, d'autant plus

que

que la même choſe arrivée ici l'autre jour à un gentilhomme de ma connoiſſance.

Booth remercia beaucoup Atkinſon de cet avis ; je ne doute point que ce ne ſoit de moi qu'il a voulu parler, dit-il ; ce ſeroit folie de nier que je ne ſuis pas à l'abri de pareilles craintes. J'eſpere, monſieur, dit le ſergent, que bientôt vous n'aurez lieu de craindre perſonne ; en attendant, s'il vous arrivoit quelqu'accident, ma caution eſt à votre ſervice, autant qu'elle peut s'étendre. Je ſuis locataire principal de maiſon, & je puis jurer que je poſſéde cent livres ſterlings. Cette offre ſincère & cordiale attira de Booth tous les remercimens qu'elle méritoit réellement.

Le pauvre gentilhomme fut allarmé de cette nouvelle ; il ne fut pas moins ſurpris que Murphy fût le procureur chargé de le pourſuivre, puiſqu'à l'exception du capitaine James, toutes ſes dettes étoient en province, où il ne ſavoit pas que Murphy eût aucune correſpondance. Cependant, ne doutant pas que ce ne fût à lui qu'on en vouloit, il réſolut de demeurer renfermé dans ſon logis, juſqu'à ce qu'il vit le ſuccès d'une propoſition qui lui avoit été faite la veille à la taverne, où un honnête gentilhomme, qui avoit un poſte dans le gouvernement, & qui étoit de la compagnie, lui avoit promis de le ſervir auprès du ſecrétaire de la guerre, aſſurant qu'il ne doutoit

pas de lui procurer la paye entiere dans un régiment qui étoit hors d'Angleterre, promeſſe, qui, dans la ſituation de Booth, valoit bien la peine d'être acceptée; puiſque cette affaire & la priſon étoient preſque la ſeule alternative qui s'offroit à ſon choix.

M. Booth & ſa femme paſſerent l'après diner avec Me. Elliſon; cet accident n'auroit pas mérité d'être rapporté, ſi Amelie n'eût donné dans cette occaſion un exemple de cette prudence, qui ne peut jamais être trop circonſpecte dans les femmes mariées qui ont un peu de délicateſſe; car avant de conſentir à prendre le thé avec madame Elliſon, elle fit ſes conditions que la perſonne qu'elle avoit trouvée à l'Oratorio ne s'y rencontreroit pas. Cette précaution n'étoit pas néceſſaire pour ce jour-là: il ne vint aucune viſite, ce qui fit plaiſir à Amelie; car cette dame avoit été un peu fâchée des propos de Me. Elliſon; &, par réflexion, tous les complimens & mêmes les petites attentions qu'avoit eûes pour elle le gentilhomme inconnu l'avoient allarmée; ces imaginations ſe diſſiperent de nouveau, & elle imputa à raillerie ou à erreur tout ce que Me. Elliſon avoit dit.

Une dame qui ſe trouva là, fit la quatrieme au Whiske, & paſſa avec elle cette ſoirée. Son nom étoit Bennet. C'étoit une femme d'environ vingt-cinq ans; mais les maladies avoient beaucoup altéré ſa beauté,

dont, jeune comme elle étoit, on voyoit clairement qu'elle n'avoit alors que des reſtes. C'étoit préciſément le contraire de Me. Elliſon; car elle étoit auſſi ſérieuſe que l'autre étoit gaie. Cette gravité n'étoit pas cependant accompagnée d'un air revêche; au contraire, elle avoit beaucoup de douceur ſur la phyſionomie & étoit parfaitement bien élevée. En un mot, Amelie imputa ſon ſérieux au mauvais état de ſa ſanté, & commença à ſentir pour elle une ſorte de compaſſion, qui ne manque jamais de porter un peu de tendreſſe ou d'amitié dans les ames ſenſibles.

Amelie fut ſi charmée de la converſation de cette dame, que, quoiqu'elle ne fût pas dominée par une curioſité impertinente, elle ne put s'empêcher à la premiere occaſion de demander qui elle étoit. Me. Elliſon dit que c'étoit une dame malheureuſe qui avoit épouſé un jeune curé par amour, lequel étant mort de conſomption, l'avoit laiſſée veuve dans une ſituation fort triſte. Ce récit augmenta encore la pitié d'Amelie, & conſéquemment le goût qu'elle avoit déjà pour elle. Amelie pria donc madame Elliſon de lui procurer la connoiſſance de cette dame, & dit qu'elle vouloit l'accompagner quelque jour pour lui faire viſite. Il ne faut pas tant de cérémonie, s'écria Me. Elliſon, c'eſt une femme ſans façon, & comme j'ai vu très-clairement qu'elle étoit

charmée de Me. Booth, je ſuis ſûre de la faire venir ici prendre le thé toutes les fois que vous le ſouhaiterez.

Booth garda le logis ſans ſortir les deux jours ſuivans, à la grande ſatisfaction de ſon Amelie, qui réellement ne connoiſſoit point de bonheur ſans ſa compagnie, ni de malheur quand il étoit avec elle. Il étoit ſi bien dans l'uſage de lui tenir compagnie tant qu'il pouvoit, qu'elle ne ſongea pas à chercher aucune raiſon particuliere de cette aſſiduité, & conſéquemment ne forma aucune apparence de ſoupçon. Le ſamedi, un de ſes enfans ayant eu un peu de fievre, la retint dans l'appartement & l'empêcha d'aller prendre le thé cette après dîner avec ſon mari chez Me. Elliſon, où un noble Lord couſin de Me. Elliſon ſe rencontra: car, quoique la dame eût un bien aſſez médiocre, & ſe trouvât réduite à mettre une portion de ſa maiſon en chambres garnies, elle étoit de bonne famille & avoit des parens diſtingués.

Ce ſeigneur n'avoit lui-même aucun emploi à la cour; mais ſa fortune lui donnoit beaucoup de crédit auprès de ceux qui en avoient. Me. Elliſon prit donc aſſez bruſquement l'occaſion de recommander Booth à ſes bontés. Ce qui lui ſervit de prétexte, fut d'entendre le Lord appeler Booth capitaine. A quoi elle répondit: Je voudrois bien vraiment que vous le fiſſiez

tel. Ce ſeroit un acte de juſtice; & je ſais qu'il eſt en votre pouvoir de faire de plus grandes choſes encore. Enſuite elle détailla les ſervices de Booth, les bleſſures qu'il avoit reçues au ſiege, & dont Amelie lui avoit rendu un fidèle compte. Booth rougit & garda le ſilence, comme une jeune fille dont on chante les louanges en ſa préſence. Le Lord répondit : vous ſavez, couſine Elliſon, que vous pouvez diſpoſer de mon crédit, j'aurois plaiſir à ſervir un homme du mérite de M. Booth; car pour moi je penſe que le mérite dans tous les états doit être récompenſé : mais je ſais que le miniſtre eſt accablé de ſollicitations pour le préſent : cependant M. Booth peut être aſſuré que je ſaiſirai la premiere occaſion. En attendant, il me fera plaiſir de venir me voir un de ces matins quand il lui plaira. A toutes ces offres de ſervices Booth ne manqua pas de remercier ce généreux Lord, mais il conçut en ſecret beaucoup de reconnoiſſance pour la dame qui avoit montré tant de zele & d'amitié en ſa faveur.

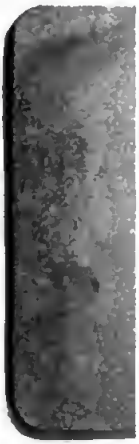
Quand le lecteur connoîtra le caractere de ce noble, il conclura peut-être qu'il étoit heureux que Booth ſe trouvât ſeul. Admirateur paſſionné des femmes comme il l'étoit, il n'auroit pû que difficilement échapper aux attraits de la belle Amelie; & comme je l'ai remarqué pluſieurs fois, il y a peu de gens dont la généroſité ſoit aſſez

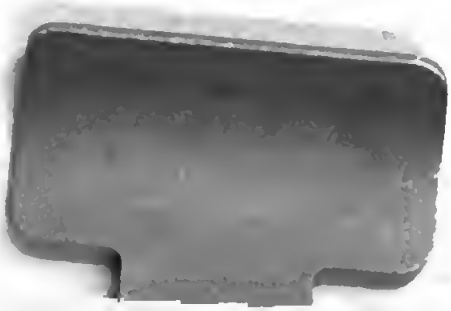
désintéressée, quand ils sont amoureux d'une femme, pour servir son mari, à moins qu'elle ne consente à payer ces services, par des complaisances qui coutent trop cher à une femme vertueuse.

Les affaires de Booth prenoient alors un meilleur tour qu'auparavant ; il retourna avec bien du plaisir communiquer ces bonnes nouvelles à son Amelie. Elle ne fut pas capable d'en jouir pour le moment, parce que sa fille étoit plus mal, & que les craintes de cette bonne mere absorboient toute son attention.

Fin du Tome Premier.

20563765





Digitized by Google